

UNIVERSITÉ DE PARIS

FACULTÉ DE DROIT

INTRODUCTION A L'HISTOIRE DE LA MONNAIE

ET

HISTOIRE MONÉTAIRE DE LA PERSE

DES ORIGINES

A LA FIN DE LA PÉRIODE PARTHE

THÈSE DE DOCTORAT

PRÉSENTÉE ET SOUTENUE

le 6 Décembre 1933, à 15 heures 30

PAR

GHOLAM-REZA KIAN

Président : M. ALLIX.

Suffragants : M. PIROU ;

M. ROGER PICARD.

LES PRESSES MODERNES

45, Rue de Maubeuge

PARIS

1933

Thèse Paris
1933.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

INTRODUCTION A L'HISTOIRE DE LA MONNAIE
ET
HISTOIRE MONÉTAIRE DE LA PERSE
DES ORIGINES
A LA FIN DE LA PÉRIODE PARTHE

*La Faculté n'entend donner aucune approbation
ni improbation aux opinions émises dans les
thèses ; ces opinions doivent être considérées comme
propres à leurs auteurs.*

UNIVERSITÉ DE PARIS

FACULTÉ DE DROIT

INTRODUCTION A L'HISTOIRE DE LA MONNAIE

ET

HISTOIRE MONÉTAIRE DE LA PERSE

DES ORIGINES

A LA FIN DE LA PÉRIODE PARTHE

THÈSE DE DOCTORAT

PRÉSENTÉE ET SOUTENUE

le 6 Décembre 1933, à 15 heures 30

PAR

GHOLAM-REZA KIAN

Président : M. ALLIX.

Suffragants : M. PIROU ;

M. ROGER PICARD.

LES PRESSES MODERNES

45, Rue de Maubeuge

PARIS

—
1933

*33546



PREMIÈRE PARTIE

LES ORIGINES

CHAPITRE PREMIER

LA MONNAIE A TRAVERS LES AGES

SECTION I

LE PRINCIPE NATUREL DE L'ÉCHANGE

LE TROC

Pour les citoyens des Etats contemporains où l'emploi de la monnaie, sous sa forme bien évoluée, est des plus habituels, dans les opérations journalières de la vie courante, il est difficile de figurer une société humaine tant soit peu avancée n'ayant aucune notion de cet indispensable instrument d'échange. Cependant, la monnaie, comme beaucoup d'autres institutions qui nous paraissent aujourd'hui inséparables de l'humanité, est, du moins dans son acception étroite, une invention très récente par rapport à la naissance de la société.

Mais, et cela va sans dire, la notion de la monnaie n'a pas été révélée à l'homme d'un seul coup dans toute sa perfection

actuelle, — si tant est que la monnaie sous sa forme présente peut être qualifiée de parfaite.

Avant de devenir cet instrument si commode des échanges qu'elle est de nos jours, la monnaie a traversé différentes phases, s'est revêtue de diverses formes, suivant les stades de l'évolution sociale et économique auxquels elle correspondait.

Si la monnaie, *stricto sensu*, est, comme nous venons de le dire, une invention historique relativement récente, dans son acception la plus large elle remonte à l'origine même de la société.

En effet, la multiplicité des besoins étant dans la nature même de l'homme, les besoins dont l'infinie diversité s'oppose, d'autre part, à la possibilité de leur satisfaction sans le concours des autres, l'individu se trouve, dès la naissance de la société, dans la nécessité de recourir à l'échange, de s'adresser au concours de ses semblables : échanger, acheter, vendre, commercer en un mot, sont les opérations auxquelles l'homme est porté le plus naturellement du monde. Ces opérations, on les trouve pratiquées dans les sociétés les plus primitives. La célèbre comparaison d'Herbert Spencer : « Le commerce dans l'organisme de la société, joue le rôle de la circulation du sang dans l'organisme de tout corps vivant », s'applique à toutes les phases de l'évolution sociale, et se trouve avérée aussi bien dans les sociétés les plus primitives que dans celles les plus évoluées.

Imaginons deux hommes ayant chacun en surabondance d'un objet déterminé; imaginons aussi qu'il manque justement à chacun de nos deux hommes l'objet possédé par l'autre. Ces deux hommes, mis en présence, cherche-

ront, par un geste spontané, à échanger, à la plus grande satisfaction de l'un et de l'autre, les biens que chacun d'eux possède de trop ceux contre qui lui manquent.

La forme la plus naturelle et la plus primitive du commerce consiste donc dans l'échange direct des objets, des marchandises. Cette opération économique qu'on désigne sous le nom du troc, se trouve à l'origine des transactions commerciales, elle est le résultat d'un mouvement instinctif de l'homme poussé par l'infinie diversité de ses besoins (1).

Le procédé du troc, de l'échange direct des marchandises, nous le voyons pratiqué chez tous les peuples anciens.

De nombreux bas-reliefs égyptiens, suivis parfois d'inscriptions explicatives, montrent le trafic par échange direct sur les marchés ou dans les bazars.

Voici comment Maspero, dans une savante étude dont chaque ligne s'appuie sur un document précis, nous décrit un coin de marché égyptien au temps des Ramessides : « deux pratiques se sont arrêtés au même instant devant un fellah qui expose des oignons et du blé dans un panier. Le premier a pour monnaie deux colliers de verroterie ou de faïence multicolore, le second un éventail arrondi à manche de bois... » (2).

(1) Pour plus de développement, voir Herbert Spencer, *Principes de Sociologie*, trad. Cazelle, t. II, pp. 1 à 133; E. Babelon, *Les origines de la monnaie*, pp. 1 et suivantes; Th. Reinach, *Histoire par les monnaies*, pp. 21 et suivantes.

(2) Voir Th. Reinach, op. cit., p. 29.

De même, il nous est parvenu un grand nombre de contrats assyro-babyloniens, rédigés sur des tablettes de terre cuite, qui témoignent de l'usage fréquent de l'échange direct dans les transactions de ces peuples si commerçants de la Mésopotamie. On vend un champ, par exemple, en échange des objets divers : lingots d'argent appréciés au poids, ânes, troupeaux, chariots, étoffes, fruits, poutres de bois, etc... (1).

Les Phéniciens, dont le commerce maritime fut des plus étendus dans l'antiquité, ont toujours préféré le procédé de l'échange en nature dans leur trafic avec les peuples étrangers. Le troc répondait pour eux, il est vrai, à des nécessités économiques.

D'une part, il facilitait leurs échanges avec les peuplades à demi-barbares, dont chacun avait ses préférences particulières; d'autre part, ce procédé assurait le fret de leurs navires, qui, autrement, devraient faire un voyage sur deux à vide ou insuffisamment lestés (2).

En Grèce, pendant la période homérique (entre l'an 1200 et l'an 800 av. J.-C.), la forme la plus usuelle du commerce, intérieur aussi bien qu'international, est le troc.

Sous les murs de Troie, les Grecs achètent du vin; les uns le payent avec du cuivre ou avec du fer, d'autres avec des peaux de bœuf ou des bœufs vivants, d'autres, enfin, donnent en échange leurs femmes esclaves (3).

(1) Oppert et Menant. *Documents juridiques de l'Assyrie et de la Chaldée*, p. 14.

(2) Radet, *La Lydie au temps des Mermnades*, p. 156.

(3) *Odyssée*, I, 184.

Dans la Perse antique aussi, le recours au troc était courant. C'est ainsi que les prix des expiations et les amendes prévus par le Zend-Avesta sont payables en objets des plus divers : charges de bois, instruments du feu, instruments de guerrier, instruments de laboureurs, bétail, étable à bœuf, maison, lit, viande, pain et vins, ainsi qu'en mesure d'or et en mesure d'argent (1).

Il n'est même pas besoin de remonter à l'Archaïsme pour trouver en Perse le procédé de l'échange en nature en usage. On y voyait encore jusqu'à ces dernières années, dans certaines régions, le commerce par échange direct en pratique courante dans les transactions intérieures des tribus nomades ainsi que dans le commerce de ces dernières avec les centres urbains. Ce n'est que de nos jours, où les tribus nomades se sont trouvées, par suite des mesures législatives et par voie d'autorité, contraintes à renoncer à leur vie errante et à s'établir en agglomérations urbaines et rurales, que le trafic par échange en nature sort de l'actualité pour entrer dans l'histoire.

Le système du troc, l'échange direct, est trop naturel, trop simple, pour répondre à la complexité de la nature humaine, pour suffire à la satisfaction des besoins sans cesse croissants de l'être social. Et voici en quoi consiste le principal inconvénient de ce régime : pour que l'échange direct devienne réalisable, il faut que chacun des deux coéchangistes ait sous la main une marchandise qui convienne à l'autre. Or, cela ne peut être toujours le cas ; il arrive bien plus sou-

(1) *Vendidad*, Fragard XIV, 1-18 (Darmesteter, *Zend-Avesta*), t. II, pp. 211 et suivantes; voir aussi p. 50.

vent qu'un homme, désireux d'un objet se trouvant en surabondance chez un autre, ne possède pas exactement le bien dont ce dernier peut avoir besoin, et, de la sorte, l'opération de l'échange se voit, par un des côtés, paralysée.

Aussi, ce régime primitif tend-il, de bonne heure, à se modifier pour donner naissance à un autre système plus approprié, celui qu'on désigne sous le nom du régime de la marchandise--monnaie.

SECTION II

LE RÉGIME DE LA MARCHANDISE-MONNAIE

Dans ce nouveau régime, au lieu de procéder par l'échange direct d'une marchandise contre une autre marchandise dont la nature est à débattre chaque fois de gré à gré, on convient que l'acheteur pourra toujours payer en marchandises d'une espèce déterminée

Cette marchandise-étalon est désormais acceptée dans les transactions commerciales, non seulement par ceux qui en ont besoin pour leur propre usage ou consommation, mais encore, par ceux pour qui elles ne présentent aucune utilité directe. Tout le monde est heureux d'échanger le surplus de ses produits contre cette tierce marchandise, précisément parce que chacun est disposé à l'accepter en échange des siens.

Cette marchandise-étalon qui reçoit peu à peu un cours forcé, soit par le consentement général, par une sorte de convention tacite de tous les contractants éventuels, soit par la loi, joue de la sorte, le rôle d'une véritable monnaie.

A partir de ce moment, il existe une commune mesure des valeurs, le mot « *prix* » se trouve applicable à l'un des deux termes de l'échange : l'« *échange* » cède la place à la « *vente* » proprement dite.

Ce qui rendait si gênant le fonctionnement du régime du troc pur et simple, c'était, précisément, l'absence complète

de tout *élément conventionnel*. En effet, sous le régime du troc, on le répète, à part les besoins directs, rien ne déterminait chacun des coéchangistes à accepter ce que l'autre lui offrait en échange. Tout au contraire, avec le nouveau régime, étant sûr de pouvoir s'en défaire à la première nécessité et d'obtenir, en l'offrant, tout autre chose dont il pourrait avoir besoin, le vendeur acceptera, toujours de bonne grâce, la marchandise-monnaie que l'acheteur lui offre comme prix convenu. C'est précisément ce caractère conventionnel, remarquons-le en passant sans attendre les développements, qui viendront à leur place, qui en évoluant se transformera, par une pente fatale, en *élément légal*, l'élément qui constituera, comme on l'a dit si justement, « l'âme de la monnaie ».

Le choix de la marchandise-étalon diffère d'ailleurs à l'infinie suivant les temps et les lieux. Dans ce stade de l'évolution économique, chaque peuple, chaque tribu, adopte, pour étalon et intermédiaire des échanges, la marchandise la plus généralement recherchée chez lui à cause de ses avantages, et qu'il peut tenir pour ainsi dire toujours sous la main. Chez les peuples pasteurs, tout s'apprécie en bœufs et en moutons; chez les peuples pêcheurs, les fourrures ou les peaux de bêtes; chez les agriculteurs, le blé, le maïs et l'orge, remplissent la même fonction; chez les peuples guerriers et les métallurgistes, les armes, les trépieds, les ustensiles, les marmites ou chaudrons; chez d'autres, ce sont surtout les objets de parures. Il n'est même pas indispensable que la marchandise choisie soit vraiment utile; il suffit qu'elle soit agréable, c'est-à-dire recherchée, et d'une conservation facile. C'est ce qui explique, par exemple, l'emploi

monétaire des diverses espèces de coquillages par certaines peuplades sauvages (1).

Il n'est pas difficile de distinguer dans l'évolution économique des sociétés antiques, la phase de la marchandise-étalon.

C'est ainsi que nous voyons chez les peuples de la grande famille indo-européenne ou aryenne le bétail, qui constituait la principale richesse de ces nations à l'état pastoral et nomade, remplir la fonction de monnaie et servir d'intermédiaire d'échanges dans toutes les transactions.

Sur ce point, les Perses anciens se conforment à l'usage des autres nations de la famille indo-européenne; chez eux, comme chez les Grecs de la période homérique, les premiers habitants de l'Italie et les anciens Indous, le bétail sert de monnaie.

Nous en avons la preuve par le Zen-Avesta, où encore le mouton, le bœuf, le cheval, l'âne et le chameau servent, concurremment avec de l'or et de l'argent, pour l'évaluation du prix des marchandises ou des services, et tout peut se payer en têtes de bétail que le législateur Mazdéen, afin d'atteindre le plus de précision compatible avec de pareils étalons, prend le soin de ranger, suivant leur qualité et leur grosseur, en trois classes : valeur supérieure, valeur moyenne et valeur inférieure. Voici, par exemple, comment y sont fixés les honoraires du médecin qui traite un malade et le guérit — car Avesta, dans sa sagesse, n'admet une rétribution pour le médecin que s'il rend son malade à la santé — :

(1) Voir Stanley Jevons, *La monnaie et le mécanisme de l'échange*, pp. 2 et 3; Turgoł, *Valeurs et monnaies*, p. 75; E. Babelon, *Les origines de la monnaie*, pp. 6 et 7; Th. Reinach, *L'Histoire par les monnaies*, pp. 22 et 23.

« Il guérira, précise le divin législateur iranien, un chef de bourg pour la valeur d'un bœuf de valeur inférieure », un chef de district pour la valeur d'un bœuf de valeur supérieure, un chef de pays pour la valeur d'un quadrigé. « Il « Il guérira la femme d'un chef de maison pour la valeur d'une ânesse laitière », la femme d'un chef de bourg pour la valeur d'une vache laitière, la femme d'un chef de district pour la valeur d'une jument laitière, la femme d'un chef de pays pour la valeur d'une chamelle laitière et un héritier de grande famille pour la valeur d'un bœuf de première qualité. « Il guérira un bœuf de première qualité pour la valeur d'un bœuf de qualité moyenne », un bœuf de qualité moyenne pour la valeur d'un bœuf de qualité inférieure, un bœuf de qualité inférieure pour la valeur d'un mouton. Enfin, « il guérira un mouton pour la valeur d'un morceau de viande » (1). De même encore à propos de la classification des contrats suivant l'importance de leur objet, l'Avesta parle du « contrat pour valeur de mouton » et du « contrat pour valeur de bœuf » (2).

(1) *Vendidad*, VII, 41 (Darmesteter, *Zend-Avesta*, t. II, pp. 106-107. Dans le commentaire de *Zend-Avesta*, le mouton est évalué à 3 stîrs (statères) ou à 12 dirhems (drachmes); le bœuf de qualité inférieure à 12 stîrs (=49 dirhems); le bœuf de valeur moyenne à 22 stîrs (=88 dirhems); le bœufs de qualité supérieure à 30 stîrs (=120 dirhems); un quadrigé à 70 stîrs (=280 dirhems). (*Ibid*, p. 50, notes 5 et 6; p. 106, notes 51, 53 et 54). Nous ajoutons que le stîr dont il est parlé ici est le tétradrachme d'argent arsacide pesant approximativement 16 gr., et le dirhem est la drachme arsacide du poids de 4 gr. environ. (Voir dans le chapitre III de la deuxième partie de ces études, le système monétaire arsacide).

(2) *Vendidad*, *Fragard* IV, 2 (Darmesteter, *op. cit.*, t. II, pp. 49-50).

Dans la Grèce homérique, l'estimation des marchandises en têtes de bétail est d'usage constant. L'Iliade et l'Odyssée en abondent en exemple. Un grand trépied de bronze vaut douze bœufs; un chaudron intact et de taille usuelle s'achète pour un bœuf; on paie neuf bœufs ou vaches pour une bonne armure, et quatre vaches seulement pour une femme esclave ordinaire, mais dressée au travail. Comparant les armes de Glaucos à celles de Diomède, Homère dit que les unes valaient cent bœufs, et les autres neuf seulement. Lycaon paie à Achille une rançon de cent bœufs et c'est au même prix que sont évaluées les franges d'or de l'égide de Pallès Athênê.

Les parents qui donnent leurs filles à des époux, reçoivent de ceux-ci un certain nombre de têtes de bétail, suivant les cas. C'est en faisant allusion à cet usage que l'Iliade parle des « jeunes filles valant beaucoup de bœuf » (1).

Bien longtemps après la généralisation de l'emploi de la monnaie métallique, on rencontre encore chez les peuples gréco-latins des vestiges de ces temps où le bétail remplissait l'office de monnaie. Dans une fête délienne, à l'époque classique, le héraut continuait à énoncer en tête de bétail les récompenses accordées aux vainqueurs, bien que le paiement se fît en argent, à raison de deux Drachmes pour un bœuf (2).

Les lois de Dracon, vers le dernier quart du VII^e siècle, évaluent encore les amendes, les compositions et les récompenses en têtes de bétail : pour avoir tué un loup, par

(1) *Iliade*, XVIII, 593.

(2) *Pollux*, IX, 61.

exemple, on recevait en paiement un bœuf ou un mouton (1).

Chez les anciens Romains aussi, l'estimation et le paiement en têtes de bétail sont chose courante. Un bœuf équivalait, à Rome, à dix brebis, nous apprend Festus; d'après ce même auteur, pour les délits de peu d'importance, on payait deux moutons, tandis que, dans les cas graves, l'amende pouvait être portée jusqu'à trente bœufs.

Les lois Aternica Tarpeia et Menenia-Siesta, en 454 avant J. C. fixent encore, comme celles de Dracon, en bœufs et en moutons le prix des amendes, concurremment avec l'estimation en monnaie métallique (2).

Il n'est même pas besoin de remonter aux temps avestiques et draconiens ou aux premières législations romaines, pour trouver des survivances de la pratique de la marchandise-étalon dans les législations anciennes.

Les lois islamiques, qui ne remontent pas plus haut que la première moitié du VII^e siècle après J. C., nous renseignent amplement de la survivance des coutumes de la période de la marchandise-étalon, et cela jusqu'à treize siècles révolus après l'invention de la monnaie proprement dite.

En effet, dans la législation musulmane, les amendes, les compositions et les prix des expiations (kâffârât) sont évaluées, concurremment, en bétail, en denrées et en marchan-

(1) Voir Th. Reinach, *op. cit.*, p. 24.

(2) E. Babelon, *Traité des monnaies grecques et romaines*, t. I, p. 397.

disés, en même temps qu'en argent et en or monnayés ou estimés au poids.

C'est ainsi que la quotité du prix du sang en cas d'homicide volontaire sur une personne de sexe masculin, libre et musulmane, est fixée à 100 chameaux âgés de cinq ans au moins, ou 200 vaches, ou 200 vêtements composés chacun de deux pièces d'étoffe rayée de l'Yaman, ou 1000 dinârs, ou 1.000 brebis, ou 10.000 derhams (1).

Chez les Indous, le bétail servait aussi comme instrument d'échange. C'est ainsi que le nom de roupie, l'unité monétaire de l'Inde, vient, dit-on, du sanscrit *roupa* qui signifie « troupeau ».

Du reste, nous trouvons dans d'autres langues également des vestiges de cette période où le bétail servait de monnaie. Le mot latin *pecunia*, par exemple, qui signifie monnaie, vient de *pecus*, troupeau. Le mot capital, richesse, vient de l'habitude de compter le bétail par tête.

Dans les temps modernes, on rencontre encore des exemples des transformations analogues. C'est ainsi que le mot « guinée », qui désignait l'étoffe de coton servant de monnaie aux trafiquants anglais dans leurs échanges avec les indigènes de l'Afrique Occidentale, fut appliqué à la monnaie d'or représentant la valeur d'une pièce d'étoffe, et il arriva un moment où le terme de guinée désigna exclusive-

(1) Charayé, *él-islâm*, p. 564; Querry, *droit musulman*, II, pp. 612-613.

ment cette pièce d'or, l'ancienne pratique de l'échange en nature ayant disparu (1).

L'emploi monétaire des marchandises est fréquemment rencontré jusqu'à ces derniers temps et même de nos jours, dans les sociétés peu avancées ou stagnantes. Chez les Ossètes de Caucase, le bœuf est signalé, il n'y a pas longtemps, comme servant d'unité de valeur. Toute chose était estimée en Géorgie, comme à Rome jadis et en Perse avestique, en deux, trois ou quatre vaches, ou dix fois, cent fois la valeur d'une vache. Le bœuf valait deux vaches et la vache dix moutons (2). En Corée, le riz, la marchandise la plus usuelle, a rempli longtemps l'office de monnaie. Dans l'Annam, c'est le *paddy*. Ce sont des gâteaux de thé, en forme de briques, qui ont joué le même rôle en Tartarie et en Mongolie. En Ethiopie et d'autres régions africaines, c'est le sel moulu en barres.

Chez les Bahnars de l'Indochine, les paiements se font en chaudrons, en petites vaches, en buffles, ou en marmites (3).

Les coquillages aussi ont servi de monnaie, jusqu'à une date récente, en Chine, en Indochine, dans certaines régions de l'Inde et chez les Indiens de l'Amérique (4).

Du temps de Tavernier, on se servait en Goudjerat, province de l'Indoustan occidental, en guise de monnaie divisionnaire, des petites amandes amères provenant des régions

(1) E. Babelon, *Traité des monnaies grecques et romaines*, t. I, p. 398; F. Lenormant, *La monnaie dans l'antiquité*, t. I, pp. 75-76.

(2) Langlois, *Numismatique de la Georgie*, p. 11.

(3) E. Navelle, *La Cochinchine française*, XIII, p. 296.

(4) Voir Girin, *Les Monnaies chez les Incas*. Paris, 1926.

d'Ormuz et du Désert du Lar (provinces persanes situées sur le Golfe persique et la mer d'Oman) (1).

L'adoption par chaque peuple d'une marchandise-étalon marquait, on le voit, un grand progrès sur le commerce en nature; les transactions s'en trouvaient grandement facilitées et les entraves considérablement atténuées.

Cependant, ce système était encore loin de donner toutes les satisfactions désirables. Tout d'abord, la marchandise-étalon variant avec chaque peuple, on rencontrait dans le commerce extérieur les mêmes obstacles que sous le régime précédent, celui du troc pur et simple.

En second lieu, la nature périssable de ces marchandises-étalon, la difficulté de leur déplacement et leur trop grand volume pour une valeur relativement faible les rendaient peu propres au rôle d'intermédiaires d'échanges qu'elles étaient appelées à remplir.

En troisième lieu, la plupart des marchandises-monnaie n'étaient susceptibles de servir, en fin de compte, qu'à quelques usages limités, sous les formes très restreintes; de la sorte, le marché pouvait s'en trouver vite saturé et leurs valeurs avilies.

Quatrièmement, enfin, la demande de ces marchandises-monnaie subissant, par suite des circonstances infiniment diverses, d'énormes variations, parfois même quotidiennes, il en résultait une instabilité constante de leur valeur. Or, la

(1) J.-B. Tavernier, *Voyage en Perse et aux Indes*. Paris, 1682, t. II, p. 6.

fixité de la grandeur étant la condition primordiale de tout étalon de mesure, l'instabilité du prix et la commune mesure des valeurs sont deux expressions qui jurent ensemble.

SECTION III

LE MÉTAL MONNAIE

C'est pour obvier, autant que possible, aux inconvénients que nous venons d'énumérer, que l'homme, toujours à la recherche du meilleur, porta de bonne heure sa préférence exclusive, en matière de choix de l'étalon-type, vers les métaux.

Et voici les raisons qui lui dictèrent son choix : tout d'abord, les métaux sont, dans toutes les sociétés, d'une utilité générale. Ils sont indispensables auxiliaires de l'art du labourage, de la chasse, de la pêche, de la défense individuelle et sociale, du luxe privé et public. Personne ne saurait s'en passer. Ils sont naturellement transformables en instruments divers, armes, ornements, ustensiles de ménage, etc...

Les métaux sont moins altérables que la plupart des marchandises ou denrées ; il est, par conséquent, plus aisé de les garder longtemps en magasins sans risquer de les voir se détériorer, comme les céréales, les bestiaux et beaucoup d'autres marchandises, ce qui rend leur thésaurisation plus facile.

Les métaux, étant des corps simples, sont partout identiques à eux-mêmes, alors que pour les autres marchandises la qualité, et par suite la valeur, varie suivant les lieux, les temps et bien d'autres circonstances.

On peut les accumuler facilement, les transporter, les fragmenter sans qu'ils perdent rien de leur valeur. Leur conservation ne nécessite guère d'entretien; ils présentent une valeur relativement grande sous un volume restreint, les qualités dont les autres marchandises sont dépourvues, ou qu'elles ne possèdent pas au même degré.

En cinquième lieu, enfin, la production des métaux n'étant pas à la merci des éléments d'ordre météorologique et naturel absolument indépendants de la volonté de l'homme, le facteur humain y occupe une place prépondérante. Ainsi la production des métaux se développe dans la mesure que le besoin s'en fait sentir, et, par suite du libre jeu des facteurs économiques, un équilibre durable s'établit entre l'offre et la demande. D'où, une stabilité relativement grande dans la valeur des métaux. De la sorte, la stabilité de valeur, condition essentielle de tout étalon de mesure, impossible à réaliser jusque là, se trouve, grâce à l'universel remplacement des produits naturels par les métaux, à titre d'étalon-type, satisfaite.

En résumé, grande valeur intrinsèque, facilité de transport, difficulté de falsification, durée indéfinie, identité de qualité, rareté relative, divisibilité parfaite, voilà, en quelques mots, les conditions indispensables d'un bon étalon des valeurs. Les métaux, parmi toutes les matières, sont seuls à réunir à la fois toutes ces propriétés. Et parmi les métaux, l'or et l'argent — et de plus en plus spécialement l'or, — répondent de meilleures manières à toutes ces conditions (1).

(1) Voir pour le développement de ces idées, E. Babelon, *Les origines de la monnaie*, pp. 33 et suivantes; Th. Reinach, *Histoire par la monnaie*, p. 30; Ch. Gide, *Cours d'économie politique*, t. I; pp. 425 et suivantes.

On conçoit sans effort qu'une matière aussi universellement utile que les métaux fut, une fois connue, plus recherchée que toute autre marchandise. Seulement, à la différence du bétail qui, se comptant par tête, est facile à estimer; à la différence aussi des autres denrées et marchandises courantes qui peuvent se mesurer plus ou moins grossièrement et approximativement, les métaux, n'ayant pas une forme naturelle déterminée, ne se prêtent pas facilement à l'estimation, d'autant plus que leur valeur, considérablement élevée, s'oppose aux évaluations approximatives.

Aussi, pour que les métaux pussent servir de communes mesures des valeurs, la réunion de deux conditions préalables était-elle nécessaire, savoir : l'existence d'un système de poids régulier et bien combiné et la généralisation de l'usage de la balance.

Or, c'est en Mésopotamie et dans une moindre mesure, en Egypte, que nous trouvons de bonne heure ces deux conditions satisfaites. Aussi, constatons-nous l'usage monétaire des métaux se consacrer dès une date reculée dans ces deux pays, notamment dans le premier, où l'usage général de la balance et un système de poids commode et rationnel, joints à un commerce intérieur et extérieur très développé, offrent un terrain très favorable à la généralisation de l'emploi des métaux comme signes d'échanges.

*
**

§ I. — CHEZ LES ÉGYPTIENS

Dans l'Egypte pharaonique, nous voyons tous les métaux; l'or, l'argent, l'électrum (alliage naturel d'or et d'argent),

le plomb, le fer et surtout le cuivre, employés comme intermédiaires d'échanges. Ils se présentaient dans le commerce égyptien sous les formes multiples. Lepsius, se basant sur les documents égyptiens, en a signalé 38 figures diverses (1). Toutefois, la forme la plus fréquente est celle d'anneaux de différentes grandeurs.

L'or, extrait des mines si riches d'Ethiopie, se trouve en abondance en Egypte. Par contre, l'argent y est rare. Il est importé par les commerçants asiatiques, ou payé comme tribut aux pharaons par les peuples de la Syrie.

Le fer, arrivant par la voie de commerce avec l'Asie, est encore au XIII^e siècle très rare et recherché en Egypte. Nous voyons Ramsès II demander du fer à Khattusilism, roi de Khatti et ne recevoir d'ailleurs de celui-ci qu'un poignard en ce métal (2).

Le cuivre, extrait de la Péninsule Sinaïque, est relativement abondant. Il forme le principal métal monétaire de l'Egypte, l'or et l'argent ne circulant qu'accessoirement.

Les métaux sont pesés par « *Outen* » et par « *Kite* » (l'outen égale à peu près 90 gr. et le kite en est le dixième).

On finit même à la longue par tailler les morceaux métalliques suivant des dimensions uniformes, aux poids à peu près constants, représentant un nombre déterminé de l'unité

(1) Lepsius, *Les Métaux dans les inscriptions égyptiennes*, trad. W. Bernend.

(2) Thüreau-Dangin, dans *Syria*, X (1929), pp. 204-205; voir aussi R. Dussaud, *La Lydie et ses voisins aux hautes époques* : Paris, 1930, p. 83.

pondérale égyptienne. Allant plus loin encore dans la voie du progrès et afin de se dispenser de la nécessité de rogner sans cesse les anneaux pour ajuster les poids et les paiements, les Egyptiens arrivèrent enfin à fabriquer des lingots gradués d'une manière fixe et en rapport avec les échelons de leur système pondéral (1). Ces expédients facilitèrent, certes, la circulation monétaire des métaux; mais, le commerçant soigneux ne pouvait encore se dispenser de peser les anneaux qu'il recevait en paiement. Nombre de documents figurés ou hiéroglyphiques nous montrent qu'en Egypte le recours à la balance demeurerait toujours une nécessité constante.

Ces pesées continuelles, si gênantes à la rapidité des transactions commerciales, ne préservaient même pas complètement du danger; car, si le poids de métal était exact, le titre pouvait être altéré par un alliage frauduleux. Aussi, les Egyptiens, plus agriculteurs que commerçants, préférèrent-ils trafiquer la plupart du temps par le troc, plutôt que de s'exposer aux risques que comportait pour eux l'emploi des métaux comme instrument d'échanges.

**

§ II. — CHEZ LES CHALDÉO-ASSYRIENS

Chez les peuples mésopotamiens, le terrain se présentait bien plus favorable qu'en Egypte, pour la généralisation de l'usage des métaux comme étalon de valeur. Tout d'abord,

(1) F. Lenormant, *La monnaie dans l'antiquité*, t. I, p. 104; Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. I, p. 324.

sur les rives de l'Euphrate et du Tigre, les transactions étaient autrement développées, les Chaldéo-Babyloniens étant avant tout des commerçants. Leurs marchands parcouraient dans toutes les directions, depuis les confins de l'Inde et les extrémités de la Péninsule arabique jusqu'à la mer d'Egée, et se trouvaient, par l'intermédiaire des navigateurs phéniciens, en relations suivies avec le monde méditerranéen et le bassin de la mer Noire. Le commerce chaldéo-assyrien s'étendait même, en passant par les Hittites et les peuples de l'Arménie, à la Transcaucasie et jusqu'aux steppes de l'Asie centrale et septentrionale (1). En un mot, la capitale du monde orientale, se nommant suivant les époques Kish, Accad ou Babylone, formait depuis le IV^e millénaire, le centre commercial de tout le monde antique.

D'autre part, les Chaldéo-babyloneins avaient inventé, de bonne heure, un système de poids fort bien combiné dont le principe, la division séxagésimale, d'origine sumérienne, s'était perfectionné par leurs observations astronomiques. L'unité supérieure de leur système le « Kikkar » (Talent) pesait 30 kgs 222 $\frac{2}{9}$ gr. Le kikkar se divisait en 60 mines de 503 $\frac{9}{27}$ gr. La mine à son tour se subdivisait en 60 sicles ou sheqel de 8 gr. 367 $\frac{23}{81}$ (2).

Enfin, en Chaldée et en Assyrie l'usage de la balance était, depuis les époques les plus anciennes, extrêmement répandu.

(1) R. Dussaud, *Lyd. et ses voisins aux hautes époques*, p. 81.

(2) Voir pour les poids du kikkar et de ses divisions J.-A. Decourdemanche, *Traité des poids et mesures des peuples anciens et des arabes*, p. 16.

L'or était importé en Mésopotamie de l'Égypte, de l'Asie mineure, de l'Arménie, de l'Arabie, de la Carmanie, de l'Inde et même de l'Altaï (1).

L'argent y venait de l'Asie mineure, de la Carmanie, de l'Inde, de l'Arménie, de la Transcaucasie et surtout de l'Espagne, par le commerce phénicien.

Le cuivre arrivait de l'île de Chypre, de la péninsule sinaïque, des pays hittites, de l'Arménie, du Caucase et de la Transcaucasie (2).

Le fer provenait principalement du Mitani, de l'Arménie, du Caucase et de l'Espagne (3).

Il est intéressant à remarquer que les métaux ont été connus de l'homme, l'un après l'autre, dans le même ordre que nous venons de les énumérer.

De sorte que la vieille légende de quatre âges : âge d'or, d'argent, de cuivre et de fer, exprime avec exactitude une réalité historique (4). L'or, en effet, là où on en trouve, se présente généralement à l'état pur. Il est, par suite, facile à extraire, tandis que l'argent et le cuivre, étant toujours à l'état de minerai, leur production exige des connaissances techniques qui n'ont été acquises qu'après de longs siècles de progrès et d'expériences.

(1) E. Cavaignac, *Histoire du monde*. Prolégomènes, p. 325; E. Babelon, *Monnaies grecques et romaines*, t. I, p. 779.

(2) Voir E. Babelon, op. cit., p. 779; R. Dussaud, op. cit., pp. 80 et suivantes.

(3) R. Dussaud, *Lyd. et ses voisins*, op. cit., p. 81.

(4) Ch. Gide, *Cours d'économie politique*, t. II, pp. 425 et 426.

Le fer, dont les gisements sont cependant très abondants en nature, est connu le dernier, précisément parce que l'homme en a été empêché, comme l'a si justement remarqué J. de Morgan (1), par les difficultés que présente le traitement des minerais ferrugineux. Il n'a pu les surmonter, qu'en acquérant, en traitant le cuivre, une grande habileté, comme métallurgiste. Aussi, constate-t-on que la métallurgie de fer est née dans la métallurgie de cuivre. Et on ne se mit résolument à la métallurgie de fer que par nécessité, lorsque l'épuisement des mines de cuivre se fit sentir à la suite de l'exploitation intensive qui en fut faite pendant plus de deux millénaires. Rien de surprenant dès lors, si, malgré son aspect peu attrayant, le fer fut d'abord considéré comme un métal précieux et usité dans la bijouterie. Au temps de Hammourabi (environ 2065-2028 av. J.-C.), il était encore fort rare. On n'obtient à cette époque avec un sicle d'argent que 8 sicles de fer et l'or ne le vaut que 48 fois son poids (2).

En Egypte, le phénomène est même plus sensible. Encore au XIII^e siècle av. J.-C., le fer y est d'une extrême rareté. On a vu que Ramsès II en ayant demandé au roi de Khatti, celui-ci ne peut, en dépit de son désir, lui envoyer qu'un poignard en ce métal (3).

Dès qu'on se mit à la métallurgie de fer, la valeur de ce métal baissa rapidement, car le minerai abondait. Au temps du nouvel empire babylonien, on obtiendra 225 sicles de fer brut pour un sicle d'argent (4).

(1) J. de Morgan, *La préhistoire orientale*, III, p. 167.

(2) R. Dussaud, op. cit., p. 83.

(3) Thureau-Dangin, *Syria*, X (1929), pp. 204-205.

(4) R. Dussaud, op. cit., p. 84.

Ces considérations nous expliquent pourquoi la valeur de l'argent se rapproche de celle de l'or, d'autant plus qu'on remonte vers les temps primitifs, et que l'écart entre la valeur de ces deux métaux et celle du cuivre et du fer suit également le même mouvement.

**

§ III. — CHEZ LES HÉBREUX

De même qu'en Egypte et en Chaldée, en Syrie et en Palestine les transactions commerciales se faisaient, d'habitude, par l'intermédiaire des métaux précieux et du cuivre. Partout où, dans la Bible, il est fait mention de paiements, ce sont ces métaux qui servent d'étalon de valeur. On les pèse toujours, et le sicle hébreux fut longtemps une unité pondérale avant de devenir une monnaie. Nous avons dit précédemment que le mot *saqal* (de la même origine que le sicle), signifie en hébreu, comme dans d'autres langues sémitiques, à la fois peser et payer (1).

La première transaction commerciale mentionnée par la Genèse est l'acquisition, par Abraham, de la caverne de Makela dont il voulait faire son tombeau. Revenu de l'Egypte, « très riche en troupeaux, en argent et en or » (2), il livre en poids, à Ephron, 400 sicles d'argent, « tels qu'ils ont cours entre les marchands » (3), c'est-à-dire au titre et

(1) Fr. Lenormant, *La monnaie dans l'antiquité*, t. I, p. 108; E. Babelon, op. cit., p. 60.

(2) Gen., XIII, 2; XXIV, 35.

(3) *Ibid*, XIII, 2; XXIV, 35.

au poids courant; ailleurs, Joseph est vendu par ses frères pour 20 sicles d'argent pesés (1). Dans tous les passages bibliques où il est parlé du sicle d'or (2) ou d'argent (3), il n'est question que du poids, de même que ce mot s'emploie dans la Bible pour indiquer le poids de fer (4), de cuivre (5), d'aromates (6), d'aliments (7), etc...

On pouvait aussi se dispenser de recourir à la balance et de compter simplement les lingots à la pièce, quand on pouvait avoir confiance dans l'honorabilité du banquier ou du débiteur.

Sur la forme donnée par les Hébreux, à ces lingots, nous ne savons pas grand chose, si ce n'est que le nom sémitique du talent, *kikkar*, signifiant « cercle » ou « anneau », nous permet d'en déduire que les lingots faisant office de monnaie se présentaient généralement sous la forme d'anneaux. Dans un passage biblique, il est parlé aussi d'une « langue d'or » pesant cinquante sicles (8). On y trouve aussi, à plusieurs reprises, la mention de bijoux pesés employés en paiements (9). Il paraît d'ailleurs que les Hébreux se soient aussi

(1) Gen., XXXVII, 25, 28.

(2) Gen., XXIV, 22; Nombr., VII, 14, 20, 62, 63, 86; I. Chron., XXI, 25.

(3) Gen., XXIII, 16; Nombr., VII, 13, 19, 25, etc.; Exod., XXI, 32; Lévit., XXVII, 33; Dentér., XXII, 29.

(4) I. Rois., XVII, 7.

(5) Exod., XXXVIII, 29.

(6) Exod., XXXVIII, 29.

(7) Ezechiel, IV, 10.

(8) Jos., VII, 21, 24.

(9) Nombr., XXXI, 50, 51; Judges, VIII, 26; Job, XLII, 11; G., XXIV, 22.

servis des sicles gravés d'une image (1). Il y a lieu de se demander si le mot « *quesitha* » (bélier) qui paraît trois fois dans la Bible (2), ne désignerait pas un lingot marqué de l'empreinte d'un bélier. Ce qui nous rappelle les drachmes *en tête d'Istar* des contrats cunéiformes babylo-assyriens dont nous parlerons plus bas.



§ IV. — CHEZ LES PHÉNICIENS

Chez les Phéniciens, les choses se passaient de la même manière que dans les centres mésopotamiens, à cette différence près, que les habitants de Tyr, se donnant exclusivement à la navigation et au commerce international, marquaient une forte propension, bien compréhensible d'ailleurs, au trafic par voie d'échange en nature. Ils y étaient poussés, non seulement parce que ce procédé assurait le fret de leurs navires, mais encore pour la raison que leur commerce se faisait avec des peuples aux cultures et aux préférences infiniment différentes. Il ne pouvait naturellement pas être question d'un régime uniformément applicable aux milieux aussi dissemblables; ce qui eût été conforme aux convenances des Egyptiens, n'aurait pas obtenu l'adhésion des habitants de la péninsule ibérique, ou celle des barbares des côtes africaines ou de la mer Noire.

Ainsi, les Phéniciens qui portèrent partout, avec leur mar-

(1) Jug., XVII, 2, 4.

(2) G., XXXII, 19; Jos., XXIV, 32; Job., XLII, 11.

chandises, leur système pondéral d'origine chaldéenne, et qui non seulement se servaient de longue date des métaux précieux, mais encore les répandirent chez tous les peuples antiques, et dont les « navires n'étaient pour ainsi dire que les intermédiaires des métallurgistes dont ils écoulaient les produits » (1), ces Phéniciens, dis-je, bien qu'en état de le faire, n'ont cependant jamais pensé à l'invention de la monnaie. Ils n'y avaient aucun intérêt. Aussi, les voyons-nous continuer à trafiquer par troc, alors même que la monnaie eut été, depuis des siècles, connue et répandue. A la fin même, ils paraissent avoir subi l'usage de la monnaie plutôt que de l'avoir acceptée. En effet, dans la Phénicie propre comme à Carthage, on n'a guère battu monnaie avant le IV^e siècle (2).

*
**

§ V. — CHEZ LES INDOUS

On retrouve dans l'Inde ancienne exactement les mêmes usages que nous avons signalés chez les Egyptiens, les Mésopotamiens, les Hébreux et les Phéniciens.

Là comme dans ces derniers pays, l'or, l'argent et le bronze circulaient sous forme de lingots librement fabriqués, étalonnés suivant des poids fixes et déterminés à l'avance. Ces lingots portaient d'ailleurs, la plupart du temps, des contremarques appliquées par les marchands pour en

(1) E. Babelon, *op. cit.*, p. 69.

(2) E. Cavaignac, *Le monde méditerranéen*, p. 378; voir aussi E. Babelon, *Monnaies grecques et romaines*, 2^e partie, t. II.

garantir le poids et le titre. Ces usages nous sont attestés aussi bien par les Védas et les lois de Manou que par nombre d'exemplaires de ces lingots qui nous sont parvenus.

Ces monnaies privées de l'Inde antique ne cèdent en rien, du point de vue forme, aux plus anciennes monnaies des villes côtières d'Asie mineure dans lesquelles on reconnaît unanimement les premières pièces véritablement monétaires comme nous verrons plus bas (1).



§ VI. — CHEZ LES GRECS HOMÉRIQUES

A la fin de la période homérique, qui se place entre 1200 et 800 avant J. C., on voit paraître chez les Grecs, à côté du troc et du bétail-monnaie, les formes les plus usuelles du commerce, l'emploi des métaux bruts ou manufacturés, comme étalon des prix.

Dans la partie ancienne de l'épopée homérique, il est souvent parlé des ustensiles en métal, mais ils ne servent pas à évaluer les prix des autres marchandises, au contraire, ils sont eux-mêmes toujours évalués par le bétail, le bœuf surtout. Dans l'Iliade on voit une marmite de 4 mesures s'échanger contre un bœuf, un trépied contre 12 bœufs; mais jamais dans Homère, le prix d'une chose n'est évalué par une marmite.

Ce n'est que dans la partie la plus récente de l'épopée qu'on

(1) Voir E. Babelon, *Les origines de la monnaie*, p. 95.

trouve l'emploi des ustensiles de ménages comme instrument d'échanges.

L'usage véritablement monétaire des ustensiles de bronze et de fer chez les Grecs appartient à la période qui suit immédiatement l'âge homérique. Du reste, dans la période homérique, les Grecs ne connaissaient encore presque pas l'argent, sa métallurgie étant un art difficile. « Le pays d'où sort l'argent » (1), la mystérieuse Alybé, l'Espagne, est encore pour l'auteur du catalogue, un pays aux trois quarts fabuleux.

L'or aussi était très rare dans la société homérique, trop rare en tous cas, pour pouvoir jouer le rôle de la monnaie courante. Les métaux qu'on voit en usage, relativement fréquents, sont le fer et le cuivre, ou plutôt le bronze. Ils sont d'ailleurs très recherchés; on voit les particuliers avoir des trésors d'airain et de fer : le père d'Adraste qui en possède s'en sert pour payer la rançon de son fils. Il manquait cependant chez les Grecs homériques, la condition préalable du développement de l'usage des métaux comme signes d'échange, ils ne connaissaient encore pas, ou peu sans faut, l'emploi de la balance. S'ils avaient déjà des mesures (assez primitives d'ailleurs) de longueurs, de superficie et de capacité, ils n'avaient encore pas de système pondéral. Un seul nom de poids paraît chez Homère, c'est celui de *talent*. Mais on ne sait pas bien à quelle valeur, à quel poids s'appliquait au juste cette dénomination. Les uns le croient signifier, comme *shequel* et *libra*, à la fois poids et plateaux de la

(1) *Iliade*, II, 858.

balance et désigner un très faible poids, environ 1 didrachme attique (8 gr. 70) (1).

Selon J. Wex, métrologue allemand, le mot talent, étymologiquement, signifierait balance, et vient ensuite indiquer poids; « c'était apparemment, écrit-il, une barre pesant 16 gr. 8 et le talent ne désigne ainsi rien autre chose que le poids du sicle d'or du système babylonien et phénicien ». Ce même auteur paraît d'ailleurs enclin à chercher l'origine première de ce mot, et en général celle de toutes les dénominations des poids, en Orient et non en Grèce (2). D'autres, invoquant une raison étymologique, d'ailleurs incertaine, le prétendent « égal au poids qu'un homme peut porter » (3).

Pour M. Ridgeway, le talent d'Homère désigne une valeur équivalant au prix d'un bœuf, se reliant par là à l'ancien état de choses où le bœuf était l'étalon (4).

D'autres enfin, soutiennent que ce mot est d'origine pré-hellénique et qu'il s'appliquait à un poids d'or de 8 gr. 50 (5).

(1) Voir Th. Reinach, op. cit., p. 26.

(2) J. Wex, *Métrologie grecque et romaine*, tr. de l'all. par P. Monet, p. 37.

(3) Th. Reinach, op. cit., p. 26.

(4) Voir E. Babelon, op. cit., p. 71.

(5) E. Cavaignac, op. cit., p. 370. M. Cavaignac est porté à croire que le système pondéral et monétaire dénommé euboïque ou attique qu'on voit devenir, à partir de la réforme de Solon (594 av. J. C.), le système officiel d'Athènes, et qui se répand peu à peu partout dans le monde grec, pour s'étendre, avec l'invasion d'Alexandre dans tout l'Orient, ce système attique, pense M. Cavaignac, se rattache au vieux talent d'or de l'époque minoenne-

Quoiqu'il en soit, non seulement la vraie valeur du talent homérique, qui n'est d'ailleurs jamais mentionnée qu'en relation avec l'or (1), nous est inconnue, mais encore elle paraît avoir été imprécise pour les Grecs homériques eux-mêmes.

*
**

§ VII. — LA VALEUR RELATIVE DES MÉTAUX MONÉTAIRES
EN ORIENT DEPUIS LES HAUTES ÉPOQUES JUSQU'A L'INVENTION
DE LA MONNAIE

Vers 3000 avant J.-C., l'or valait dans l'Asie Chaldéenne 8 fois l'argent et l'argent 240 fois le cuivre (2).

Vers le milieu du III^e millénaire, l'or est à l'argent comme 1 est à 6, et l'argent vaut 306 fois le cuivre (3).

mycénienne, le même que le talent homérique de 8 gr. 50. Avec cette différence seulement, que les Grecs helléniques préférant pour l'or leur mot statère ont réservé le mot talent pour le poids de cuivre de 25 kilogr. $\frac{1}{2}$, — équivalent en valeur de 8 gr. 50 d'or, — d'où le rapport 1/3.000 entre l'or et le cuivre. Cette opinion, soutenue aussi par quelques métrologues, est combattue par d'autres. Prince Michel Soutzo, d'accord avec J. Wex et d'autres déclare que « le talent attique était un poids oriental. Le lion de bronze d'Abydos nous représente un monument perse appartenant à cette unité; ce lion pèse en effet 25 kg. 657 gr.. Cette origine orientale du talent attique ressort tout aussi sûrement de son mode de division sexagésimale, et surtout de relations simples et très importantes de ce poids avec les principaux étalons pondéraux antiques ».

Voir M. Soutzo, *Revue numism.*, 1895; p. 21; voir aussi J. Wex. op. cit., pp. 26 et suiv.

(1) 2 talents d'or valent moins d'un chaudron de quatre mesures et plus qu'un vase à deux anses (*Iliade*, XXIII, 270 et 617), un demi-talent d'or moins qu'un bœuf (*Ibid.*, VII, 51).

(2) E. Cavaignac, *Prolégomènes*, p. 6.

(3) *Ibid.*, p. 325.

Au temps de Hammourabi (vers 2065-2068), on retrouve le même rapport de 6 à 1 entre l'or et l'argent (1), tandis que celui de l'argent au cuivre est monté jusqu'à 1 à 600 (2), c'est-à-dire qu'il a doublé dans l'espace d'un demi-millénaire.

On est surpris de constater que l'argent est devenu plus cher par rapport à l'or à la fin du III^e millénaire qu'à son début. Cette hausse ne peut s'expliquer que par le fait que l'afflux de ce principal métal monétaire des Chaldéens, qu'ils se procuraient encore avec difficulté, n'a pas été proportionné, à beaucoup près, à l'accroissement de la production et de la richesse. Mais plus tard, avec le développement de la navigation phénicienne, l'argent ibérique commença à arriver en abondance en Chaldée, et par suite sa valeur baissa graduellement par rapport à celle de l'or. De sorte que, au temps de la nouvelle dynastie babylonienne (vers 1175-1050 avant J.-C.) le rapport de l'or à l'argent n'est plus que de 1 à 8 $\frac{1}{2}$ (3), c'est-à-dire, à peu près le même que celui de deux mille ans antérieurs, et plus tard, au VIII^e et VII^e siècles, le rapport de 1 à 10 semble normal dans les documents assyriens (4). Enfin, au VI^e siècle, il monte jusqu'à 13 $\frac{1}{2}$, et c'est ce rapport qui sera adopté par les Perses achéménides dans l'établissement de leur système monétaire et persistera dans tout l'Orient jusqu'à l'invasion d'Alexandre.

Pour donner une idée générale du développement économi-

(1) R. Dussaud, *Lyd.*, p. 83.

(2) Cavaignac, *op. cit.*, p. 6.

(3) R. Dussaud, *op. cit.*, pp. 83-84.

(4) Cavaignac, *Le monde méditerranéen jusqu'au IV^e siècle avant J. C.*, p. 219.

que des antiques cités mésopotamiennes, il nous paraît utile de dresser un bref tableau des prix des denrées du temps de la première dynastie babylonienne (2170-1870 avant J.-C.), en les comparant aux prix de l'époque des vieux rois de Lagash, d'un millénaire plus anciens (vers 3000-2800 avant J.-C.). Tout est devenu moins cher : à la fin du III^e millénaire, une vache se paie 5 sicles au lieu de 10, un âne 5 sicles $\frac{1}{2}$ au lieu de 20, un mouton 2 sicles au lieu de 6, une livre de laine un sicle au lieu de 1 $\frac{1}{2}$, et le blé est trois fois moins cher (1). Manifestement, l'accroissement des métaux précieux n'a pas été en rapport avec le développement général de l'industrie et du commerce. Le phénomène est surtout sensible pour l'argent, comme nous le signalions tout à l'heure.

(1) Cavaignac, t. II, p. 6.

SECTION IV

L'ŒUVRE MONÉTAIRE DES CHALDÉO-ASSYRIENS

Tandis qu'en Egypte, comme nous l'avons vu, le cuivre était le principal métal employé dans les échanges, en Babylonie et en Assyrie, c'était l'or et plus particulièrement l'argent qui servaient comme étalon des valeurs, les autres métaux ne remplissant cette fonction que d'une manière accessoire.

Les prix étaient stipulés en mine et sicle pondéraux d'or ou d'argent. Il nous est parvenu un grand nombre de contrats assyro-babyloniens dont la rédaction est très précise à cet égard. Nous possédons aussi des poids types chaldéo-babyloniens qui ne laissent aucun doute sur la valeur et les divisions de leur système pondéral.

Malheureusement, les fouilles exécutées dans ces antiques cités ne nous ont pas encore livré des lingots d'or et d'argent faisant sûrement office de monnaie, et nous ne savons quelle forme le commerce donnait à ces lingots. On suppose que c'était de simples briques ou tablettes, plates, analogues à celles qu'on a trouvées dans les fondations du Palais de Khorsabad, moins les inscriptions cunéiformes dont celles-ci sont recouvertes. Mais ce n'est là qu'une simple hypothèse appuyée uniquement sur le fréquent usage des métaux précieux attesté par les contrats cunéiformes (1).

(1) M. H. Pognon, dans son très instructif article sur *Darius et la monnaie*, publié dans le journal asiatique 1924, p. 34, note 2,

Sur les bas-reliefs ninivites, les tributaires apportant des présents au roi lui offrent l'or et l'argent dans les bourses ou des cassolettes, ou bien en briques et en lingots coniques ou pyramidaux.

Quelle que soit la forme sous laquelle se présentaient les métaux, il paraît que, généralement, on les appréciait au poids; de là vient qu'en assyrien et dans les autres langues sémitiques le mot *saqal* signifie à la fois peser et payer (1). « Le marchand pèse l'argent et mesure le grain », dit un texte assyrien (2). « Il pèse la moitié d'une mine d'argent » (3), nous dit un autre.

En outre, la teneur des contrats assyro-babyloniens et d'autres textes cunéiformes prouvent que l'usage s'était

écrit : « Il est possible que, bien avant l'époque de Cyrus, les rois de Babylone aient fait fabriquer des sicles et des fractions de sicles. Il est même possible que ces lingots aient eu à peu près la même forme qu'eurent plus tard les monnaies. Un indigène me dit jadis à Badgad qu'il avait trouvé un vase en terre contenant de petits lingots d'argent, et me proposa de les lui acheter. Je lui demandai si les lingots portaient des inscriptions ou des images, et, sur sa réponse négative, je refusai de les acheter. Je regrette vivement de ne pas avoir songé à me les faire montrer... ». Nous ne pouvons que nous associer aux regrets du savant assyriologue. Cet honorable aveu nous montre que le fait de ne pas posséder des renseignements suffisants sur les formes des lingots monétaires babylono-assyriens ne nous autorise pas à en déduire des conclusions négatives, mais seulement à l'esprit peu perspicace qui a présidé aux recherches jusqu'ici exécutées.

(1) F. Lenormant, *La monnaie dans l'Ant.*, t. I, p. 111.

(2) *Mahru kaska isakal u seam imada*. Oppert et Menant. *Documents juridiques de l'Assyrie et de la Chaldée*, p. 12, t. 44-45.

(3) « *bar mana kaska isakh* », Oppert et Menant, *op. cit.*, p. 58, I. 12.

introduit de tailler les lingots en poids échelonnés d'avance, de telle sorte que le sicle, le demi-sicle, la mine, le talent, c'étaient des lingots d'un poids égal aux divisions pondérales portant ses noms.

Tout cela, nous l'avions aussi constaté en Egypte. Là, comme en Babylonie et en Assyrie, on avait taillé les lingots suivant des poids et des dimensions déterminés. Là, comme en Mésopotamie, l'intervention de la balance, pour chaque opération, était, en principe, indispensable.

Il semble que les Chaldéo-Assyriens sont allés plus loin dans la voie du progrès et ont touché, ou presque, la notion définitive de la monnaie; ils paraissent, de nombreux textes cunéiformes en témoignent, avoir fait l'usage des lingots portant une empreinte conventionnelle, comme la monnaie véritable.

En effet, nous trouvons dans les contrats assyriens des mentions des paiements « en drachmes d'argent à la tête d'Istar de Ninive », (*Dragmana Kaspā kap kadi sa Istar sa ninua*) (1), ou celle de « 2 talents de cuivre pur (ou travaillé) d'Istar d'Arbèles » (*Il bilat eri sagruti sa una Istar sa arbailu*) (2)

(1) Oppert et Menant, op. cit., p. 226, traduisent *Drachmes d'argent au titre d'Istar de Ninive*, mais, comme le fait remarquer Babelon (*Les origines de la Monnaie*, p. 58, note 3), rien n'autorise à traduire par titre le mot Kakkadu, qui signifie tête en assyrien, comme dans d'autres langues « sémitiques »; voir aussi dans ce sens, H. Pognon, *Journal asiat.*, 1921, p. 107, note 1.

(2) Oppert et Menant, op. cit. p. 187; Lenormant, *Hist. anc. de l'Orient*, t. V, pp. 113 et suiv.

Dans les textes datant de l'époque de la première dynastie de Babylone (vers 2170 à 1870 avant J.-C.), il est parfois question de sicles en « *argent marqué d'un sceau* ». (Kaspoum kanqoum) (1). Il y avait donc déjà à cette époque, des sicles portant une marque particulière.

Mais, qui fabriquait les lingots dont on se servait pour les transactions ? Quelle forme et quel poids avaient-ils ? A quel titre étaient-ils ? Il est bien difficile, on le répète, de répondre à ces questions. « Je crois pour ma part, écrit M. H. Pognon, que tout le monde avait le droit de fabriquer des lingots, mais on devait leur donner la forme, le poids et le titre de ceux qui étaient en circulation, sans quoi personne n'aurait voulu s'en servir. Il me paraît, en outre, ajoute le savant assyrologue, très probable que les temples et l'autorité royale faisaient, de leur côté, fabriquer des lingots qu'on reconnaissait à certaines marques imprimées au moyen d'un poinçon (2). Au fait, on rencontre souvent dans les contrats d'intérêt privé assyro-babyloniens, la mention de *kasap cha ginnou*, « argent avec ginnou », celle de *kasap cha la ginnou*, « argent sans ginnou », et enfin, celle de *ginnou mati*, « ginnou manquant », ou « dont le ginnou a disparu » (3).

Le sens précis du mot « *ginnou* » est encore sujet à discussions. M. H. Pognon, dans l'article précité, démontre « qu'on appelait « ginnou » une marque peu apparente, par

(1) H. Pognon, *Journal Asiat.*, II^e sér., t. XVII, p. 34, note 1.

(2) H. Pognon, op. cit., p. 32.

(3) Voir H. Pognon, op. cit., p. 35.

exemple, un trait, un cercle, une étoile ou un signe quelconque imprimé au moyen d'un poinçon sur certains sicles, peut-être sur les sicles fabriqués par les temples et par le gouvernement » (1).

En outre, les Babylo-Assyriens portaient un soin méticuleux dans la détermination du titre des lingots monétaires. Des contrats cunéiformes nous montrent qu'il existait chez eux une classification précise des lingots d'argent suivant le degré de leur alliage. On y trouve, en effet, des mentions d'argent pur, « *kasap qalou* », d'argent blanc, « *kasap piçou* », d'argent à $\frac{1}{8}$ d'alliage, « *kasap cha ina chiqil bitqa* », d'argent à $\frac{1}{5}$ d'alliage, « *kasap cha ina chiqil hoummouchu* », d'argent à $\frac{2}{24}$ ($\frac{1}{12}$) d'alliage, « *kasap cha ina chiqil 2 gîre* », et, enfin d'argent sans épithète, « *kasap* » (2).

M. H. Pognon soutient que les expressions d'argent (sans épithète), d'argent blanc et d'argent à $\frac{1}{8}$ d'alliage sont synonymes (1).

Il est très probable qu'il n'était pas nécessaire de procéder, à l'occasion de chaque transaction, à la vérification du titre des lingots, et que ces différents degrés d'alliage étaient facilement reconnaissables par l'aspect extérieur des pièces ou quelques signes apparents.

De ce qui précède il résulte :

- 1° Que les Chaldéo-Babyloniens ont inventé les premiers un système pondéral régulier, bien ordonné et scientifique,

(1) H. Pognon, op. cit., p. 35.

(2) J. Pognon, op. cit., p. 33.

(3) *Ibid.*, p. 34.

le système qui, vu sa perfection, a conquis tout le monde antique ;

2° Qu'ils ont aussi l'honneur d'avoir adopté les premiers la matière de la monnaie définitive : l'or et l'argent ;

3° Qu'ils sont, enfin, les premiers à avoir poinçonné les lingots monétaires pour en garantir le poids et l'aloi. On a vu que déjà les textes datant de l'époque de la première dynastie babylonienne (2170-1870 av. J.-C.) nous parlent de cet usage.

Ainsi, les Babylo-Assyriens se sont, par leur longue pratique, beaucoup rapprochés de la monnaie véritable, sans cependant jamais y arriver complètement. « Il y manquait, écrit Fr. Lenormant, ce que les jurisconsultes romains appelaient dans la monnaie, la loi et la forme. Ni le poids ni le titre n'étaient garantis par des autorités publiques. Le côté fiduciaire, qui est l'essence de toute monnaie, même de la meilleure, de celle dont la valeur réelle est la plus exactement en correspondance avec la valeur nominale, et qui fait qu'on la reçoit sans vérification dans les transactions journalières, à cause de son caractère légal et de la confiance qu'inspire l'empreinte gouvernementale qu'elle a reçue, ce côté fiduciaire y faisait absolument défaut » (1)

En effet, l'épithète de monnaie, au sens précis du mot, ne s'applique qu'aux « *lingots de métaux précieux estampillés exclusivement par l'Etat qui en garantit le poids et le titre et leur confère le cours forcé dans les limites de ses territoi-*

(1) Fr. Lenormant, *La Monnaie dans l'Ant.*, t. I, p. 109, et *Hist. anc. de l'Orient*, continué par E. Babelon, pp. 59-60.

res ». En rapprochant de cette définition ce qui se passait dans les antiques cités mésopotamiennes, on s'aperçoit que les progrès accomplis par ces Etats en la matière n'étaient que partiels. S'il existait chez eux des lingots de métaux précieux estampillés, cet estampillage n'était pas une prérogative exclusive des autorités publiques. On ne peut même pas affirmer, jusqu'à la preuve du contraire (1), que les états mésopotamiens aient jamais, en tant qu'autorité publique, marqué

(1) A un moment on avait cru avoir trouvé dans les textes assyriens, la mention de la monnaie véritable. En effet, Fox Talbot, assyriologue bien connu, avait trouvé parmi les textes assyriens du temps de Sargon (721-702 av. J.-C.) un passage qu'il traduisait comme suit, ligne 41 : « La monnaie des habitants de cette ville, je l'ai renouvelée à la fois en argent et en cuivre, conformément à leur prière ». Mais la lecture de Fox Talbot, et, par suite sa traduction, ne furent pas admises par les autres assyriologues. W. B. Dickinson, archéologue anglais, J. Oppert et A. de Longperier, assyriologues français, rejetant la lecture de Fox Talbot, ont interprété le même passage de la manière suivante : Ligne 41 : « J'ai communiqué aux chefs des habitants l'explication (la révélation) des lois de cette ville, conformément aux tables de la religion inscrites sur argent et sur airain ». (Voir J. Oppert, *Les Assyriens et la monnaie*, revue numismatique, 1863, p. 180); Adrien Longperier, lui-même, va jusqu'à affirmer reconnaître, dans un document numismatique antique, une monnaie assyrienne.

Et voici, ce que le savant numismate écrit à propos de cette pièce :

« Au revers de l'hexadrachme, sur laquelle se voit une ville fortifiée de tours, est un roi dans un char conduit par un aurige. Les chevaux sont au galop et foulent aux pieds un immense bélier imprimé en creux dans la monnaie, et qui représente sans doute un mauvais dieu. *Je n'ai plus de doutes maintenant sur l'origine assyrienne de cette pièce.* » (Longperier, *Archéologie Orientale*, t. I., p. 51). En dépit de l'affirmation énergique du savant archéologue, cette attribution n'a pas été maintenue par les autres numismates.

de leurs empreintes des lingots métalliques faisant office de monnaie.

C'étaient des temples, des commerçants, voire même de simples particuliers qui apposaient leur marque, leur cachet sur des lingots métalliques afin d'en faciliter, par leur garantie, leurs cours dans le commerce. A plus forte raison, les lingots ainsi fabriqués ne pouvaient-ils prétendre à l'autre élément constitutif de la monnaie : *le cours forcé*. Même poinçonnés, ces lingots n'avaient cours que pour leur valeur marchande et rien que pour cette valeur; on pouvait discuter à chaque instant leur poids, leur titre ou leur pouvoir libératoire; encore pas de trace de l'élément conventionnel sanctionné par la force publique, encore rien de légal, rien d'étatique. En cas de contestation, ce sont la balance et la pierre de touche qui jugent en dernier ressort : elles règnent toujours en souveraines.

Or, comme l'a très bien dit l'ingénieux économiste Cernuschi, « *si le métal est le corps de la monnaie, le cours forcé en est l'âme* ». Il n'y avait donc pas de véritable monnaie puisqu'il n'y avait pas encore de cours forcé. Ce pas ne pouvait être franchi d'ailleurs que par un Etat fort, obéi sur un vaste territoire et soucieux de l'intérêt général. Avec l'empire assyrien les deux premières conditions se trouvaient plus ou moins satisfaites. Mais les monarques ninivites, ne rêvant guère qu'à la destruction et au pillage, ne pouvaient penser à une mesure qui eût pour but principal le bien-être public, et ce n'est que plus tard, avec la constitution de l'empire perse, que toutes les conditions se trouveront pour la première fois réunies en Orient.

Il ne faut cependant pas sous-estimer l'œuvre accomplie

dans ce domaine par la domination assyrienne. « La courte et effroyable « Paix sargonide », écrit M. R. Grousset, annonça la bienfaisante « Paix achéménide ». La sorte d'unité politique que les Sargonides avaient réalisée ne devait plus disparaître. Sous des noms et des maîtres divers, cet empire sargonide, dont les Achéménides allaient hériter, reste comme une des données les plus constantes de l'histoire et conserve jusqu'à la fin, l'empreinte de la civilisation matérielle de Ninive et de Babylone » (1).

Toujours est-il que ce fut sous la pression des nécessités économiques que les autorités temporelles et les commerçants, dans l'absence d'une intelligente intervention de l'Etat, se substituèrent à ce dernier en procédant aux mesures forcément disparates et incomplètes dont nous parlions tout à l'heure.

Il arriva même, ce qui paraît paradoxal, que, par suite de la longue substitution de l'initiative privée à celle de l'autorité publique, cet état de choses se trouva si profondément enraciné chez les Babylo-Assyriens, qu'une fois même la monnaie garantie et estampillée par l'Etat inventée, ils ne purent l'apprécier à sa juste valeur, la garantie de l'Etat ne leur paraissant pas une innovation différant essentiellement de leurs usages déjà plusieurs fois millénaires.

Autrement dit, ces mesures bien qu'incomplètes, jointes à l'usage général de la balance et de la pierre de touche avaient dispensé d'abord les peuples mésopotamiens de songer à l'invention de la monnaie véritable; elles les empêchèrent ensuite

(1) R. Grousset, *Les civilisations de l'Orient*, t. I, p. 73.

de se rendre compte des incomparables avantages de la monnaie, une fois même que celle-ci eut été inventée et répandue.

Voilà comment s'explique le fait que bien longtemps après la généralisation de la monnaie proprement étatique, sous le règne des Perses achéménides dont le système monétaire avait atteint la plus haute perfection et offrait toutes les garanties et commodités désirables, nous voyons dans ces contrées pourtant si commerçantes de l'Asie occidentale les anciennes pratiques se perpétuer, et, durant des siècles, les espèces proprement monétaires circuler dans ces régions au même titre et en même temps que les lingots dépourvus de tout caractère officiel.

Coutumes archaïques, mais d'autant plus tenaces, dont on peut signaler de lointaines survivances dans les usages commerciaux des centres orientaux, même jusqu'aux temps modernes (1).

Sur les bas-reliefs de Persépolis, tout comme sur les bas-reliefs ninivites des monarques assyriens, le roi achéménide reçoit des mains des vaincus, des bourses, des torques, de petites cassolettes précieusement portées sur la main, des lingots globuleux, d'autres aplatis comme des briques; des

(1) Dans la littérature post-islamique de la Perse, on rencontre souvent les mentions des paiements en espèces monnayées pesées par la balance; voir entre autres Nizam-ol-Molk, « Siassat-Naméh » (rédigé en 484-485 de l'Hégire), texte persan, édition Sheffer, Paris, 1891. Voici par exemple, ce que nous lisons à propos d'un paiement de 500 dinârs d'or dans les p.p. 49, 50 de cet ouvrage. « L'Emir ordonna, écrit-il, à un domestique d'aller au bazar chercher un trieur avec la balance. Ce dernier s'y rendit et ramena un trieur qui pesa l'or : il y en avait pour 500 dinârs de calife. »

tributaires portent même des balances sur les plateaux desquelles sont placés des poids ou lingots de métal qui ont le galbe extérieur de petites clochettes (1).

Les Indes payaient à Darius, comme tribut annuel, des paillettes d'or renfermées dans des sacs d'un poids déterminé (2).

Les rois achéménides, eux-mêmes, préféraient de garder, dans leurs trésors, les métaux précieux en lingots plutôt qu'en espèces monnayées.

« Voici comment, dit Hérodote, le Grand Roi conserve les sommes versées au trésor : il fait fondre les métaux et les recueille dans des vases de terre ; quand les vases sont pleins, il fait briser ces moules d'argile, et, lorsqu'il a besoin d'argent, il en fait monnayer à chaque fois la quantité nécessaire » (3).

Il en était de même jusqu'à la fin du règne des Achéménides. De sorte que, quand Alexandre eut pris Suse, il trouva dans le trésor royal une valeur de 40.000 talents en lingots bruts d'or et d'argent et seulement 9.000 talents en or monnayé (4).

De même, dans les livres avestiques, généralement l'or et l'argent sont estimés au poids (5).

(1) Flandin et Coste, *Perse anc.*, pp. 107, 190, et E. Babelon, p. 59.

(2) *Hérodote*, III, 94.

(3) *Ibid.*, III, 96.

(4) *Diodore de Sicile*, XVII, 66.

(5) Voir Ridgeway, *Zen-Avesta*, pp. 148 et suiv.; voir également Darmesteter, *Zend-Avesta*, t. II, pp. 216-217 (*Vendidad*, Fragard XIV, 11). — L'époque de la rédaction du *Zend-Avesta* est fort contro-

On a d'autre part, trouvé en assez grande quantité, des pièces d'argent extrêmement petites, des seizièmes d'obole, de système perse, ne dépassant pas le poids de 0 gr. 06, frappées à Aradus, probablement vers le commencement du IV^e siècle avant J.-C., dont on ne peut guère comprendre l'usage que dans les sachets ou bourses, ou bien qu'on s'en servait dans les paiements pour ajuster les poids convenus avec le plus de précision possible (1).

Enfin, l'hypothèse d'après laquelle les espèces même monnayées avaient cours uniquement selon leur poids et leur titre, comme des lingots ordinaires, se trouve corroborée par le grand soin que nous voyons les Perses achéménides porter à la pureté du métal et à l'exactitude du poids de leur monnaie, les soins qui eussent paru excessifs si les espèces monnayées étaient reçues dans le commerce suivant leur valeur nominale, ou, ce qui revient au même, si elles avaient eu cours forcé.

versée; les uns la placent avant ou au début de l'avènement des Achéménides, d'autres avec plus de vraisemblance, au temps des Arsacides, d'autres, enfin, la croient postérieure même à l'Islam. Voir sur ces différentes hypothèses et leur valeur Darmesteter, op. cit., T. III, pp. IV, V, LXXXV et suiv. de l'introd. D'après ce dernier savant, traducteur du texte sacré mazdéen (*Rev. des Etudes Grecques*, 1892, p. 196), on doit « ranger chronologiquement dans l'ordre descendant les Gathas, une partie de Yashts, le Hôrn Yasht, ce dernier appartenant au plus tôt au milieu ou à la seconde moitié de la période parthe ». — La Numismatique confirme cette opinion. En effet, dans le commentaire d'Avesta les évaluations se font en stîr valant quatre drachmes. Or, le tétradrachme n'a été en usage en Perse, comme nous le verrons à sa place, que depuis l'invasion d'Alexandre jusqu'à la chute des Arsacides. Par suite, la rédaction du commentaire d'Avesta ne peut être postérieure à l'époque parthe, et il en est, à plus forte raison, de même de la rédaction du texte même du Livre Sacré Mazdéen.

(1) E. Babelon, *Les Monnaies Grecques et Romaines*, t. I, p. 436

SECTION V

L'APPARITION DE LA MONNAIE PROPREMENT DITE

Autre chose est d'employer les métaux précieux comme instrument d'échanges, autre chose est d'employer la monnaie proprement dite.

Durant de très longs siècles, les métaux précieux servaient, nous venons de le voir, presque universellement comme médium des échanges sans qu'on pût parler de la monnaie, au sens strict du mot. On se servait de lingots métalliques informes dont le poids et le titre étaient à vérifier à l'occasion de chaque transaction. Dans ce régime « peser » le métal par la balance constituait la principale opération du paiement, et « essayer », vérifier le titre du métal, à l'aide d'une pierre de touche ou par tout autre moyen en était l'auxiliaire indispensable.

On rencontre, il est vrai, par-ci par-là des tentatives, privées pour la plupart, ayant pour but de tourner, dans une certaine mesure, les difficultés inhérentes à un tel système. Les manieurs d'argent, les banquiers, apposent parfois leur cachet sur les lingots pour en certifier le poids et le titre; parfois aussi les autorités religieuses interviennent en la matière afin de régulariser le poids et l'aloi des lingots monétaires. Tout cela n'est cependant que de timides mesures, isolées et disparates. La balance et la pierre de touche règnent toujours en souveraines; la monnaie est encore loin d'être digne de son nom.

Ce procédé déjà très incommode pour les peuples dotés d'un système pondéral régulier et d'usage général, se trouvait tout à fait inapplicable dans les sociétés grecques qui en étaient dépourvues et où on ignorait encore l'usage de la balance.

Cependant, les Grecs, se rendant compte de l'évidente supériorité que présentaient les métaux par rapport aux autres marchandises, dans le rôle de commune mesure de valeurs, ne pouvaient s'empêcher de porter vers eux, de plus en plus, leur préférence. Aussi, cherchèrent-ils à déjouer ces obstacles par un autre expédient, d'ailleurs fort simpliste; c'est-à-dire, ne sachant pas peser les métaux, ils se mirent à les mesurer en les façonnant en forme d'ustensiles d'un usage courant, taillés sur un petit nombre de grandeurs bien connues, et ils estimaient la valeur du métal par les dimensions ou la capacité approximatives de l'ustensile (1). Les ustensiles les plus souvent mentionnés comme ayant servi de monnaie sont les chaudrons, les trépieds, les haches de fer et les broches (2).

Cet état de choses ne dura pas très longtemps inchangé dans les cités grecques, du moins dans celles qui l'avaient connu les premières.

Nous avons dit plus haut que l'usage de l'emploi monétaire des métaux sous forme d'ustensiles de ménage s'introduisit chez les Grecs immédiatement après la période homérique, c'est-à-dire vers le début du VIII^e siècle (2). D'un

(1) Th. Reinach, op. cit., p. 25.

(2) Voir J. Dechelette, *Revue numism.*, 1911, pp. 2 et 3.

(3) Voir W. Helbig, *L'Epopée homérique*, trad. Trawinski, pp. 1 et suiv.

autre côté, on pourrait placer grossièrement les premiers essais véritablement monétaires des Grecs vers le début du VII^e siècle avant J.-C. En effet, les fouilles exécutées dans les couches profondes de l'Artémision nous ont rendu des monnaies qui ont été déposées dans le premier sanctuaire d'Ephèse antérieurement à la catastrophe de 650 (1).

Il en résulterait qu'entre la date où les Grecs se mirent à se servir des métaux comme étalons des valeurs, et le moment où ils donnèrent à leurs lingots d'échanges, non seulement des dimensions uniformes — ce qu'ils avaient fait dès qu'ils avaient adopté les métaux comme étalons des valeurs, — mais aussi le poids et le titre invariables attestés par la marque imprimée sur la surface, toutes conditions dont la réunion rendait susceptible l'application de l'épithète de monnaie, entre ces deux dates, dis-je, il ne s'était écoulé qu'un intervalle d'environ un siècle.

C'est aussi dans ce laps de temps que l'usage des systèmes pondéraux s'introduisit chez les Grecs, sous l'influence du commerce phénicien, ainsi que par suite du développement chez les Grecs eux-mêmes de la navigation maritime et des mouvements ethniques.

Ce rapprochement entre la date où ces peuples ont connu l'usage des systèmes pondéraux et celle où ils ont fait leurs premiers essais monétaires nous montre bien que s'ils sont les premiers à avoir fabriqué monnaie, c'est parce que

(1) E. Cavaignac, *Le monde méditerranéen jusqu'au IV^e siècle av. J. C.*, p. 368-369; voir sur les découvertes monétaires de l'Artémision, Picard, *Ephèse et Claros*, Paris, 1922, pp. 24 et 26, p. 594, note 6, et p. 602, note 2.

d'abord, dans leur ignorance des systèmes des poids, ils étaient réduits, comme nous l'avons déjà remarqué, à mesurer les métaux d'après leurs dimensions apparentes, et, pour ce faire, à les tailler suivant une échelle de grandeurs conventionnellement arrêtée, afin de pouvoir les estimer dans les transactions au nombre, faute de savoir en vérifier le poids. De sorte que, pour avoir la monnaie véritable, il ne leur restait qu'à ajouter, à ce qu'ils avaient déjà l'habitude de pratiquer, le fondamental élément poids jusque là inexistant. Ce qu'ils firent aussitôt qu'ils connurent l'usage des systèmes pondéraux d'origine chaldéo-assyrienne.

Si nous sommes portés à voir sur les bords de la mer Egée le berceau initial de la monnaie, en expliquant le problème comme on vient de le voir, cette thèse, hâtons-nous de le dire, va à l'encontre des traditions littéraires, qui semblent, à première vue, s'accorder à attribuer aux Lydiens l'honneur de l'invention de la monnaie (1).

Elle ne rallie pas non plus, tant s'en faut, la totalité de la doctrine. Les historiens modernes, se dispensant de l'examen critique des traditions, proclament généralement la primauté des Lydiens. Les numismates, eux aussi, se conformant à la thèse devenue classique, se trouvaient d'accord, jusqu'à un temps récent, à placer à Sardes (capitale de Lydie) les premiers ateliers monétaires (2). E. Babelon est, à notre con-

(1) Hérodote, I, 94; Xénophane de Colophon, apud Pollux IX, 83; cf. Onomasticon, III, 87; E. Babelon (*Monnaies gr. et rom.*, 1921, p. 10 et suiv.) conteste le témoignage de ce texte; voir aussi G. Radet, *Lydie et le monde grec au temps des Mermnades*, pp. 155 et suiv.

(2) Voir Fr. Lenormant, *La Monnaie dans l'Ant.*, t. I, III, § 2; Th. Reinach, *Hist. par la Monnaie*, p. 32; tel est aussi, l'opinion de Barclay Head comme beaucoup d'autres numismates.

naissance, le premier à s'être levé contre la thèse de la priorité lydienne pour attribuer l'invention de la monnaie aux villes grecques d'Asie Mineure (1). Mais, la question, loin d'être tranchée, se trouve à chaque instant soulevée de nouveau, et on voit tout récemment encore la thèse classique de l'origine lydienne de la monnaie reprise et défendue (2).

Une autre opinion récente que nous devons rapporter en la soulignant, est celle de M. J. Svoronos qui, tout en protestant contre l'origine lydienne de la monnaie, tient à grossir la part d'influence de la région thraco-pangéenne aux dépens de la côte d'Asie (3).

Cette nouvelle tendance ne s'oppose pas à la nôtre, bien au contraire, elle la confirme, car c'était justement dans ces régions, écartées de courants des civilisations antiques jusqu'aux VIII^e et VII^e siècles avant J.-C., que l'état de choses que nous avons décrit plus haut, et dont, pensons-nous, la monnaie est issue, se présentait dans tous ses détails.

Cependant, gardons-nous d'exagérer l'importance de l'œuvre accomplie, en fait de l'invention de la monnaie, par les peuples des régions côtières de la mer Egée. En effet, si l'idée première est née, sous la poussée des nécessités des transactions journalières et comme une manière de succédané de la balance, dans ces régions, elle ne pouvait y produire tous

(1) E. Babelon, *Traité des Monnaies Gr. et Rom.*, 2^e partie, t. I., pp. 127 et suiv.

(2) Voir Ch. Picard, *Ephèse et Claros*, Paris, 1922, pp. 24, 594 et surtout p. 602; voir aussi R. Dussaud, *Lydie et ses voisins aux hautes époques*. Paris 1930, p. 8.

(3) Voir J. Svoronos dans le *Journ. inter. d'Arch. numism.*, XIX, 1918-1919, pp. 160 et suiv.

ses effets, ni acquérir toutes ses qualités distinctives. Le caractère exclusivement légal et autoritaire, le cours forcé véritable n'y était pas encore saisissable, par la simple raison que dans ces cités à domaines exigus, on ne pouvait voir un Etat au sens propre du mot. L'idée existait certes, mais pour que son entière floraison se produisît, il fallait qu'elle fût appliquée par un Etat réunissant les conditions suivantes :

- 1° Un pouvoir central fort, intelligent et obéi sur un assez vaste territoire;
- 2° Un peuple assez avancé économiquement pour se rendre compte des avantages d'un instrument aussi commode des échanges;
- 3° Un pays producteur de métaux précieux, où l'Etat trouvât une incitation immédiate et un bénéfice évident à l'adoption de la nouvelle institution;
- 4° Enfin, il fallait que l'Etat ayant satisfait aux trois premières conditions se trouvât en relations commerciales serrées avec les milieux où l'idée première était née et l'habitude de recevoir dans les transactions les espèces monnayées, au nombre, enracinée.

De tous les pays civilisés de l'ancien monde groupés autour de l'extrémité orientale de la Méditerranée, un seul, au moment où nous sommes arrivés, répondait à ces conditions : c'était la Lydie, la florissante contrée qui occupe la partie centrale du versant ouest de l'Asie Mineure, les fertiles vallées de l'Hermus, du Caystre et de leurs affluents. Là, depuis l'avènement de la dynastie des Mermnades, probablement carienne d'origine, et particulièrement pendant le règne de son dernier roi, Crésus (560-548), il y avait une

royauté forte et intelligemment organisée. Là encore, le commerce avait pris une expansion remarquable, aussi bien avec les peuples voisins que dans l'intérieur même du pays. Nous savons par Hérodote que les Lydiens ont été les premiers marchands au détail. En outre, la Lydie était un pays fort riche en métaux précieux ; dans les sables de Pactole, la rivière de Sardes, on recueillait de grosses pépites d' « or blanc » qu'on obtenait par un simple lavage (1).

L'abondance des métaux précieux, surtout l'or, et le développement du commerce avaient fait des Lydiens les plus riches marchands de l'antiquité. Nous voyons, en effet, Crésus, héritier du trône de Sardes, qui sera, plus tard, le roi le plus fabuleusement riche de l'antiquité, ayant besoin d'argent, demander à Sadyatte, un riche commerçant lydien, de lui en prêter. Celui-ci ne répond d'ailleurs, en dépit du rang royal de son client, que par un dédaigneux refus (2) ; ce qui nous montre bien l'importance de la classe des banquiers lydiens.

Plus tard, nous voyons un banquier de Caelenae, Pythès, d'origine lydienne, faire cadeau au roi Darius d'un plateau d'or et d'une vigne d'or. C'est le même Pythès qui offrit à Xerxès, des subsides pour la guerre ; comme le grand Roi s'enquérât en curieux bienveillant de l'étendue de ses richesses, le banquier confessa qu'il possédait dans ses coffres 2.000 talents d'argent, et qu'il ne lui manquait que 7.000 pièces d'or pour qu'il eût 4 millions de dariques (3).

(1) Pour plus de développement, Voir Th. Reinach, op. cit., p. 33.

(2) G. Radet, *La Lydie au temps des Mermnades*, p. 196.

(3) *Hérodote*, VII, 27 à 29.

On voit, par ce qui précède, quel milieu favorable offrait la Lydie pour l'adoption et l'expansion de la nouvelle création. C'est pourquoi les Lydiens s'en sont immédiatement emparés. Ils l'ont même si vite acceptée que, comme nous l'avons signalé plus haut, ils ont été considérés par la plupart des historiens anciens, et, à la suite de ceux-ci, par les savants modernes, les inventeurs mêmes de la monnaie. Nous devons remarquer toutefois qu'Hérodote, sur le témoignage duquel on appuie unanimement la thèse de la priorité lydienne en fait de l'invention de la monnaie, ne parle que de « monnaie d'or et d'argent » (1) Par cette précision, l'historien grec entendait vraisemblablement réserver la primauté du monnayage en électrum, en cuivre, en bronze et en fer aux peuples auxquels elle revenait.

En ce qui concerne Xénophane de Colophon rapporté par Pollux, tendant lui aussi à attribuer cette invention aux Lydiens, son témoignage ne paraît pas d'une authenticité certaine (2).

Une autre remarque qui corrobore la thèse de l'origine égéenne de la monnaie, c'est que, dès la fin du VII^e siècle et le commencement du VI^e, on la voit répandue en Ionie et dans la Grèce d'Europe, alors qu'à l'intérieur de l'Asie Mineure, elle ne pénétra, bien plus tard, que lentement et péniblement. Les Lydiens mêmes ne s'en servaient en général que pour leurs transactions avec les Ioniens et les Grecs, continuant dans leur commerce avec leurs voisins continen-

(1) *Ibid.*, I, 94.

(2) Voir E. Babelon, *Les Monnaies Gr. et Rom.*, 1921, pp. 10 et suiv.

taux à se servir des espèces monnayées comme de simples lingots appréciés au poids (1).

Enfin, la taille des anciennes monnaies trouvées dans les couches profondes du sanctuaire d'Ephèse est suivant le système phénicien ou gréco-asiatique (statère d'électrum de 14 gr. 25) (2), différant absolument du système lydien, comme nous le verrons tout à l'heure.

Il est vrai que les tenants de l'origine lydienne de la monnaie répondent que le système proprement lydien n'a été employé dans ce pays qu'à partir de la réforme de Crésus, et que, avant cette date, les rois lydiens taillaient leur monnaie suivant le système gréco-asiatique ou phénicien dont le statère normal pèse 14 gr. 25; mais, justement, la question est de savoir si avant Crésus, les rois de Sardes ont jamais battu monnaie, ce à quoi les partisans de l'origine égéenne répondent par la négative (3).

**

LE SYSTÈME MONÉTAIRE DE CRÉSUS

Quoiqu'il en soit du monnayage des rois lydiens antérieurs à Crésus, il est certain que ce souverain a procédé, pour le moins, à une profonde réforme ayant pour but d'établir, pour la première fois dans l'Histoire, un système monétaire

(1) E. Babelon, *Revue numism.*, 1894, pp. 352 et suiv.

(2) Th. Reinach, op. cit., p. 33; voir aussi E. Babelon, *Revue numism.*, 1895, pp. 542 et suiv.; Ch. Picard, *Ephèse et Claros*, p. 26, note 1.

(3) Voir E. Babelon, *Monnaies Gr. et Rom.*, 2^e partie, t. I, pp. 227 et suiv., même auteur, *Monnaies Gr.*, 1921, p. 10 et suiv.

sur la base de l'or et de l'argent purs (1), comprenant vraisemblablement aussi une série de monnaies en électrum, avec un rapport fixe et officiel entre la valeur de ces métaux.

Le système de Crésus comprend deux groupes de monnaies d'or et une série de monnaies d'argent.

CRÉSÉIDES D'OR — 1^{er} Groupe (série forte ou majeure)

Statère	10 gr. 89
Hémi-statère	5 » 44
Tiers de statère ou trité.....	3 » 63
Sixième de statère ou hecté.....	1 » 81
Douzième de statère ou hémi-hecté (2) ..	0 » 90

2^e Groupe (série faible ou mineure)

Les divisions de ce second groupe sont beaucoup plus communes :

Statère	8 gr. 17
Hémi-statère	4 » 08
1/3 de statère (trité).....	2 » 72
1/6 de statère (hecté).....	1 » 36
1/12 de statère (hémi-hecté) (2).....	0 » 68

(1) On sait qu'Hérodote attribue aux Lydiens l'honneur d'avoir frappé les premiers la monnaie « d'or et d'argent » (H. I. 94).

(2) Les dénominations que nous venons d'appliquer aux monnaies lydiennes sont les termes employés par les Grecs. On ne sait pas exactement quels noms les Lydiens eux-mêmes donnaient à leurs différentes pièces monétaires. Les uns affirment qu'ils appelaient l'étalon de leur système par le mot d'emprunt d'origine sémitique sicle. (Voir Th. Reinach, op. cit., p. 47, note 1).

Les créséides d'argent ne constituent qu'une seule série :

Statère d'argent (didrachme).....	10 gr. 89
Hémi-statère (drachme).....	5 » 44
Tiers de statère (tétrobole).....	3 » 63
Sixième de statère (diobole).....	1 » 81
Douzième de statère (obole).....	0 » 90 (1)

On voit, par ce tableau, que les créséides d'argent sont exactement taillées suivant le système fort des créséides d'or; les poids et les divisions sont les mêmes.

En outre, dans le système de Crésus, il existait, semble-t-il, une série de pièces d'électrum dont le statère étalon pesait 10 gr. 89, le même poids que celui du statère d'argent et du statère d'or de la série majeure.

Dans le système de Crésus, la valeur de l'or a été fixée à $13 \frac{1}{3}$ fois son poids d'argent et $\frac{4}{3}$ de son poids d'électrum, et celui-ci valait dix fois son poids en argent.

Par suite, un statère d'or de 8 gr. 17 valait dix statères d'argent de 10 gr. 89, ou bien vingt drachmes d'argent de 5 gr. 44; de même, un statère d'or de 8 gr. 17 équivalait, en valeur, à un statère d'électrum de 10 gr. 89; ce dernier, à son tour, valait dix statères d'argent du même poids.

Signalons dès maintenant et sans attendre les développements qui viendront à leur place, que c'est du système de Crésus ainsi défini, que les Perses achéménides s'inspireront lors de l'établissement de leur système monétaire. D'où nombreuses affinités entre les deux systèmes :

(1) Voir sur les valeurs et les divisions du système de Crésus. E. Babelon, *Monnaies Gr. et Rom.*, 2^e partie, t. I, pp. 231 et 236.

1° La valeur relative de l'or et de l'argent est dans les deux systèmes identique ($13 \frac{1}{3} : 1$);

2° Le rapport existant entre le poids du statère d'or et celui de la drachme d'argent est dans les deux régimes comme 4 à 6;

3° Dans les deux systèmes, un statère (ou darique) d'or équivaut en valeur à vingt drachmes (ou sicles) d'argent.

La seule différence fondamentale qui distingue les deux systèmes, c'est que, dans chacun d'eux, les pièces sont taillées suivant un étalon pondéral spécial. Tandis que la créséide d'or de la série mineure — la plus rapprochée du poids de la darique, — pèse 8 gr. 17, la darique d'or pèse 8 gr. 416. Il en est de même des pièces d'argent; alors que les drachmes du système de Crésus ne pèsent que 5 gr. 44, le poids des sicles d'argent du système perse est de 5 gr. 61.

Nous disions tout à l'heure que dans le système de Crésus la valeur relative de l'or et de l'argent fut fixée à $13 \frac{1}{3} : 1$. Pourquoi, parmi les diverses évaluations approximatives, a-t-on adopté cette expression à première vue bizarre ?

On peut en donner, tout d'abord, une raison pratique. En effet, en partant de ce rapport, il suffisait de construire pour l'argent et pour l'or, deux échelles pondérales différentes, dans le rapport simple de 4 : 3, pour que les statères, mines, talents d'or puissent s'échanger, sans autre calcul, contre 10 fois autant de statères, mines, talents d'argent (1).

(1) Th. Reinach, *op. cit.*, p. 47.

On sait, d'autre part, que les monnaies en électrum des villes ioniennes sont de beaucoup antérieures aux monnaies d'or pur, inaugurées seulement sous le règne de Crésus. Depuis longtemps déjà, dans les échanges des villes d'Asie Mineure avec les pays à monnaie d'argent, notamment la Grèce d'Europe, l'électrum s'évaluait à dix fois son poids d'argent, relation simple et conventionnelle qui facilitait beaucoup les calculs (1).

Quand Crésus organisa son système monétaire sur la base de l'or pur, il était naturel de taxer plus cher l'or que l'électrum, et « on fixa cette surtaxe à $1/3$ de la valeur de l'électrum, ce qui mit le prix de l'or à $13 \frac{1}{3}$ son poids en argent » (2).

Autrement dit, la valeur de l'or par rapport à celle de l'argent a été établie, non pas directement, mais par l'intermédiaire du dénominateur commun électrum.

Signalons enfin que le rapport de $13 \frac{1}{3} : 1$, adopté par Crésus, constituait, très vraisemblablement, une sorte de moyen terme entre la valeur plus élevée de l'or en Grèce et le prix plus bas du même métal précieux dans les centres mésopotamiens.

(1) Voir Th. Reinach, *op. cit.*, p. 70. Il est curieux de remarquer que le rapport de $10 : 1$ entre la valeur de l'électrum et de l'argent à cette époque (VI^e siècle av. J.-C.), dans les régions ioniennes et grecques, est le même que nous trouvons dans les textes assyriens du VII^e siècle entre l'or et l'argent. Ce qui nous incite à conjecturer que jusqu'au milieu du VI^e siècle, l'électrum jouait le même rôle et avait la même valeur, dans les cités gréco-ioniennes, que l'or pur dans les centres mésopotamiens. Cette hypothèse se trouve corroborée par le fait que dès son introduction en Grèce et pendant longtemps, l'or pur se taxa bien plus cher en Grèce qu'en Orient.

(2) Th. Reinach, *op. cit.*, p. 70.

CHAPITRE III

ORIGINE CHALDÉO-BABYLONIENNE DES SYSTÈMES PONDÉRAUX

SECTION I

D'APRÈS LES MÉTROLOGUES

On a vu dans le chapitre précédent que l'apparition de la monnaie proprement dite supposait nécessairement l'existence préalable d'un système de poids régulier et bien ordonné. En effet, le plus grand service rendu par l'Etat, en intervenant en matière monétaire, consistait — et cela apparaîtrait d'autant plus nettement qu'on se rapproche des origines du monnayage, — à garantir la fixité du poids des lingots de métal, et, par suite, à « délivrer, suivant le mot célèbre d'Aristote, les hommes des embarras de continuels mesurages » (1).

Etant donnée l'importance de l'élément poids dans la monnaie, nous devons nécessairement consacrer, dans ces études,

(1) Aristote, *Politique*, livre I, chap. III, 14.

quelques développements aux systèmes pondéraux des peuples antiques, et rechercher surtout les origines de ces systèmes.

Depuis longtemps déjà, historiens, métrologues et numismates, se sont occupés à rechercher les origines des systèmes pondéraux employés dans les monnayages des peuples antiques.

Tout d'abord, effrayés par l'extrême diversité apparente de ces systèmes, les métrologues ont conclu à l'absence de toute relation entre eux. C'est ainsi que le comte de Garnier, dans son *Histoire de la monnaie* (1), ne pouvant pas découvrir les relations, pourtant saisissables, existant entre la plupart des systèmes monétaires anciens, et pour obvier aux inconvénients d'une telle diversité, ne trouva rien de plus commode que de croire à l'existence d'une seule et même monnaie de compte pour tous les peuples antiques ! Après lui, Romé-de-L'Isle admet presque autant de tailles que de villes. Mais les progrès accomplis dans les domaines de la métrologie et de la numismatique ne tardèrent pas à montrer la fausseté de ces opinions par trop simplistes

Déjà Letronne (2) avait prévu que le nombre des tailles usitées chez les peuples anciens, devaient être fort restreint. Ensuite, le chevalier Mionnet (3) affirme qu'elles ne vont pas au-delà de cinq. Enfin, Vazquez Queipo, dans son remar-

(1) *Histoire de la Monnaie depuis les temps de la plus haute antiquité*, Paris, 1819.

(2) *Considérations générales sur les monnaies grecques et romaines*, p. 133.

(3) Chevalier Mionnet, *Poids des médailles grecques*, Paris, 1839.

quable ouvrage sur les systèmes métriques et monétaires des anciens peuples (1), déclare, tout d'abord, au nombre de sept les systèmes monétaires usités dans l'antiquité, en admettant l'existence simultanée de ces systèmes dans tous les Etats, villes, républiques et monarchies de l'antiquité. Et voici quels sont, d'après cet auteur, les sept systèmes les plus connus des anciens :

- 1° Le système royal égyptien ou pharaonique.
- 2° Le système attique.
- 3° Le système olympique.
- 4° Le système commercial d'Athènes.
- 5° Le système carthaginois ou bosphorique.
- 6° Le système gréco-asiatique.
- 7° Le système perse ou babylonien.

Ces sept systèmes se réduisent, à leur tour, toujours suivant le même auteur, à trois systèmes principaux, desquels les quatre autres ne sont que des dérivés.

Ces trois principaux systèmes sont :

- 1° Le système royal égyptien ou pharaonique.
- 2° Le système phénicien ou olympique.
- 3° Le système babylonien ou perse.

Les métrologues récents, MM. J. Wex (2), Thureau-Dan-

(1) Vasquez Queipo, *Essai sur les systèmes métriques et monétaires des anciens peuples*, Paris, 1859, t. I, pp. 430 à 482.

(2) *Métrologie grecque et romaine*, trad. de l'all. par P. Monet, Paris, 1886.

gin (1), Michel C. Soutzo (2) et J.-A. Decourdemanche (pour ne citer que les principaux), sont allés encore plus loin dans la voie de la restriction du nombre des systèmes originaux, et, aujourd'hui, la tendance prédominante est de réduire tous les systèmes métriques et monétaires anciens à un seul et unique système qui se trouverait à l'origine de tous les autres rencontrés chez les différents peuples anciens et modernes, à l'exception seulement du système métrique français et de ceux qui s'y rattachent.

Suivant cette école, en premier lieu, « toutes les mesures anciennes, tous les poids anciens, sont en relation directe avec les poids de trois talents : le babylonien, l'assyrien et l'égyptien » (3).

1° Le talent babylonien est de 32 kilogs 640 grammes. Ce poids correspond à celui de l'eau contenue dans un cube dont le côté mesure 0 mètre 319.6. Telle est la longueur du pied babylonien.

2° Le talent assyrien pèse 29 kilogs 376 grammes, soit les 9/10 du précédent. On suppose que le poids de 29 kilogs 376 grammes a été obtenu en remplissant d'huile (pesant 90 % de l'eau), et non plus d'eau, la mesure cubique équiva-

(1) *La comptabilité agricole en Chaldée* (Rev. d'Assyriolo-Orient., vol. III, n° 4, Paris, 1896); *L'U, le qa et la mine*, etc. (Journ. asiat., 1909); *Esquisse d'une histoire du système sexagésimal*, Paris, 1932.

(2) *Les systèmes monétaires primitifs de l'Asie Mineure et de la Grèce* (Rev. roumaine d'archéol., Bucharest, 1883); *Nouvelles recherches sur les origines de quelques poids antiques* (Rev. numism., Paris, 1895); *Etudes des monuments pondéraux de Suze* (Mémoires de la Mission Archéologique en Perse, t. XII).

(3) J.-A. Decourdemanche, *Traité pratique des poids et mesures des peuples anciens et des Arabes*, Paris, 1909, p. 1.

lant en poids d'eau, au talent babylonien. Ensuite, il aurait été procédé à la constitution d'une nouvelle mesure dont le poids, en eau, était de 29 kilogs 376 grammes. Cette mesure a pour côté 0 mètre 308.56. C'est la dimension du pied assyrien.

3° Le talent égyptien est du poids de 42 kilogs 500 grammes. Il correspond à un cube rempli d'eau dont le côté mesure 0 mètre 349 millimètres. Telle est la longueur du pied égyptien pharaonique.

De même que le talent assyrien, le talent égyptien est donné comme apparenté au talent babylonien. En effet, ce dernier, augmenté de son quart, constitue le poids dénommé canthar, lequel est de 40 kilogs 800 gr. Or, le talent égyptien de 42 kilogs 500 gr., est exactement des $100/96$ ou $25/24$ du canthar babylonien et ce rapport de 24 à 25, écart entre le poids fort et le poids faible de même dénomination, est constamment rencontré dans la métrologie antique, où le poids fort est toujours des $25/24$ du poids faible (1).

D'après M. Decourdemanche, le premier talent-type a été constitué d'après le cube du pied rempli d'eau. Mais, « ce mode de détermination du poids du talent n'a dû être employé que pour fixer le poids du premier talent, lequel a ensuite servi d'étalon pour tous les autres. Pour ces derniers, c'est le poids qui a déterminé la longueur ». En effet, « une variation importante du poids est nécessaire pour influencer, de façon tant soit peu sensible, sur la longueur du pied, tandis que la moindre différence dans celle-ci eût agi très sensiblement sur le poids du talent, si ce poids eût été déterminé par la longueur du pied, portée à son cube.

(1) J.-A. Decourdemanche, *op. cit.*, pp. 4 et 5.

C'est ainsi que les talents (soit les poids) ont entre eux des relations simples de proportionnalité, celles indiquées plus haut, tandis qu'il n'en est aucunement ainsi pour les pieds et coudées issus de talents différents (1).

Autrement dit, le premier talent constitué et établi par les anciens aurait été un talent de mesure, et c'est d'après le poids en eau de celui-ci qu'on a établi un premier talent de poids. A partir de ce moment, toutes les transactions se sont faites sur la base du poids.

Il paraît, d'autre part, que les différences de poids qu'on constate entre les talents antiques, proviennent des différences de densité existant entre l'eau, le blé, l'orge, le miel, l'huile, etc...

Et voici, suivant l'éminent métrologue, les règles qui président à la constitution des talents secondaires d'après les talents-types originaux :

1° Par rapport à l'eau, la densité conventionnelle est des $\frac{2}{3}$ pour l'orge, des $\frac{4}{5}$ pour le blé, des $\frac{9}{40}$ pour l'huile, enfin des $\frac{25}{27}$ pour la farine de blé et $\frac{3}{4}$ pour la farine d'orge.

2° Un talent dérive d'un autre par la substitution de l'une des substances sus-désignées par une autre de celles-ci, pour représenter le poids du talent (2).

(1) *Ibid*, p. 5.

(2) J.-A. Decourdemanche, op. cit., p. 117; voir aussi, prince Michel Soutzo, *Systèmes monétaires primitifs de l'Asie Mineure*, 1883, pp. 22 à 26. D'après cet auteur, les différences qu'on constate entre les divers systèmes antiques proviendraient de la différence existant entre le rapport de l'or et de l'argent, dans ces sociétés, au moment de la constitution de chaque système; — voir encore prince Soutzo, *Nouvelles recherches sur les origines et les rapports de quelques poids antiques*, revue numismatique, 1895, p. 49.

De ce qui précède, il résulte, — et sur ce point l'accord règne depuis longtemps entre les métrologues — que tous les talents antiques, tous les systèmes métriques et monétaires usités chez les anciens peuples : les Mésopotamiens, les Phéniciens, les Egyptiens, les Perses, les Lydiens, les Grecs, les Romains, etc., se rapportent indiscutablement, à l'un des deux talents-types, le babylonien et l'égyptien

« La conception égypto-babylonienne, écrit M. Decourdemanche, qui a consisté à établir une relation constante entre le poids et la mesure, entre la donnée de gravité et celle de dimension, s'est étendue et a dominé sur tout le monde ancien.

« Bien plus, le poids-type et la mesure-type égypto-babyloniens, constituent le double étalon en relation directe avec toutes les modalités de mesures (pondérales, linéaires ou de capacité), usitées dans l'antiquité comme chez les Arabes.

« Ces modalités constituent encore actuellement, notons-le, les bases de la métrologie des nations modernes, à la seule exception de celles où le système métrique français est en vigueur » (1).

Si la filiation de tous les autres talents par rapport à l'un des deux autres talents-types, le babylonien et l'égyptien, est établie, l'existence d'un lien de parenté entre ces deux talents-types ne paraît pas moins certaine. Les relations très simples qu'on constate entre les talents égyptiens et babyloniens ne pourraient être le fait d'une coïncidence fortuite.

En effet, chacun des talents qualifié égyptien ne diffère de

(1) J.-A. Decourdemanche, *op. cit.*, pp. 114 et 115.

celui dit babylonien correspondant qu'en ce que le babylonien renferme seulement les $24/25$ du poids de l'égyptien : leur rapport constant est celui de 25 pour l'égyptien, à 24 pour le babylonien ; l'égyptien est le poids fort, le babylonien est le poids faible (1).

Et M. Decourdemanche de conclure :

« 1° Les deux systèmes dénommés babylonien et égyptien n'en font en réalité qu'un seul :

« 2° Le poids égyptien est le poids fort, de $25/25$; le poids babylonien est le poids faible, de $24/25$ » (2).

La parenté des deux systèmes-types, le babylonien et l'égyptien, une fois établie, il reste à découvrir lequel de ces deux systèmes est l'original. Autrement dit, quel est parmi les deux peuples, le chaldéo-babylonien et l'égyptien, celui à qui revient l'honneur de l'invention des systèmes des poids et mesures ?

Etant donnée la haute antiquité des deux civilisations en cause, on ne saurait s'entourer de trop de précautions avant de fixer son choix en cette délicate matière.

Ces précautions seront d'autant plus justifiées que nous inclinons — d'accord avec d'éminents métrologues, il est vrai — à reconnaître dans le bassin de l'Euphrate et du Tigre, le berceau initial des systèmes métriques et monétaires antiques. Or, la civilisation égyptienne ne cède en rien, en fait d'antiquité, à la civilisation chaldéo-babylonienne.

(1) J.-A. Decourdemanche, *op. cit.*, p. 116.

(2) *Ibid.*, p. 129.

Elle domine par contre, chronologiquement, « toutes les civilisations historiques, la Chaldée même non exceptée » (1).

D'après M. Decourdemanche, le berceau primitif des systèmes métriques se placerait entre l'Euphrate et le Tigre. Et, l'introduction des systèmes des poids et mesures chaldéobabyloniennes en Egypte serait antérieure même à la construction des grandes pyramides.

« Pour nous, écrit le savant métrologue, *la mesure ouvrière de la grande pyramide est la demie ou moitié de la coudée moyenne, de 0 m. 467 1/4, du talent pondéral babylonien, ce qui donne à la grande pyramide, mille de ces coudées, mille coudées de constructeur.*

« Leur mesure donne 233 m. 62 1/2, chiffre extrêmement rapproché des deux évaluations modernes, surtout de la seconde, dont elle ne diffère que de 34 cent.; il s'agit du nombre mille très usité; enfin, le système babylonien est l'un des plus anciens connus. Les égyptologues peuvent, ce semble, poursuit M. Decourdemanche, en conclure que le système babylonien pondéral, mesures de longueur, de capacité et de poids, était usité, sinon dominant, en Egypte, lors de la construction de la grande pyramide, c'est-à-dire, sous la IV^e dynastie » (2).

(1) Voir Eugène Cavaignac, « *Le monde méditerranéen jusqu'au IV^e siècle av. J.-C.* », Paris, 1929, p. 32.

(2) J.-A. Decourdemanche, op. cit., pp. 132, 133. — M. R. Weill, dans son ouvrage consacré aux « *Bases, méthodes et résultats de la chronologie égyptienne* » 1926, p. 71, fixe la date de l'avènement de la dynastie des grandes pyramides à environ 2.750 avant J.-C. — M. E. Cavaignac, dans son ouvrage précité p. 29, adopte la même date.

La tendance des métrologues se montre, nous venons de le voir, de plus en plus en faveur de l'origine chaldéo-babylonienne des systèmes métriques et monétaires antiques. Nous allons consulter à leur tour les historiens, les chaldéo-assyrologues et les égyptologues, et nous verrons les influences universelles de la civilisation chaldéo-babylonienne sur les civilisations antiques s'avérer d'autant plus considérable et remonter d'autant plus haut dans le temps que les découvertes dans ces domaines nous permettent de pénétrer les mystères de l'archaïsme.

Il en résulterait par conséquent, que déjà dans la première moitié du III^e millénaire avant J.-C., les systèmes métriques chaldéo-babyloniens auraient été en usage dans la Vallée du Nil. — Voir aussi sur l'origine chaldéo-babylonienne des systèmes grecs, J. Wex, *Métrologie grecque et romaine*, trad. de l'allemand par P. Monet, Paris 1886, p. 36. — Voir sur le même sujet, Soutzo. *Sys. primitifs d'Asie-Mineure*. — Voir le même auteur, *Nouvelles recherches sur les origines de quelques poids antiques*, Revue numism. 1895.

SECTION II

D'APRÈS LES ARCHÉOLOGUES

Les plus anciens vestiges de la civilisation chaldéenne historique ont été trouvés en 1927-1928 à Ur (Tal al-Mugaiyir), par la mission anglo-américaine de M. Hall et Wooley. Ils remontent, partie à la première dynastie d'Ur (environ 3.200 à 2.800 av. J.-C.), partie à une époque antérieure à cette première dynastie et qu'on peut provisoirement fixer vers 3.500-3.200 (av. J.-C.) (1).

Ces découvertes récentes nous montrent, on le voit, que les origines de la civilisation chaldéenne remontent tout aussi loin dans le temps que celles de la civilisation égyptienne.

Vers 3.000 av. J.-C., les deux civilisations offrent bien des similitudes. Mais, les conditions géographiques et naturelles n'étant pas identiques dans les deux milieux, chacune d'elles prend de bonne heure une orientation particulière. Le peuple égyptien, par suite de la situation géographique même de la vallée du Nil, écartée du reste du monde et à l'abri des invasions étrangères, s'isole tranquillement dans son monde presque à part. Il peut, grâce à l'harmonieux concours des facteurs naturels et à la prodigieuse variété des richesses de son sol, se suffire à lui-même, et, replié sur soi-même, porter sa civilisation matérielle à son

(1) R. Grousset « *Les Civilisations de l'Orient* », 1929, t. I, p. 55.

point culminant. Cet isolement durait depuis des milliers d'années quand, vers 1500, au temps de Thoutmès, l'Égypte entreprend la conquête des contrées asiatiques. On assiste alors à une période d'expansion égyptienne, qui n'est motivée, d'ailleurs, ni par de véritables raisons politiques, ni par des considérations d'ordre commercial et économique, et a uniquement pour but et pour résultat de satisfaire le sentiment de conquête du Pharaon. A cette expansion, plus apparente que réelle, succède, bientôt, une nouvelle période d'isolement qui durera jusqu'à la conquête de l'Égypte par les Perses (1).

Ainsi par sa nature même, « l'Égyptien est peu commerçant. Encore au temps du Moyen-Empire, écrit M. E. Cavaignac, nous voyons dans les villes d'Égypte, le troc fonctionner sous sa forme la plus simple... même au temps où le Pharaon dominait jusqu'à l'Euphrate, on n'a pas éprouvé le besoin d'assimiler le système métrologique de l'Égypte à celui de la Chaldée si universellement répandu dans l'Asie antérieure » (2).

Tout à l'opposé de l'Égypte, la Chaldée, située au centre du monde antique, est une cité cosmopolite. Son sol, quoique prodigieusement fertile, ne fournit à ses habitants que des denrées agricoles; tous le reste doit y arriver par la voie du commerce extérieur. Voilà pourquoi « l'agriculture ne tient pas dans cette civilisation la part dominante qu'elle tient en Égypte. Ce que le Chaldéen a été avant tout, c'est un commerçant » (3). Tandis que l'Égypte ne connaîtra encore

(1) E. Cavaignac. *Prolégomènes*, p. 359.

(2) E. Cavaignac, op. cit., p. 311.

(3) *Ibid.*, p. 324.

longtemps qu'un commerce exclusivement intérieur exercé sous les formes les plus primitives, en Chaldée, très vite, les relations s'étendirent, les commerçants se répandirent surtout au nord; vers 2.400, toute une colonie chaldéenne est installée en Cappadoce. La vie commerciale est dès cette époque régie par des règles fixes. Presque pas de traces de troc. L'instrument courant des échanges est le métal, et les rapports stables sont établis entre les métaux (1). Le prêt d'argent est réglementé, le taux de l'intérêt est de 20 %. Les contrats sont rédigés par le scribe sur 2 tablettes d'argile, l'une enveloppant l'autre, et déjà tout Babylonien qui se respecte a son sceau (2).

Scientifiquement, le Chaldéen était porté à la mesure précise des phénomènes. Il a calculé beaucoup. Il se servait naturellement du système décimal, mais avec une forte propension au système duodécimal; et le mélange des systèmes l'a rendu adroit au calcul. Dès le III^e millénaire, nous avons des tablettes de nombres fractionnaires, même de racines carrées ou cubiques (3).

On peut dire que la Chaldée allait vivre désormais dans une large mesure sur l'acquit du temps de la première dynastie babylonienne (avènement 2.225 ou 2.105 av. J.-C.). Pour prendre un exemple entre mille, c'est du temps d'Amiçaduqa (1930-1900) que datent les observations minutieuses et exactes sur la planète Vénus. Elles ont permis au P. Kugler de

(1) E. Cavaignac, op. cit., t. I, p. 325.

(2) *Ibid.*, 325.

(3) E. Cavaignac, *Histoire du Monde*, t. I, p. 330.

poser les bases de la chronologie absolue de la dynastie ham-murabienne (1).

Tandis que les sciences arithmétiques avaient atteint en Chaldée du III^e millénaire un aussi grand degré de perfection, les Egyptiens ignoraient encore au début du II^e millénaire les règles de la multiplication et à plus forte raison celles de la division (2). On voit que les Chaldéens du III^e millénaire jouissaient d'un développement intellectuel et scientifique bien plus considérable que tous les autres peuples de la même époque, les Egyptiens non exceptés.

Ces progrès scientifiques, les Chaldéens, commerçants par essence, les ont mis au profit pour faciliter leur vie commerciale. Or, le commerce a, avant tout, besoin d'un système de poids et mesures bien établi. Rien de plus naturel, dès lors, pour le peuple chaldéen que de diriger ses efforts vers ce but. Si nous ne possédons pas des documents qui nous renseignent sur les premières tentatives faites dans ce sens, du moins nous savons que, vers le milieu du III^e millénaire, les Chaldéens possédaient un système métrique très perfectionné. La règle de Goudéa (environ 2.500 av. J.-C.), conservée au Musée du Louvre, qui, suivant quelques métrologues (3), a été établie d'après le degré terrestre, et bien d'autres monuments de ce genre nous renseignent, en même

(1) E. Cavaignac, *Le Monde méditerranéen jusqu'au IV^e siècle avant J.-C.*, pp. 6 et 7.

(2) E. Cavaignac, *Prolégomènes*, p. 316.

(3) Voir C. Maus, *La loi de la numismatique musulmane*, p. 47. Le pied de Goudéa mesure 0 m. 265.5. Par suite, le degré terrestre de Goudéa serait de 111.515 m. se rapprochant remarquablement de l'évaluation exacte qui est de 111.111 m.

temps que sur l'existence d'un système de mesures scientifiquement combiné, sur l'intérêt que les autorités publiques chaldéo-babyloniennes témoignaient en cette matière.

On remarque d'autre part, qu'en dehors de la Chaldée proprement dite, le système chaldéo-babylonien, caractérisé par ses divisions duodécimales et sexagésimales, se rencontre là où précisément la Chaldée exerçait, par son commerce ou par ses colonies, une influence certaine.

« Les marchands chaldéens, écrit M. R. Grousset, allaient couler ces produits (de la Chaldée) par la voie d'Euphrate et les pistes du désert jusqu'aux Monts d'Arménie et de Cappadoce et à la côte de Syrie. Avec leurs marchandises, ils apportèrent aux races voisines, leur écriture cunéiforme. Seuls en Asie à cette époque, ils étaient en possession d'une culture complète. Aussi, cette culture joua-t-elle en Orient, pendant tout le III^e millénaire et jusqu'au IV^e siècle avant J.-C., un peu le même rôle que l'hellénisme à la période gréco-romaine. C'est à des scribes chaldéens — les tablettes d'Amarnu et de Boghâz Koï nous l'attestent — que faisaient appel au XIV^e siècle, pour correspondre entre eux, les rois de Mitanni, les souverains hittites, les petits princes chananéens et les Pharaons de la XVIII^e dynastie » (1).

« La première écriture employée en Asie Mineure, écrit d'autre part M. R. Dussaud, fut l'écriture cunéiforme, attestée dès le III^e millénaire par les tablettes cappadociennes. Avec son écriture, la Chaldée apportait sa collection de Mythes, de légendes, d'incantations, de figures divines, son calendrier,

(1) M. R. Grousset, *Les civilisations de l'Orient*, t. I, p. 55.

son système de poids et mesures, son astrologie, etc..., en un mot toute sa civilisation (1). »

Amenhotep III, pharaon d'Égypte (1396 av. J.-C.), dont la suzeraineté s'étendait sur les côtes de la Syrie, rédigeait « sa correspondance avec les princes asiatiques, en caractères cunéiformes (2) ».

Les textes hittites du XIII^e siècle avant J.-C., et même ceux des époques antérieures, sont écrits en caractères cunéiformes. Les scribes hittites *étaient forcés de posséder la langue sumérienne et surtout la langue akkadienne, le babylonien, langue de la diplomatie*. Ils ont donc dressé des inventaires des mots sumériens et akkadiens avec la traduction en hittite (3) ».

« C'est par eux [les Hittites], écrit ailleurs M. E. Cavaignac, *que les unités babyloniennes, la mine, le sicle, ont pénétré jusqu'aux rives de la mer Egée*; elles avaient chez eux, il est vrai, des valeurs spéciales. La « mine de Karchemisch », que nous retrouverons à l'époque assyrienne, est la mine hittite (4) ».

L'influence chaldéo-babylonienne s'exerce aussi en Lydie et jusque dans la mer Egée, dès les temps les plus reculés.

Les rapports des cultes lydiens avec la Chaldée ont frappé tous les historiens des religions et M. Picard peut écrire,

(1) R. DuSSaud, *La Lydie et ses voisins aux hautes époques*, 1930, p. 69.

(2) E. Cavaignac, *Le monde méditerranéen jusqu'au IV^e siècle avant J.-C.*, Paris 1929, p. 39.

(3) *Ibid.*, p. 104.

(4) *Ibid.*, p. 94.

d'accord avec M. Radet, que la civilisation des Méoniens, « parente de celle des Cariens, était peut-être plus fortement imprégnée de ces traditions mésopotamiennes qui devaient assurer la suzeraineté, dans Ephèse comme à Sardes, à une déesse plus ou moins parente de l'Ishtar babylonienne » (1). La parenté, remarque M. Dussaud, « est simplement plus ancienne que ne pouvaient le supposer les savants auteurs; elle s'affirme par de très vieux emprunts de rites et de représentations figurées... Cet ensemble de considérations et de faits autorise à suivre jusque dans la mer Egée, la fortune du type plastique de la déesse nue qui, venue de Mésopotamie, « a traversé toute l'Asie Mineure » (2).

« On a dit, écrit M. W. Déonna, que l'art lydien avait influencé l'art ionien. Mais cet art (lydien)... est dépourvu de toute originalité propre; il n'est guère qu'un mélange d'éléments asiatiques, assyriens, chaldéens, hittites... Et *« les Lydiens furent des Phéniciens continentaux »*. Leur rôle a été de servir d'intermédiaire entre l'Orient et la Grèce, de transmettre à celle-ci, des techniques et des motifs mésopotamiens et hittites, une imagerie religieuse constituée chez elle au contact de l'Orient... *Ce rôle d'intermédiaire remonte plus haut que l'Archaike; c'est par la Lydie que le monde suméro-accadien a pu entrer en contact avec le monde égéen préhellénique* (3). »

Il est essentiel de noter que l'influence suméro-accadienne

(1) Ch. Picard, *Ephèse et Claros*, p. 469; Radet, *Ephesiaca*, II, p. 29.

(2) R. Dussaud, op. cit., p. 75.

(3) W. Déonna, *Dédale ou la statue de la Grèce antique*, Paris, 1934, t. III, p. 182.

que nous voyons se répercuter de bonne heure en Lydie s'explique moins par les conquêtes des souverains d'Accad et de Sumer que par l'action du commerce.

Dès le troisième millénaire avant J.-C., on trouve, en effet, installés près de Mazaca et sur la voie Mélitène-Mazaca (en Cappadoce), une colonie de commerçants mésopotamiens venus en majorité, semble-t-il, des régions assyriennes. L'importance de l'entrepôt de Kanesh était telle que Sargon l'ancien, roi d'Accad, vers 2650 (1), n'hésite pas à mener campagne pour répondre à l'appel des marchands de Kanesh (2).

« En Grèce, écrit M. Déonna, elle (influence mésopotamienne) s'exerce déjà sur les civilisations préhelléniques, qui lui doivent divers motifs et procédés, puis sur la civilisation hellénique, dans la science, la religion, l'architecture, l'ornementation des produits industriels; il serait aisé d'en citer de nombreux exemples dans l'Archaïsme, surtout au VIII^e siècle, où l'influence orientale, propagée en Grèce par le commerce... est encore puissante... (3) »

On voit par ce qui précède que l'influence Chaldéo-babylonienne s'est exercée partout sur les civilisations antiques, et que l'Égypte elle-même s'est trouvée, dès les temps les plus reculés, soumise à cette influence. La civilisation égyptienne porte si visiblement l'empreinte chaldéenne, que des

(1) La date de 2.650 est donnée au règne de Sargon l'ancien, après plusieurs amputations. D'abord on avait fixé le règne de ce souverain vers 3.840.

(2) R. Dussaud, *La Lydie et ses voisins*, p. 19.

(3) W. Déonna, *Dédale*, Paris, 1931, t. III, p. 186.

auteurs, comme J. de Morgan, n'hésitent pas à écrire : « L'usage du cachet cylindre, la culture du blé, l'emploi de la faucille armée de silex, l'usage de la brique crue, les arts céramiques, la taille des pierres dures, la figuration sur les vases de bateaux et des étendards des tribus, le sentiment artistique guidant la sculpture des menus objets, enfin l'incinération des sépultures, l'analogie des idées religieuses (1) », connue à la Chaldée et à l'Égypte, prouvent dans cette dernière une origine chaldéenne. Ainsi, même les Égyptiens, les seuls possédant dans cette haute antiquité une culture comparable à celle des Chaldéens, et qui eussent pu, de ce fait, leur disputer l'honneur de l'invention des systèmes métriques, se trouvaient eux-mêmes soumis à cette universelle influence.

Remarquons à cette occasion que ce qui caractérise la conception mésopotamienne de poids et mesures n'est pas tant la valeur absolue des étalons que la mode de division sexagésimale. Ce procédé de numération, les Babyloniens eux-mêmes l'avaient reçu de leurs prédécesseurs de race non-sémitique, les Sumériens, qui s'ils n'ont pas été les tout premiers occupants de la région appelée, par la suite, la Babylonie, « ont été tout au moins les créateurs de la civilisation dont les Babyloniens ont hérité » (2).

Par contre, le régime pondéral national de l'Égypte a été un système naturaliste, nous voulons dire décimal, et d'une touchante simplicité primitive. De sorte que, si les divisions

(1) J. de Morgan, *Les premières civilisations* ; voir aussi W. Déonna, *Dédale*, t. III, p. 184.

(2) Voir la remarquable étude de M. Thureau-Dangin intitulée *Esquisse d'une histoire du système sexagésimal*, Paris 1932, p. 13.

sexagésimales et duodécimales révèlent, où elles se rencontrent, une origine chaldéo-babylonienne, le système décimal est, pourrait-on dire, essentiellement égyptien (1).

L'unité de poids se trouvant à la base du système égyptien, était une mesure dénommée *kite*, pesant environ 9 gr. 10 (2), dont le seul multiple connu, le *deben* (3), égalant dix fois le poids du premier, pesait 91 gr.

Tel était le régime pondéral couramment employé en Egypte jusqu'à la conquête perse et même plus tard.

*
**

Demandons-nous maintenant, quel a été le processus chronologique de l'introduction des systèmes métriques de conception chaldéo-babylonienne chez les différents peuples de l'antiquité. Il est impossible, dans l'Etat actuel de nos connaissances, de répondre d'une manière précise à cette intéressante question. Toutefois, nous pouvons dire avec M. E. Cavaignac (4) que « *ce régime avait pénétré partout, dans l'Asie antérieure, au milieu du second millénaire* ».

Ce sont, ensuite, les navigateurs phéniciens qui se chargent de le propager partout sur les rives de la Méditerranée et naturellement à Carthage. « Les premiers colons grecs de

(1) C'est ainsi qu'on a remarqué que « dans le Décalogue, le chiffre *dix* vient d'Egypte ». E. Cavaignac, *Le Monde méditerranéen*, p. 153.

(2) On n'est pas fixé sur l'évaluation exacte du poids du *kite*, d'après les monuments existants, il varie entre 9 gr. 10 et 9 gr. 80.

(3) On appelle aujourd'hui « *deben* » ou « *tabnou* » le signe hiéroglyphique que les anciens Egyptiens lisaient « *outen* ».

(4) *Le monde méditerranéen jusqu'au IV^e siècle av. J.-C.*, pp. 221, 222.

Sicile et d'Italie, les Chalcidiens, ont trouvé l'étalon phénicien connu sur les côtes de Campanie (1). »

C'est aussi par l'intermédiaire des Phéniciens que la Grèce d'Europe a connu, avec l'argent, les étalons pondéraux.

Le système phidonien ou éginétique, le premier étalon régulier de la Grèce d'Europe, est directement dérivé du système phénicien. Dans la mer Egée et chez les Ioniens, c'est surtout par l'intermédiaire de la Lydie que les étalons d'origine chaldéo-babylonienne se sont répandus. Ainsi, la propagation des systèmes pondéraux dans le monde méditerranéen s'est effectuée principalement au cours des VIII^e et VII^e siècles av. J.-C.

En ce qui concerne l'Égypte, la question paraît plus obscure. D'une part, comme nous l'avons dit précédemment, des métrologues, comme M. J.-A. Decourdemanche, soutiennent que l'introduction des systèmes métriques chaldéens en Égypte est antérieure même à la construction des grandes pyramides (1^{re} moitié du III^e millénaire). D'autre part, au contraire, nous voyons le système national égyptien, tout différent dans son principe du régime chaldéo-babylonien, en usage dans la vallée du Nil jusqu'au VI^e siècle av. J.-C., et même ultérieurement.

Nous avons remarqué précédemment qu'avec les expéditions des Pharaons de la XVIII^e dynastie (1500-1350), en Syrie, l'Égypte entra pour la première fois en contact étroit et durable avec les contrées imprégnées de la civilisation chaldéo-babylonienne. Ce contact n'a pas été, semble-t-il,

(1) *Ibid.* p. 222.

sans faire sentir ses effets jusque dans le régime pondéral égyptien. En effet, à partir de cette époque, on trouve, dans les documents égyptiens, la somme de 4 *debens*, ou 40 *kites*, souvent employée. Or, 4 *debens* égalent en poids une mine phénicienne, de tout temps très usitée en Syrie. Dès lors, ne serait-il pas à cette époque et par ce compromis (1) que l'usage des étalons chaldéo-assyriens ont pénétré dans la vallée du Nil, du moins en matière de commerce extérieur ?

Signalons aussi, que parmi les anneaux d'or trouvés en Egypte, qui ont servi en guise de monnaie, il en existe une série au Musée de Leyde dont les poids gradués paraissent se rapporter, non plus au système pondéral égyptien, mais au système chaldéo-babylonien. On n'est pas fixé sur la date, ni sur le lieu de la fabrication de ces anneaux. Toutefois, tout porte à croire qu'ils ont été fabriqués antérieurement à la conquête perse (2).

Remarquons enfin, que la conception chaldéo-babylonienne de poids et mesures a été révélée aux Indes sous la domination des Perses achéménides (3) D'où elle a gagné plus tard, de proche en proche, l'Indochine et jusqu'à l'Extrême Orient.

(1) Voir E. Cavaignac, *op. cit.*, p. 222.

(2) F. Lenormant, *La Monnaie dans l'Ant.*, t. I, p. 104; voir aussi Maspéro, *Hist. anc. des peuples d'Orient classique*, t. I, p. 324.

(3) Cavaignac, *op. cit.*, p. 439; d'après J.-A. Decourdemanche (*Rev. numism.* 1908, p. 251) « Les Hindous ont établi leur premier système dans le délai compris entre 305 et 30 av. J.-C.

SECTION III

LES SYSTÈMES MONÉTAIRES EMPLOYÉS DANS LE MONNAYAGE

DE LA PERSE ANTIQUE

Voici maintenant, toujours d'après M. J.-A. Decourdemanche (1), les principaux systèmes qui se sont trouvés, suivant les époques, à la base du monnayage de la Perse antique. Nous y ajouterons aussi le système romain auquel nous aurons parfois à faire des allusions au cours de ces études.

1° *Le Talent-type babylonien* (talent et canthar monétaires de l'époque Achéménide). — Ce canthar se détaille comme suit :

Obole									1	0 g. 906 2/3
Sicle fort									1	6 1/4 5 g. 2/3
Sicle faible								1	8 1/3 6	5 g. 44
Once (1/2 de mine)								1	8 1/3 8	50 45 g. 1/3
Petite mine								1	12 100 96	600 544 g.
Grande mine								I	2 24 200 192	1.200 1 k. 088 g.
Talent	1	30	60	720	6.000	5.760	36.000	32	k. 640 g.	
Canthar. 1	1 1/4	37 1/2	75	900	7.500	7.200	45.000	40	k. 800 g.	

Le talent fort, de 6.000 sicles forts, pèse 34 kilos ou les 25/24 des 32 kil. 640 gr. du talent monétaire babylonien.

(2) *Poids et Mesures des peuples anciens et des Arabes*, Paris 1909; voir aussi le même auteur, *Poids Monétaires des peuples anciens*, *Revue numism.* 1908, pp. 240 et 251; voir aussi le même auteur dans le *Traité des Monnaies orientales*, par J. de Morgan, Paris 1927, pp. 47 à 66.

Les poids divisionnaires connus du siècle faible sont les suivants :

	Oboles	Siècle faible	Grammes
Hémiobole.....	1/2	1/12	0 gr. 453 1/3
Demi-trihémiobole.....	3/4	1/8	0 gr. 68
Obol.....	1	1/6	0 gr. 906 2/3
Diobol.....	2	1/3	1 gr. 813 1/3
Triobol.....	3	1/2	2 gr. 72
Tétrobol.....	4	2/3	3 gr. 626 2/3

2° *Canthar pondéral babylonien*. — Ce canthar peut se présenter sous deux aspects : les poids réguliers et les poids faibles (des 96/100 des réguliers).

Poids réguliers (talent d'or du système achéménide)

Grain ou ché.....	1				0 gr. 464 619/728
Darique.....	1	180			8 gr. 367 23/81 (1)
Petite mine.....	1	60			503 gr. 19/27
Grande mine.....	1	2	120	1 kil.	007 gr. 11/27
Talent.....	1	30	60	3 600	30 kil. 222 gr. 2/9
Canthar.....	1	1 2/3	50	100	6.000 50 kil. 370 gr. 10/27

Poids faibles

Grain (ou ché).....	1				0 gr. 447 179/243
Darique.....	1	180			8 gr. 059 7/27
Petite mine.....	1	1	60		483 gr. 5/9
Grande mine.....	1	2	120		967 gr. 1/9
Talent.....	1	30	60	3 600	29 kil. 013 gr. 1/3
Canthar.....	1	1 2/3	50	100	6.000 48 kil. 355 gr. 5/9

3° *Système attique ou euboïque*. — Ce système se présente

(1) Ce poids de 8 gr. 367 23/81, assigné à la darique d'or par J.-A. Decourdemanche, se trouve quelque peu au-dessous des évaluations données par les numismates ; il est aussi plus bas que le poids effectif des médailles existantes. Cette différence vient du fait que J.-A. Decourdemanche a tablé ses calculs sur le rapport de 1 à 13 entre la valeur de l'or et de l'argent, tandis que ce rapport a été, dans le monnayage achéménide, de 1 à 13 1/3.

sous trois aspects : le talent fort, le talent normal et le talent faible.

A. — *Système attique ou euboïque fort* : 60 mines de 100 à l'artabe thébaïque de 43 lit. 52 (médimne égalant 1 1/3 talent monétaire babylonien de 32 kil. 640 gr.).

Obole.....				1		0 gr. 725 1/3
Drachme.....				1	6	4 gr. 352
Once.....		1	6 2/3		40	29 gr. 026 2/3
Mine .. .	1	15	100		600	435 gr. 20
Talent ...	1	60	900	6.000	36.000	26 k. 112 gr.

B. — *Système attique ou euboïque normal* : 60 mines de 100 au talent égyptien de 42 kil. 500 gr.

Obole.....				1		0 gr. 708 1/3
Drachme.....				1	6	4 gr. 25
Once.....		1	6 2/3		40	28 gr 1/3
Mine	1	15	100		600	425 gr.
Talent..	1	60	900	6.000	36.000	25 k. 500 gr.

Subdivisions de l'once et de la drachme :

Trihémiobole (1/4 de drachme).....	1 gr. 062 1/2
Diobole (1/3 de drachme).....	1 gr. 41 2/3
Triobole (1/2 drachme).....	2 gr. 125
Tétrobole (2/3 de drachme).....	2 gr. 83 1/3
Didrachme (3 1/2 à l'once).....	8 gr. 50
Tétradrachme (1 2/3 à l'once).....	17 gr.

C. — *Système attique faible*. Mine égale aux 96/100 de la mine normale. Talent de 60 mines de 100 au talent égyptien faible de 40 kil. 800 gr.

Obole.....				1		0 gr. 680
Drachme.....				1	6	4 gr. 08
Once.....		1	8 1/3		50	34 gr.
Mine	1	15	100		600	408 gr.
Talent	1	60	720	6.000	36.000	24 k. 480 gr.

4° *Système romain.* — Talent divisé en 100 livres.

Once (1 1/2 de livre).....	1		27 gr. 20
Livre ou as (12 onces).....	1	12	326 gr. 40
Centupondium (100 livres) ..	1	100	1.200
			32 k. 640 gr.

La mine, de 20 onces, pèse 544 gr.

Les subdivisions de l'once sont les suivantes :

Denier d'argent.....	1/8 d'onde	1/96 de livre	3 gr. 40
Solidus ou sextule.....	1/6	1/72	4 gr. 53 1/3
Denarius.....	1/7	1/84	3 gr. 88 4/7
Miliaresion	1/5	1/60	5 gr. 44
Demi-Miliaresion	1/10	1/120	2 gr. 72
Denier de Néron (7 1/2 à l'once).....		1/90	3 gr. 62 2/3

DEUXIÈME PARTIE

DU DÉBUT DU MONNAYAGE
EN PERSE
JUSQU'A L'INVASION ARABE
LES PÉRIODES ANTIQUES

CHAPITRE I^{er}

LA PÉRIODE ACHÉMÉMIDE

SECTION I

LES ACHÉMÉNIDES ET LA FONDATION DE L'EMPIRE PERSE

Lorsque, vers 640, Assourbanipal avait détruit la vieille monarchie d'Elam, la plaine Susienne, consciencieusement ravagée par les Assyriens, leur était restée, et, après la chute de Ninive (612), elle passa sous la domination babylonienne. Mais les districts montagneux du Nord et de l'Est, le pays d'Anzan, furent ouverts aux voisins orientaux, aux tribus ariennes dont l'ensemble formait la nationalité perse. Une de leurs familles dirigeantes s'y installa et y fit souche de rois : leur chef était alors l'Archéménide Téspès. Après lui régnèrent Cyrus I^{er} (vers 600), Cambyse I^{er} (début du VI^e siècle), enfin Cyrus II (559-523). La dynastie avait pris d'ailleurs une teinte élamite : Cyrus et Cambyse ne sont probablement pas des noms indo-européens, mais élamites. Une autre branche de la famille Achéménide portait également le titre royal ; elle fut représentée, après Téspès, par Ariaramnès (vers 600), puis Arsamès (début du VI^e siècle), puis

Hystaspe (vers 550). Le siège de la puissance de cette branche était probablement l'Hyrcanie, à l'angle sud-est de la Caspienne; c'est là, en tout cas, que nous trouvons installé Hystaspe, le cousin issu de germain de Cyrus II et père de Darius le Grand.

Jusqu'en 550, les princes de la famille Achéménide se comportaient en vasseaux envers les grands Rois mèdes. A cette date, Cyrus II, roi d'Anzan, petit-fils d'Astyage (584-550), se révoltant contre celui-ci, mit fin à la domination mède et fonda l'empire perse. L'avènement des Achéménides fut d'ailleurs regardé par les Mèdes comme un changement dynastique, et nullement comme une révolution nationale (1).

Après la prise d'Ecbatane, Cyrus se tourna vers la Lydie dont la renommée et la prospérité étaient grandes sous le florissant règne de son dernier roi Crésus. De ce côté encore, le succès du fondateur de l'Empire perse fut prompt; en 546, Sardes tomba entre ses mains. Enfin, avec la conquête de Babylone, en 339, Cyrus devint le seul maître de tout l'Orient.

Telles sont en résumé les origines et les grandes étapes de la formation de l'Empire perse, fondé par Cyrus sur les ruines de tous les grands empires orientaux qui partageaient à cette époque l'immense partie de l'Asie Occidentale s'étendant de la Caspienne et du Golfe persique jusqu'à la Méditerranée et la mer Noire. Ces limites s'étendirent encore sous

(1) Voir E. Cavaignac. *Le Monde méditerranéen jusqu'au IV^e siècle av. J.-C.*, p. 399 et suiv.; C. Huart, *La Perse antique*, p. 40 et suiv.

Cyrus et ses successeurs immédiats, Cambyse (528-522) et Darius, fils d'Hystaspe (521-486), du côté de l'ouest, en passant par la Syrie, la Phénicie, Chypre, la Palestine, la Péninsule arabique et la vallée du Nil, jusqu'à l'Egypte, la Lybie et Carthage; de l'est, dépassant l'Indus, elles se reculèrent jusqu'à l'intérieur de l'Inde; au nord-est, au nord et au nord-ouest enfin, les limites de l'Empire perse s'étendirent d'un côté jusqu'à l'Iaxartes, de l'autre jusqu'au Caucase et la mer Noire, pour atteindre, avec les incursions de Darius en Europe, jusqu'au delà du Danube et des régions macédoniennes.

Cet immense espace répandu à la fois sur les trois vieux continents : l'Asie, l'Afrique et l'Europe, comprenant, pour ainsi dire, tout l'ancien monde connu, à l'exception seulement de la Grèce d'Europe, formait le domaine territorial de l'Empire achéménide. C'était la première fois dans l'histoire que, dans un monde jusque là partagé en multitudes d'unités politiques et ethniques, fermées et hostiles les unes aux autres, une telle fusion d'états et de peuples s'opérait. La réunion de ces peuples divers sous une direction politique unique prenait une importance d'autant plus considérable que la politique hautement humaine des Grands Rois achéménides, soucieux au plus haut degré de la tranquillité de leurs sujets et du bien-être public, constituait un fait sans exemple dans les annales des grands empires ayant régné jusqu'à cette époque.

Nous avons déjà précisé que l'existence d'un Etat fort, obéi sur un vaste territoire, conscient de ses devoirs naturels et jaloux de ses prérogatives, était indispensable pour que la monnaie pût acquérir ses traits distinctifs et se répandre. Or, pas plus en Orient qu'en Occident, ces conditions n'avaient jamais encore été aussi pleinement satisfaites.

Il est vrai que la monnaie avait été inventée bien avant la constitution de l'Empire achéménide, de sorte qu'on a pu dire par une heureuse comparaison : « De même que l'alphabet avait été la principale création de l'époque égyptienne, de même la monnaie a été la création de l'époque assyrienne » (1). En effet, au moment où ce grand empire venait de naître, il y avait plus d'un siècle et demi que les Ioniens connaissaient l'usage de la monnaie. Chacune des villes commerçantes de la côte de la Propontide et de la mer Egée, comme Cyzique, Phocée, Ephèse, Milet, les îles de Lesbos et de Samos, possédait déjà une longue suite monétaire, et avait adopté pour ses propres espèces, non seulement des types particuliers, mais encore un étalon spécial dérivé plus ou moins directement des étalons pondéraux de Ninive et de Babylone. Il est vrai aussi que l'atelier monétaire de Sardes, opulente capitale de la Lydie, avait déjà, comme nous l'avons signalé à sa place, produit, du moins sous le règne de Crésus (561-546), dernier roi de la dynastie des Mermnades et adversaire malheureux de Cyrus, une série monétaire d'or, d'électrum et d'argent très abondante, frappée suivant un système fort bien conçu, le système qui semble d'ailleurs avoir servi de modèle à l'établissement du système perse.

Cependant, sans vouloir sousestimer la part qui revient aux cités égéennes en matière d'invention de la monnaie, il est clair que pour ces minuscules unités politiques dans lesquelles on ne saurait guère voir que des autorités municipales, il eût été matériellement impossible de toucher la notion définitive de la monnaie, et d'en dégager toutes les

(1) E. Cavaignac. *Le Monde méditerranéen jusqu'au IV^e siècle av. J.-C.*, p. 368.

conséquences. La Lydie du temps de Crésus se présentait certes, comme nous l'avons déjà dit, dans des conditions bien plus appropriées. Cependant, même avec Crésus, la monnaie est encore loin d'être parfaite : l'élément légal étant à peine visible dans le monnayage lydien et le principe de la monnaie attribut exclusif de l'Etat y paraissant tout à fait inconnu (1).

Au surplus, même ainsi comprise, à l'avènement de l'Empire perse, la monnaie n'existait réellement que dans le monde grec. Les régions intérieures de l'Asie Occidentale, ignorant tout de la nouvelle institution ou n'en voulant rien entendre, continuaient à se servir dans leurs opérations commerciales, des lingots de métaux précieux émanant de l'initiative privée et appréciés au poids, comme si le grand principe n'avait pas encore été découvert.

Ce qui nous autorise à penser de la sorte c'est que, d'une part, la mention de la monnaie proprement dite est complètement absente des textes cunéiformes antérieurs à l'avènement des Achéménides, et, d'autre part, dans les ruines des antiques cités orientales antérieures à cette époque, comme celles de la Ninive des Sargonides qui a vécu jusqu'en 612, on n'a rien trouvé qui ressemblât à de la monnaie (2).

Ainsi, pour que le cœur de l'Orient connût la nouvelle conception, il fallait attendre jusqu'à la constitution de l'Empire achéménide.

Voilà pourquoi, et en dépit des longs précédents à carac-

(1) E. Babelon, *Monnaies Grecques et Romaines*, 2^e partie, t. II, p. 17.

(2) Voir E. Cavaignac, op. cit., p. 368.

tère plus ou moins local, on ne saurait trop mettre en relief la part considérable qui revient à l'Etat perse achéménide, aussi bien dans l'établissement définitif des principes fondamentaux devant présider à notre institution, que dans l'universalisation de la nouvelle création ainsi définitivement établie.

SECTION II

LE DÉBUT DU MONNAYAGE ACHÉMÉNIDE

Les grands numismates qui ont précédé E. Babelon, tels que Madden, Barclay Head et Fr. Lenormant, pour ne citer que les principaux, s'accordaient à soutenir que Cyrus, le fondateur de la dynastie achéménide, après avoir vaincu Crésus et pris Sardes (546 av. J.-C.), a dû continuer à battre monnaie dans l'atelier de cette ville qui, fonctionnant depuis longtemps déjà, se trouvait à cette date en pleine activité. Seulement, pour ces savants, si Cyrus et Cambyse, ou les gouverneurs perses de Sardes, ont fait frapper monnaie, ce n'était pas suivant le système et aux types proprement perses, qui, prétendent-ils, n'existaient pas encore, mais d'après le système lydien et aux types monétaires établis par Crésus. Autrement dit, pour ces savants, sous les règnes des deux premiers rois achéménides, Cyrus et Cambyse, l'atelier monétaire de Sardes a continué à fabriquer des créséides, exactement comme sous le règne de Crésus et sans qu'il y fût apporté le moindre changement (1).

E. Babelon, s'élevant avec raison contre cette thèse, démontre que « l'émission de créséides cessa avec la chute

(1) F. Lenormant, *Monnaies royales de Lydie*, l'Annuaire de la Sté Française de numism., t. IV, p. 198; voir aussi, E. Babelon, *Traité Monnaies grecques et romaines*, 2^e partie, t. I, pp. 239, 242.

de l'Empire lydien, en 548 », et il ajoute, ce qui paraît moins fondé, que « Cyrus et Cambyse n'ont pas de monnaies royales » (1).

Ainsi, alors que ces grands numismates se rangent en deux camps adverses, en ce qui concerne la question de savoir si Cyrus et Cambyse ont continué le monnayage de Crésus ou, au contraire, s'il y ont mis fin, ils se trouvent tous d'accord à placer le début du monnayage proprement perse vers le commencement du règne du troisième prince de la dynastie achéménide, Darius fils d'Hystaspe (521-486).

En effet, l'unanimité des auteurs modernes, inspirés par les traditions grecques, elles-mêmes influencées sans doute par la similitude verbale du nom de Darius et celui de la darique (2), attribuent à ce prince la création du système monétaire perse dont la principale unité d'or, la darique, se serait appelée ainsi parce qu'elle aurait été créée par Darius. Cette soit-disant origine éthymologique paraît avoir été, aussi bien pour les auteurs anciens que pour les modernes, la raison déterminante de l'attribution de la création du monnayage perse à Darius le Grand.

En outre, on invoque à l'appui de cette thèse le fait, bien établi celui-là, que Darius I^{er}, après avoir passé les cinq premières années de son règne à étouffer les révoltes que son avènement avait provoquées, reprenant l'œuvre esquissée

(1) E. Babelon, *Les Perses ach.*, introd., p. III.

(2) En général, les numismates aussi bien que les historiens, emploient le mot « darique » au genre féminin. Nous nous conformerons aussi à cet usage prédominant. Toutefois, Th. Reinach (*Hist. par les monnaies*, p. 46, note 1) est d'avis « qu'il faut écrire le darique et non pas la darique ».

par Cyrus le Grand, procéda à l'organisation administrative et financière du grand empire. Ce serait par conséquent vers l'an 515 avant J.-C., et comme corrolaire logique de ses réformes fiscales (1), que le Grand Roi aurait établi le système monétaire perse.

Voilà, d'après la majorité des auteurs, quand et comment apparut le monnayage perse.

Or, la donnée principale se trouvant à la base de cette théorie : la dérivation du nom de la darique de celui de Darius, semble inexacte. « C'est une doctrine trop absolue, reconnaît tardivement E. Babelon, reposant sur la tradition grecque qui, sur ce point, est erronée. Le nom de la darique est bien antérieur à Darius; on le trouve dans des documents cunéiformes qui attestent sans réplique que la darique est d'origine chaldéo-assyrienne et qu'elle était usitée dans les paiements longtemps avant Darius I^{er}, fils d'Hystaspe. » Elle est, en effet, formellement mentionnée sous la forme « *dariku* », pluriel « *darikanu* », dans les contrats d'intérêts privés, datés les uns du règne de Nabonide, roi de Babylone de 555 à 538, les autres, du règne éphémère du faux Smerdis (Bardiya) en 521. Le texte le plus significatif pour le sens du mot « *dariku* » est celui-ci : *2 bittum sa huzab û isten dariku innadin*, « il a donné en paiement deux talents de

(1) Voici ce que nous raconte Hérodote à propos des réformes fiscales de Darius : « Les satrapies et les tributs qu'elles devaient payer, furent ainsi répartis : à celles qui s'acquittaient en argent, il fut prescrit de payer au poids de Babylone; à celles qui apportaient de l'or, de se servir du poids euboïque. Le talent de Babylone équivaut à 70 mines euboïques. *Sous les règnes de Cyrus et de Cambyse, il n'y avait rien d'établi quant à l'impôt : le peuple offrait des présents* », (H. III, 89).

dattes sèches et une darique ». Cette phrase est extraite d'un contrat daté du 20 Elul de la première année du règne de Smerdis, roi de Babylone (521 av. J.-C.).

De ces textes chaldéens, il résulte que la darique, quelle que fût sa nature à cette époque, servait de paiement, et qu'elle était une division du talent (1).

Si cette interprétation du mot « *dariku* », pluriel « *darikanu* », est exacte (2); si le mot darique, signifiant lingot monétaire d'un poids fixe et connu, représentant une des divisions de talent, existait avant Darius I^{er} et même avant l'avènement des Achéménides, toutes les théories élaborées par ces savants s'écrouleront du même coup.

Dès lors, rien de sérieux ne s'opposerait à faire remonter le début du monnayage perse au règne de Cyrus, le fondateur même de la dynastie achéménide. En effet :

1° Tout porte à croire d'une part, comme l'a démontré

(1) E. Babelon, *Traité des Monnaies grecques et romaines*, 2^e partie, t. II, p. 37 et suiv.

(2) M. H. Pognon, dans un article paru au *Jour. asiat.* (1921, 11^e sér., t. XVII, p. 31, note 2) s'élève contre cette interprétation donnée du mot darique par les assyrologues allemands et anglais et reprise par E. Babelon, et affirme que « c'est une erreur; *darikou* signifie « panier » et dans les textes que cite M. E. Babelon, il n'est pas question de dariques, mais de paniers en feuilles de palmiers, on n'a certainement frappé, en Babylone avant le règne de Darius I^{er}, aucune monnaie, si on donne à ce mot le sens qu'il a aujourd'hui... ». Mais le savant assyrologue ajoute qu'« il est possible que, bien avant l'époque de Cyrus, les rois de Babylone aient fait fabriquer des sicles et des fractions de sicles. Il est même possible que ces lingots aient eu à peu près la forme qu'eurent plus tard les monnaies... ».

E. Babelon, que Cyrus, après avoir pris Sardes, a fait cesser le monnayage lydien parce que :

a) Le monnayage de Sardes ayant un caractère nettement royal et dynastique, il est naturel qu'il ait disparu avec la dynastie dont il émanait. « On ne comprendrait pas, écrit E. Babelon, que Cyrus, vainqueur, eût adopté les types monétaires de Crésus sans la plus légère modification. »

b) Il n'y a point de différence, comme le remarque le savant numismate, entre les divers exemplaires de créséides qui sont parvenus jusqu'à nous. Tous sont manifestement contemporains, du même style, du même poids, de la même pureté métallique, du même aspect extérieur. Ceux-là mêmes, qui prétendent qu'une partie de ces pièces appartient au perse Cyrus, sont impuissants à nous dire à quels signes on les distingue de celles qui remontent au lydien Crésus (1).

2° D'autre part, il paraît inadmissible que Cyrus, qui était non seulement un grand conquérant, mais aussi un admirable organisateur, représentant « incontestablement une des plus grandes figures de l'histoire » (2), ait aboli, purement et simplement, « une invention si précieuse, qui était en voie de transformer l'économie de la vie des peuples » (3).

3° Il est encore moins admissible qu'une institution aussi importante que celle de la monnaie, qui était à cette époque d'un usage courant et passait pour un des attributs les plus

(1) E. Babelon, *Les Perses ach.*, introd., p. III.

(2) C. Huart, *La Perse ant.*, p. 31.

(3) E. Babelon, *op. cit.*, introd., p. II.

saillants de la souveraineté dans les régions ioniennes et en Lydie, toutes, plus ou moins effectivement soumises à la domination perse, n'ait pas attiré vers elle l'attention de Cyrus, « esprit éclairé passionné pour la culture hellénique de l'Asie Mineure » (1), et cela durant un règne long de vingt et un ans.

4° Les monnaies d'or et d'argent achéménides étant invariablement taillées suivant le même système pondéral et portant les mêmes types, dès le début du monnayage perse jusqu'à la fin de la dynastie échéménide, il n'y a aucune raison décisive pour éliminer de la liste des souverains dont les monnaies nous sont parvenues, les deux premiers monarques achéménides, Cyrus et Cambyse, et de ne commencer le classement des séries que par le règne de Darius le Grand.

Toutefois, M. E. Babelon, dans un travail fort remarquable sur l' « *Iconographie et ses origines dans les types monétaires grecs* » (2), où il démontre que les types des monnaies achéménides, « l'archer mélophore », ne représentent pas des images banales et abstraites, sans intention iconographique, mais des portraits concrets et réels des souverains qui se sont succédé sur le trône achéménide, procède à la reconstitution des portraits de ces princes d'après leurs monnaies. Toujours guidé par l'idée préconçue de faire commencer le monnayage perse à Darius le Grand, le savant numismate écarte de la liste qu'il établit les portraits de Cyrus et de Cambyse, pour ne chercher sur les monnaies achéménides que les images des princes qui se sont succédé de Darius I^{er},

(1) E. Babelon, *op. cit.*, p. II.

(2) E. Babelon, *Revue numism.* 1908, pp. 161 à 207.

fils d'Hystaspe (521-486), à Darius III Codoman (337-330), dernier roi de la dynastie.

Sans nous permettre d'entrer dans le fond du problème, nous pensons qu'ici encore, sur ce point, la conclusion précédait le raisonnement. Ce n'est peut-être pas parce que le savant auteur n'a pu trouver, parmi les monnaies achéménides, des pièces à l'effigie de Cyrus ou à celle de Cambyse que les portraits de ces souverains manquent sur la liste. Il se peut au contraire, que l'élimination de ces monarques étant dans la pensée du distingué savant comme une donnée certaine, la liste se soit trouvée, par suite, de la sorte établie.

5° Hérodote (vers 480-425 av. J.-C.) nous rapporte qu'Aryandès, qui était, au début du règne de Darius, gouverneur de l'Égypte, fonction dont Cambyse l'avait investi, a été mis à mort par Darius, parce qu'il avait fabriqué des monnaies d'argent d'un titre supérieur aux monnaies du Grand Roi (1).

Le passage d'Hérodote est assez obscur. Il a donné lieu aux interprétations différentes. A le lire, on s'aperçoit qu'Hé-

(1) « Aryandès, dit Hérodote (IV, 166), était le gouverneur mis à la tête de l'Égypte par Cambyse; c'est lui qui, par la suite, périt parce qu'il tentait de s'égalier à Darius. Entendant dire et voyant en effet que Darius désirait laisser de son règne un monument que nul autre roi, jamais, n'eût exécuté, il se mit à l'imiter, jusqu'à ce qu'il en eût reçu son salaire. Darius *avait fait fondre des pièces d'or pour en extraire un or épuré* jusqu'aux limites du possible et battre une *nouvelle monnaie*; Aryandès, dans son gouvernement d'Égypte, fit subir un traitement identique à la monnaie d'argent; et aujourd'hui la monnaie d'argent la plus pure est l'Aryandique. Mais Darius, instruit de cette initiative, dirigea contre lui une accusation en aucun rapport avec elle; il le déclara coupable de rébellion et le fit périr ». (Hérodote trad. H. Berguin, t. I, p. 357).

rodote, lui-même, se montre assez hésitant. Se contentant de rapporter les faits antérieurs d'un demi-siècle, tels qu'il a pu les recueillir dans les bouches de ses contemporains, l'historien grec évite à bon escient d'être précis.

E. Babelon donne, de la fameuse aventure du satrape Aryandès, l'explication suivante : vers l'an 513, Aryandès fut chargé d'une importante expédition militaire contre la Cyrenaïque (1). Au cours de cette guerre, il a eu à payer ses soldats, qui étaient, au moins en partie, des mercenaires grecs. Il fit alors fabriquer des tétradrachmes athéniens pour solder ces mercenaires.

D'après cette opinion, les monnaies aryandiques ne seraient que des tétradrachmes athéniens, appelées aussi, vu leurs types, les chouettes d'Athènes (2).

Cette explication, on le voit, ne paraît pas à l'abri de toute critique. Elle ne résulte point, sans un tour de force, du texte de l'historien d'Halicarnasse.

De ce passage d'Hérodote, on pourrait, à notre sens, dégager les considérations suivantes :

a) Que le numéraire aryandique ne différerait des sicles médiques frappés par Darius que par leur titre, et non par d'autres particularités.

En effet, s'il s'était agi des tétradrachmes athéniens, dont le poids et les types diffèrent de ceux des sicles perses encore

(1) H. IV, 166, 167; 200.

(2) E. Babelon. *Monnaies grecques et romaines*, 2^e partie, t. II, pp. 13 et suiv.

plus que leur titre, Hrodote n'eût pas attribué la disgrâce du fameux satrape uniquement à la supériorité du titre de ces monnaies.

b) Qu'Aryandès, qui gouvernait l'Egypte du temps de Cambyse et qui a été mis à mort vers les débuts du règne de Darius, a dû fournir, à en croire Hérodote, un monnayage fort abondant, car, bien que d'un meilleur aloi, — ce qui, en vertu de la loi de Gresham, toujours vraie, constituait une cause de disparition rapide, — de ces monnaies aryandiques, on trouvait dans le commerce encore au temps d'Hérodote, c'est-à-dire après un demi-siècle environ

Or, si on plaçait le début du monnayage aryandique après 515, la date que les auteurs assignent généralement à la création de la frappe perse par Darius, il en résulterait qu'il ne s'est écoulé qu'un court laps de temps entre la création du monnayage perse et la fin tragique du satrape d'Egypte, intervalle manifestement insuffisant pour que la création de Darius eût atteint l'Egypte et permis à Aryandès un monnayage aussi abondant.

En résumé, l'aventure du satrape Aryandès nous enseigne, croyons-nous, que le système et les types monétaires perses existaient déjà avant Darius I^{er}, et que l'œuvre monétaire de ce souverain n'a consisté qu'en une réforme, légère quant à la forme, c'est-à-dire en ce qui concerne le poids, le titre et les types des monnaies, mais considérable quant au fond, car elles tendaient à retirer aux satrapes, ainsi qu'aux autres autorités locales, le droit de battre monnaie, et à le réserver exclusivement à la couronne.

6° Il est d'autre part hors de doute, comme on le verra bientôt, que chacune des deux unités monétaires du système

perse, la darique d'or et le sicle d'argent se rapporte à un talent spécial d'origine babylo-assyrienne, en usage en Mésopotamie et dans les villes grecques bien antérieurement au règne de Darius I^{er}.

7° Enfin, en dehors des textes cunéiformes déjà mentionnés, on pourrait invoquer d'autres témoignages littéraires à la faveur de l'existence de la darique-monnaie avant le règne de Darius I^{er}. En effet, Xénophon, dans la *Cyropédie*, parle de dariques comme étant déjà en usage au temps de Cyrus le Grand (1).

L'ensemble de ces considérations nous amène à conclure :

1° Que très vraisemblablement les deux souverains achéménides précédant Darius I^{er}, Cyrus et Cambyse, ainsi que leurs satrapes, ont frappé de la monnaie.

2° Que Darius le Grand, vers l'an 515 avant J.-C., continuant l'œuvre commencée par Cyrus, entreprit l'organisation administrative et financière de l'Empire perse. A cette occasion, le Grand Roi procéda aussi à l'établissement définitif du monnayage royal, conformément aux principes fondamentaux devant présider à l'institution de la monnaie, savoir : 1° le principe de l'uniformité du poids, du titre et des types des monnaies ayant cours sur toute l'étendue des territoires faisant effectivement partie de l'Etat perse; 2° le principe du monnayage érigé en droit régalien constituant une des prérogatives exclusives de la couronne.

(1) Xénophon, *Cyrop.* V. 2, 7. Nous devons cependant signaler qu'à la suite de Barclay Head, E. Babelon (*Perses ach.*, introd. p. III) déclare que « Ce passage est sans valeur historique comme tout l'ouvrage ».

L'œuvre organisatrice de Darius, s'étendant sur tous les domaines, laissa dans l'esprit populaire, des souvenirs chaque jour grandissants, et le fit passer pour le créateur de toutes les institutions achéménides, aussi bien de celles dont il était le véritable fondateur que de celles qu'il avait simplement réorganisées ou perfectionnées.

En ce qui concerne la monnaie, la similitude verbale entre le nom de Darius et celui de la darique offrait naturellement une cause particulièrement agissante de confusion.

Rien de surprenant dès lors, si le monnayage perse a été considéré par les auteurs anciens, et à la suite de ceux-ci par les modernes, comme une des plus sûres créations de ce souverain.

SÉCTION III

LE SYSTÈME MONÉTAIRE ACHÉMÉNIDE

Le système monétaire achéménide est à la fois le plus simple et le mieux combiné de tous les systèmes antiques. C'est un régime bimétalliste d'or et d'argent à rapport légal fixe et constant (1 : 13 1/3) entre les deux métaux. L'unité d'or du système est la darique, pesant 8 gr. 416 La darique est la soixantième partie de la mine d'or babylonienne de 505 gr. qui est, elle-même, la soixantième partie du talent d'or de 30 kg. 300 gr. de la même origine. Voici comment se divise le talent d'or babylonien :

Darique.....		1		8 gr. 416
Mine	1	60		505 gr.
Talent	1	60	3.600	30 kg. 300

L'unité d'argent du système perse est le sicle (1), de 5 gr. 61, appelé par les Grecs le sicle médique. Il représente la centième partie de la mine d'argent de 561 gr. qui est elle-même la soixantième partie du talent babylonien d'argent de 33 kg. 660. D'où le tableau suivant :

Sicle.....		1		5 gr. 61
Mine	1	100		561 gr.
Talent	1	60	6.000	33 kg. 660 gr. (2)

(1) Le mot sicle est la transcription du terme sémitique « *segel* » qui signifie à la fois peser et payer et désigne l'unité pondérale. Il est fréquemment employé dans la Bible, dans ses différentes acceptions.

(2) Les poids que nous venons d'assigner à la darique et au sicle sont ceux donnés par les numismates réputés, tels que E.

N'ayant pas trouvé des multiples et sous-multiples de la darique perse, on croit généralement que, à l'origine, il n'en existait aucun, que les seules pièces d'or achéménides ayant cours dans l'empire perse, dès le début jusque vers la fin de la dynastie, étaient les dariques de 8 gr. 446. Ce n'est que sous le dernier règne de la dynastie achéménide qu'on voit paraître la double darique qui pèse 16 gr. 64 environ (1).

S'il n'existe pas, comme nous venons de le dire, de division de la darique, il n'en est pas tout à fait de même pour le siele.

E. Babelon publie, dans son *Catalogue des monnaies perses achéménides* (numéros 106 et 136), deux petites pièces d'argent, du poids d'un diobole. Imhoof-Blumer aussi a publié un autre exemplaire de ces divisions du siele (2).

Babelon (*Perses achéménides*) et F. Lenormant (dans *l'Annuaire de la Société numismatique*, t. IV, (1874) p. 199). Pour M. Decourdemanche (*Poids et mesures des peuples anciens et arabes*, pp. 16 et 17), qui s'inspire à son tour de Vasquez Queipo, le talent d'or et le talent d'argent babyloniens s'évaluent comme il suit :

Talent d'or

Darique (poids régulier ou fort)...	1		8 gr. 367
Mine (petite mine).....	1	60	503 gr. 19/27
Talent	1	60	3.600
			30 kg. 222 gr. 2/9

Talent d'argent

Siele		1	5 gr. 44
Mine	1	100	544 gr.
Talent	1	60	6.000
			32 kg. 640 gr.

(1) Babelon. *Les Perses achéménides*, intr., p. V.

(2) Imhoof-Blumer, *Monnaies grecques*, p. 453, n° 74, en outre E. Babelon déclare (*Perses ach.*, introd., p. XI, note 2) avoir vu dans le commerce, d'autres exemplaires de ces petites pièces.

Signalons enfin, la découverte en assez grande quantité, à Aradus, des plus petites pièces d'argent qui aient jamais été frappées. Ce sont des seizièmes d'oboles du système perse ne dépassant pas 0 gr. 06, qui ont dû être émises dans cette ville au commencement du IV^e siècle (1).

A supposer l'existence des divisions du sicle, elles s'échelonnaient comme suit :

	Oboles	Sicle	
Hémiobole.....	1/2	1/2	0 gr. 4675
Demi-trihémiobole.....	3/4	1/8	0 gr. 70125
Obole.....	1	1/6	0 gr. 935
Diobole.....	2	1/3	1 gr. 870
Triobole (demi-sicle).....	3	1/2	2 gr. 805
Tétrobole.....	4	2/3	3 gr. 740 (2)

Dans le système achéménide, la darique d'or de 8 gr. 416 valait 20 sicles d'argent de 5 gr. 61 (3); cinq dariques équivalaient à 100 sicles ou une mine d'argent, et 6.000 sicles ou un talent correspondaient à 300 dariques (4).

Le sicle d'argent valait, à son tour, 20 pièces de cuivre, chacune de poids de 7 oboles d'argent, c'est-à-dire environ 6 gr. 55. Ces monnaies de cuivre se subdivisaient elles-mêmes en un certain nombre d'unités de plus faibles modules,

(1) Babelon. *Monnaies grecq. et rom.*, t. I, p. 436.

(2) M. Decourdemanche, op. cit., p. 17, donne dans le même ordre les divisions éventuelles du sicle. Seulement sur la base du sicle évalué à 8 gr. 367.

(3) Xénophon, *Anab.*, I, 7, 18.

(4) Voir E. Babelon. *Les Perses achéménides*, introd., p. X.

pour servir dans les menues transactions quotidiennes (1). Mais, les monnaies divisionnaires de cuivre ne font pas partie des émissions royales; leur frappe avait été, semble-t-il, abandonné aux autorités locales (2).

(1) J. de Morgan, *Numismatique Orientale*, Paris, 1923, pp. 1-3.

(2) *Ibid.*, p. 35.

SECTION IV

LES RAPPORTS SIMPLES EXISTANT ENTRE LA DARIQUE ET LE SICLE ET LES UNITÉS MONÉTAIRES DES VILLES GRECQUES

La darique et le sicle médique, n'étant que les divisions de deux talents d'origine chaldéo-babylonienne, offraient, tous deux, des rapports très simples avec les unités monétaires usitées dans nombre de villes grecques d'Asie Mineure et de la mer Egée, qui avaient, elles aussi, emprunté les talents d'origine chaldéo-babylonienne pour l'établissement de leur système monétaire.

Ainsi, les plus anciennes pièces de Phocée, en or presque pur comme la darique, sont taillées sur un statère étalon de 16 gr. 84, qu'on appelle pour ce motif étalon phocaïque primitif; le demi-statère de cet étalon pèse exactement 8 gr. 42, poids de la darique.

Nous avons cité plus haut un passage d'Hérodote d'après lequel les satrapies qui payaient leur tribut en or devaient se servir du poids euboïque. Or, les deux plus importantes villes de l'Eubée, Cholcis et Erétrie, qui entretenaient, dès le VIII^e siècle, un commerce des plus actifs avec la côte opposée de l'Asie Mineure, reçurent de Phocée, la mine d'or babylonienne avec sa soixantième partie ou drachme de 8 gr. 415. C'est d'après cet étalon que l'Eubée, ainsi que ses colonies de la Macédoine et de la Thrace, taillèrent leurs monnaies : leurs plus anciens statères d'argent pèsent normalement 8 gr. 415. C'est le poids de la darique, et ainsi s'explique aisé-

ment la dénomination d'euboïque donnée par Hérodote au système pondéral dont certaines satrapies (celles qui payaient leur impôt en or) étaient tenues de faire usage (1).

La darique se trouve aussi en rapport fort simple avec la drachme éginétique appelée aussi phénicienne, l'étalon le plus anciennement rencontré dans le monde grec et qui est lui-même en relations très simples, comme le montre M. M.-C. Soutzo, avec la presque totalité des étalons antiques. En effet, six dariques ont le même poids que sept drachmes éginétiques, et le talent babylonien dont la darique est la 3.600^e partie, vaut 7/10 du talent d'Egine.

En outre, la darique perse d'or pur de 8 gr. 416, était considérée comme équivalant à un statère d'électrum de Cyzique du poids 16 gr. 45. Cette équivalence, nous en avons la preuve manifeste dans un passage de l'Anabase (2), où, en parlant de la solde de ses hommes, le chef des Dix Mille nous dit qu'on payait à chaque soldat une darique ou une cyzique par mois, et à chaque lochage, deux dariques ou deux cyziques.

D'ailleurs, d'après les analyses chimiques du Duc de Luy-nes et les recherches plus récentes de MM. K-B. Hoffmann,

(1) E. Babelon, *Perses achéménides*, introd., p. V. Il ne faut pas confondre le talent euboïque mentionné par Hérodote, pesant 30 kg. 300 gr (suivant E. Babelon), avec l'autre talent dénommé aussi euboïque, qui ne fait qu'un avec le talent attique et pèse 26 kg. 190 gr. (toujours d'après E. Babelon). L'épithète euboïque, sans autre précision, s'applique, chez les modernes, à la seconde acception. Voir E. Babelon, *Monnaies grecques et romaines*, 12^e partie, t. I, pp. 665-666.

(2) Xénophon, *Anab.*, VII, 2 *in-fine*, et 3.

Green-well, Percy, Gardner et Barclay Head, le statère d'électrum de Cyzique contient 7 gr. 58 d'or et 8 gr. 85 d'argent. Ce poids d'argent équivalait d'après la valeur relative de l'or et de l'argent à cette époque ($1 : 13 \frac{1}{3}$) à peu près à 0 gr. 66 d'or. En additionnant 0 gr. 66 avec 7 gr. 58 on obtient le poids de 8 gr. 24, à peu près le poids exact de la darique.

Ainsi la darique, l'unité de la monnaie d'or, représentant la 3.600^e partie du talent d'or d'origine babylonienne de 30 kg. 300, se trouvait en rapport d'échange fort simple avec les étalons d'or et d'électrum usités dans tout le monde antique. Il en était de même du sicle, la 6.000^e partie du talent d'argent babylonien de 33 kg. 660. Cette pièce, l'unité de la monnaie d'argent, du poids 5 gr. 6, représente exactement la moitié du statère d'argent de 11 gr. 20, fort répandu dans un grand nombre de villes d'Asie Mineure, de Chypre et de Phénicie (1).

Xénophon nous apprend enfin, que le sicle médique était échangé contre $7 \frac{1}{2}$ oboles attiques.

Tels étaient les rapports de poids ou de valeur extrêmement simple qui reliaient les deux unités étalons du système perse, en quelque sorte, à tous les systèmes monétaires pratiqués dans l'antiquité. La constatation de ces rapports nous amène, une fois de plus, à en conclure : 1° à l'existence indéniable d'un lien de parenté entre tous les systèmes monétaires anciens, dû à la communauté de leur origine chaldéo-babylonienne; 2° à l'antériorité à Darius I^{er} de l'emploi des deux talents monétaires perses dans les monnayages antiques.

(1) E. Babelon, *op. cit.*, introd., p. X.

SECTION V

LES QUALITÉS ET LE CRÉDIT DE LA DARIQUE ET DU SICLE MÉDIQUE

La darique et le sicle médique occupent le premier rang parmi les monnaies antiques, aussi bien en ce qui concerne la pureté de leur métal que du point de vue de la régularité de leur poids et de la commodité de leurs divisions pour les changes et les opérations de commerce. Hérodote, le premier des auteurs grecs qui fasse allusion à la monnaie d'or perse, vante la pureté de son métal (1). L'appréciation de l'historien grec se trouve confirmée par les analyses chimiques des modernes, d'après lesquelles le métal de la darique n'a que 3 % d'alliage naturel (2).

De plus, pendant toute sa longue existence, la darique resta sans subir le moindre changement; son aspect extérieur, son poids et son aloi ne se modifièrent en rien depuis sa création jusqu'à la fin de la dynastie achéménide.

La réunion de ces qualités fit de la darique la monnaie la plus populaire de l'antiquité, qui resta, pendant plus de deux siècles, la seule monnaie internationale partout recherchée. Les trésors des temples grecs, particulièrement ceux du Par-

(1) Hérodote, IV, 166.

(2) Letronne, *Considérations générales sur l'évaluation des monnaies grecques et romaines*, p. 108.

thénon et de Délos, sont, en partie, constitués en dariques. Dès les débuts du règne de Xerxès (486-465), la quantité de dariques en circulation dans l'Asie mineure et dans le monde grec était telle que le riche lydien Pythès de Celenae possédait près de quatre millions de dariques (1). Il dit à Xerxès : « J'ai fait mes comptes et j'ai trouvé que j'avais 2.000 talents d'argent et qu'il ne me manque que 7.000 dariques d'or pour que j'en possède 400 myriades » (2).

En dehors de ses propres qualités, une autre cause qui contribua au développement de l'emploi de la darique comme monnaie internationale, c'était qu'elle forma pendant assez longtemps, la seule monnaie d'or de l'antiquité, sans rencontrer, en face d'elle, aucune rivale tant soit peu digne de lui disputer son rôle.

En effet, tandis que la monnaie d'argent était frappée dans presque toutes les villes grecques, et y abondait comme produit local, la monnaie d'or y était inconnue. même à Athènes, autrement qu'à l'état de monnaie étrangère (3). Même quand, au IV^e siècle, durant les guerres qu'ils eurent à soutenir contre les Perses, les Grecs s'appliquèrent à ruiner le crédit commercial de la darique, ils ne trouvèrent pas d'autre moyen que de créer des monnaies d'or pur au même poids qu'elle. C'est ainsi que nous voyons des pièces d'or pur sorties des ateliers de Cyzique, de Lampsaque, de Clozomènes, de

(1) Cette prodigieuse abondance de la darique, déjà avant les guerres médiques (481), ne constitue-t-elle pas une raison de plus en faveur de l'antériorité du début du monnayage perse à Darius I^{er} ?

(2) Hérodote, VII, 28 et 29.

(3) E. Babelon, *op. cit.*, p. X.

Cios, d'Abydos, etc., qui ne diffèrent des dariques perses que par leurs types.

Cette concurrence ne put, d'ailleurs, porter atteinte à la réputation séculairement établie de la darique, qui continua à rester tellement répandue en Grèce que les auteurs et les inscriptions la mentionnent constamment, même encore après Alexandre (1).

Il en était, à plus forte raison, de même en Asie, où nous voyons encore longtemps après la chute de l'Empire achéménide, les ateliers monétaires continuer à émettre des dariques qu'on recevait dans le commerce comme les anciens (2).

(1) Pour donner une idée, quoique incomplète, du pouvoir d'achat de la darique, signalons que la solde normale de chaque soldat perse était d'une darique par mois, celle du cavalier de deux dariques, celle du général de quatre dariques; Xénophon vend son cheval à 50 dariques. Xénophon, *Anab.*, VII, 2 *in-fine*, et 3.

(2) E. Babelon, *op cit.*, p. IX.

SECTION VI

LA VALEUR RELATIVE DES MÉTAUX MONÉTAIRES

DANS LE SYSTÈME PERSE

Dans le système perse, comme dans celui de Crésus, le rapport de la valeur de l'or à celle de l'argent était comme 1 est à 13 $\frac{1}{3}$. Ce rapport ressort clairement d'un passage de Xénophon où la darique est considérée comme équivalant à 20 sicles (1). 5 dariques équivalaient à 100 sicles ou une mine d'argent, et 6.000 sicles ou un talent correspondaient à 300 dariques (2). Tandis que dans les contrats assyriens du VII^e siècle avant J.-C., le rapport de 1 à 10 semble normal entre l'or et l'argent (3), à l'avènement de la dynastie achéménide, on le voit, le rapport est de 1 à 13 $\frac{1}{3}$. Dans l'intervalle d'un siècle, l'argent s'est déprécié d'environ 33 %, pourquoi cette baisse ? Nous croyons qu'elle est due à deux causes :

1° L'exploitation de plus en plus intensive des mines argentifères de l'Espagne, de la Grèce et de l'Asie mineure ;

2° L'absorption chaque jour croissante de l'or par la Grèce.

(1) Xénophon, *Anabase*, I, 7, 18.

(2) Voir E. Babelon, *Perses achéménides*, introd., p. X.

(3) E. Cavaignac, *Le monde méditerranéen*, p. 219,

En effet, jusqu'au VII^e siècle, dans les pays helléniques et les colonies grecques, l'or était encore extrêmement rare, pour ne pas dire inconnu. Ce n'est qu'à partir de cette époque que les Grecs commencent à se servir peu à peu de l'or. D'abord, seulement dans la bijouterie, et, ensuite, comme monnaie. L'or est, à cette époque, bien plus cher en Grèce qu'en Mésopotamie. Aussi, par une sorte de phénomène d'endosmose, la valeur de l'or tend-elle à se modifier dans chacun de ces deux centres. En Grèce, les arrivages fréquents de l'or asiatique font baisser la valeur du métal jaune. En même temps, la fuite de ce métal de l'Asie vers la Grèce, fait monter son prix dans les centres mésopotamiens, ou, ce qui revient au même, fait baisser la valeur de l'argent qui arrive en abondance des pays méditerranéens.

Vers le début du VI^e siècle, en Grèce, l'or vaut plus de 14 fois son poids d'argent. Tandis qu'à cette même époque, en Mésopotamie, un poids d'or ne vaut pas plus de 12 poids d'argent. Dans la Lydie des Mermnades, qui se trouve à mi-chemin de ces deux centres, un compromis se fait, vers le milieu du VI^e siècle, entre les prix pratiqués dans les deux mondes, et le rapport de l'or et de l'argent s'y fixe à 1 à 13 1/3. C'est cette ratio que les Perses achéménides adoptent dans leur monnayage. La ratio qui restera inchangée en Asie achéménide jusqu'à l'invasion d'Alexandre (1).

Signalons enfin que sous le règne des Achéménides le rapport légal de la valeur de l'argent et du cuivre a été, semble-

(1) Voir pour plus de développement sur ce sujet Th. Reinach, *Histoire par les monnaies*, pp. 41 et suiv.

t-il, fixé sur la base d'un poids d'argent pour 140 poids de cuivre (1).

(1) J. de Morgan, *Numismatique de la Perse antique*, 1^{er} fascicule, Paris, 1927, p. 59.

SECTION VII

L'ASPECT ET LES TYPES DE LA DARIQUE ET DU SICLE MÉDIQUE

La darique et le sicle ont la forme d'une lentille de métal, épaisse, ovoïde, aplatie sur les deux faces, les bords arrondis.

Sur la face, c'est le Prince lui-même, couronné de la cadi-ris crénelée, attribut qui le distingue des satrapes ou des dynastes, ses tributaires. Fléchissant les deux genoux, la jambe gauche en avant, le pied droit en arrière (1), il tient l'arc de la main gauche avancée, tandis que la droite soulève une javeline, la pointe inclinée transversalement vers le sol, la hampe terminée par une boule ou grenade d'argent. Un carquois plein de flèches empennées est sur son dos; la candys dont il est vêtu est une ample tunique de soie brodée, relevée sur les bras et sur le genou gauche, et dont la bordure inférieure est garnie de festons et de glands. Tel est le

(1) E. Babelon, dans ses *Perses ach.*, introd., p. VII, donnant du type de la darique la description que nous venons de reproduire, écrit « la jambe droite en avant, le pied gauche en arrière ».

Comme le fait remarquer E. Babelon lui-même, l'attitude de l'« archer royal » sur les dariques représentait celles des archers perses au combat. Or, pour bien tirer, l'archer doit avoir la jambe gauche en avant et le pied droit en arrière. Du reste, il suffit d'examiner attentivement les types des médailles achéménides (voir *Perses ach.*, PL. I, n^{os} 1, 2, 4, 10 et 27; PL. II, n^{os} 1, 3; 5, 7, 8, 13 et surtout le n^o 10) pour se convaincre que c'est une erreur de Calame qui s'est glissée dans la description donnée par le savant numismate.

type célèbre de l'archer royal, dit « Mélophore », figuré en tant que chef des dix Mille Immortels, porteurs de javelines à pommeau d'argent, dont les images s'alignaient en files multicolores sur les parois des palais de Suse et de Persépolis (1).

Ce type de l'archer achéménide demeure invariable, — sauf sur de rares pièces d'argent, comme nous verrons tout à l'heure, — pendant toute la durée de l'Empire perse (2).

Le revers est toujours (3) occupé par une dépression rectangulaire, profonde, avec des aspérités irrégulières sur toute la surface, dépression imprimée tantôt dans le sens de la longueur du flan, tantôt dans le sens de sa largeur. Cette surface creuse du carré ou du rectangle représente la partie saillante de l'enclume sur laquelle on fixait d'abord la lentille métallique pour l'empêcher de glisser sous le choc du poinçon de l'autre face (4).

Le revers des doubles dariques est tout différent de celui des dariques; c'est toujours une ellipse très régulière, creuse,

(1) Pour comparer le costume du roi de Perse sur les monnaies, avec celui qu'il porte sur les pierres gravées et les bas-reliefs des palais de Suse et de Persépolis, cf. Dieulafoy, *l'Art ant. de la Perse*, 3^e partie, pp. 87 et 89.

(2) Voir E. Babelon, R.N. 1908, p. 177.

(3) E. Babelon, dans son catalogue des m. perses ach. (n° 124) en signale une exception.

(4) Lenormant, *La Monnaie dans l'ant.*, t. I, p. 259. — Cette surface creuse est une des caractéristiques des monnaies primitives. On la rencontre sur les plus anciennes monnaies qu'on connaisse, celles découvertes dans le sanctuaire d'Ephèse. Elle se retrouve aussi sur les Créséides, et on peut dire, d'une façon générale, sur toutes les monnaies antérieures ou contemporaines à la darique.

sillonnée de stries parallèles, transversales, alternativement en creux et en relief, et en ondulées comme des flots agités (image de la mer ?).

Contrairement au type de la darique qui reste uniforme jusqu'à la fin de la dynastie, après être resté invariable pendant plus d'un siècle, le type du sicle médique, l'archer mélophore, disparaît sous Artaxerxès II Mnémon (404-358), ou plutôt, il se modifie dans ses attributs essentiels. Au lieu d'un archer tenant l'arc d'une main, la javeline de l'autre, on a désormais, sur les sicles, l'archer qui tire de l'arc comme l'Héraclès des monnaies de Thasos, puis sous Artaxerxès III Ochus (358-336), le buste de l'archer, jusqu'à la naissance des jambes; enfin, sous Darius III Codoman (335-330), le guerrier tenant le glaive court ou poignard des Perses (1).

Signalons enfin, que les dariques et les sicles sont anépigraphe : ils ne portent jamais de légendes; mais on rencontre parfois au droit, dans le champ, soit à droite, soit à gauche du personnage, des signes, des monogrammes ou des lettres dont la valeur est encore inexpiquée. Ces marques, très rares sur les dariques simples, deviennent plus abondantes sur les doubles dariques, c'est-à-dire au temps de Darius III Codoman, et surtout après la chute de la dynastie : ce sont alors la massue, la couronne, la foudre, une grappe de raisins, des monogrammes, tous composés de lettres grecques, et de caractères helléniques isolés.

(1) E. Babelon, *op. cit.*, p. XI.

SECTION VIII

ICONOGRAPHIE NUMISMATIQUE DES ROIS ACHÉMÉNIDES

OU ORIGINE PERSE DU PORTRAIT MONÉTAIRE

E. Babelon est le premier, parmi les grands numismates, qui a vu dans les types des monnaies achéménides, l'archer mélophore, les portraits des souverains qui les ont émises. Nous ne voyons rien de mieux que de rapporter ici, en substance, ce que le grand savant a écrit sur notre sujet à différents endroits, notamment dans ses « Perses achéménides » (1), dans ses « Monnaies grecques et romaines » (2), et dans son magistral article sur l' « Iconographie et ses origines dans les types monétaires grecs » (3).

Comme le démontre notre savant auteur, — et contrairement à l'opinion généralement acceptée qui prétend que le portrait personnel ne fait son apparition sur les monnaies qu'après Alexandre le Grand, — le type de l' « archer mélophore » des monnaies perses, bien que, à première vue, uniforme et invariable dès le début du monnayage achéménide jusqu'à la fin de la dynastie, n'en représente pas moins les portraits concrets et réels de chacun des souverains achéménides.

(1) *Les Perses achéménides*, introd., pp. XI et suiv.

(2) *Traité des monnaies gr. et rom.*, 2^e partie, t. II, pp. 39-44.

(3) *Revue Numismatique*, 1908, pp. 161 à 207.

Déjà les primitives civilisations de la Susiane et de la Chaldée nous offrent une galerie de portraits dans les étranges statues découvertes par E. de Sarzec à Tello et par J. de Morgan dans les tumulus de Suse.

De même, on trouve des portraits suffisamment caractérisés dans les sculptures assyriennes (1), en dépit de leur aspect conventionnel et hiératique, et malgré la perruque et la barbe postiche dont s'affublent, semblablement et tour à tour, les monarques ninivites, suivant une mode qu'ils légueront en héritage aux Perses achéménides, puis aux Arsacides et aux Sassanides. Les sculpteurs assyriens sont allés même plus loin; ils ont souvent donné aux personnages officiels qui, dans un bas-relief, environnent un roi, des traits qui sont intentionnellement très voisins de ceux de ce monarque lui-même. La comparaison des sculptures de deux règnes ou de deux palais différents rend cette observation particulièrement saisissante. Une coutume semblable, inspirée peut-être par une idée religieuse autant que par un sentiment de flatterie à l'égard du prince, a été observée dans les bas-reliefs et les peintures de l'Égypte (2).

Pour les Perses achéménides, successeurs des Assyro-Chaldéens, leur plus ancienne sculpture est la fameuse stèle de Meched-Bourgab qui nous a conservé le portrait en pied de Cyrus le Grand (3).

(1) G. Maspero, *Hist. anc. de l'Orient*, t. I, pp. 47, 252, 347, 363, 404 à 408; Paul Girard, *La Peinture antique*, pp. 42 et suiv.; J. Menant, *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 4^e série, t. IX, 1882.

(2) Maspero, *Hist. anc. de l'Orient class.*, t. III, p. 51, note.

(3) Dieulafoy, *L'Art antique de la Perse*, t. I, p. L. XVII.

Bien que munie de quatre ailes, et ornée d'attributs divins, cette image, dans laquelle on ne saurait méconnaître un portrait avec un type arien bien accusé, atteste que les Perses achéménides prenaient à tâche, comme les Assyriens, d'individualiser la figure humaine. Ils s'y appliquèrent jusque dans les bas-reliefs de leurs palais et de leurs nécropoles rupestres. Darius I^{er}, fils d'Hystaspe, adopte, bien plus que Cyrus et Cambyse, les usages des anciens rois de Ninive et de Babylone; il se sémitise en quelque sorte. Pour lui et pour ses successeurs, « l'ampleur et la longueur de la barbe sont toujours un indice du plus haut rang » (1).

Voilà pourquoi on en affuble même la figure des rois enfants, tout en leur conservant une physionomie propre.

Les cheveux longs sont aussi, chez les peuples sémitiques, l'emblème de la force physique, comme l'atteste la légende biblique de Samson et Dalila. La mise en pratique de tels usages, en donnant aux sculptures une apparente uniformité, peut porter ceux qui se contentent d'un coup d'œil général et superficiel jeté sur les bas-reliefs achéménides, à méconnaître l'individualisme des physionomies royales; mais on change bien vite en y regardant de plus près et on reconnaît de véritables portraits sous l'aspect hiératique, dur et glacé de ces figures.

Il en est de même du type monétaire des rois achéménides, l'« archer mélophore », qui, en dépit de l'exiguïté des visages et des difficultés inhérentes à ce genre de travail, nous offre, à travers les mêmes éléments hiératiques et conven-

(1) Perrot et Chipiez, *Hist. de l'art dans l'antiquité*, t. II, p. 550.

tionnels, sous ce costume uniforme et avec ces attributs impersonnels, les portraits concrets et réels de chacun des souverains qui se sont succédé sur le trône achéménide. Les différences indéniables que l'on constate dans ces images ne sont pas imputables uniquement au changement de graveurs, à l'éloignement des ateliers, à l'habileté ou à la négligence des ouvriers monétaires.

Au commencement de chaque règne, on introduit sur les coins monétaires, un type royal original, auquel on donne des traits rapprochés, autant que possible, de ceux du nouveau prince; on modifie les ornements de la *cidaris*, puis ce type, une fois créé, s'immobilise ou varie peu, en dépit des changements qui surviennent objectivement dans la physionomie du roi. C'est d'après ce principe que l'on adoptait un type barbu même pour un prince en bas âge, la barbe longue et frisée, postiche comme les cheveux, étant des attributs de la personne royale.

L'adoption, pour les types monétaires, du portrait individuel, mais muni des attributs hiératiques et conventionnels, du souverain qu'on rencontre pour la première fois dans le monnayage achéménide, se retrouve dans celui d'Alexandre. Lui aussi, divinisé de son vivant, n'a sur ses monnaies, le plus ordinairement posthumes, que des portraits divinisés. Les Diadoques, successeurs immédiats d'Alexandre, continuant cet usage déjà séculaire, placent sur leurs espèces respectives leurs effigies, souvent munies d'attributs divins et parfois idéalisés.

Dans la période hellénique, le portrait monétaire devient la règle la plus ordinaire dans les pays à constitution monarchique.

Enfin, avec la Renaissance de l'Empire perse, sous les règnes des Arsacides et des Sassanides, ces héritiers et lointains successeurs des rois achéménides, les observations iconographiques qu'on vient de mentionner et la théorie générale qui en résulte trouveront, en même temps que leur nouvelle application, leur justification et leur confirmation directe.

On a signalé à sa place que E. Babelon, d'accord avec la généralité des auteurs, attribue à Darius I^{er}, fils d'Hystape (521-486), la création du monnayage perse. Cela étant, le savant auteur n'a cherché sur les monnaies achéménides que les effigies des princes qui se sont succédé sur le trône de la Perse de Darius I^{er} à Darius Codoman (335-330), écartant ainsi, d'une manière a priori, de ses recherches les deux premiers rois de la dynastie : Cyrus et Cambyse.

On a vu aussi que le progrès des sciences assyriologiques, en démontrant que le nom de la darique ne vient pas de celui de Darius, mais qu'il lui est, au contraire, bien antérieur, a ébranlé la base fondamentale de cette doctrine. Il est permis, dès lors, d'accueillir avec quelque réserve le classement proposé par E. Babelon, et de se demander si l'on ne doit pas chercher, parmi les séries monétaires achéménides, des pièces aux effigies de Cyrus et de Cambyse.

SECTION IX

LE PRINCIPE DU MONNAYAGE DROIT RÉGALIEN

L'Empire achéménide s'étendant, comme on l'a déjà vu, sur la plus grande partie du monde antique, englobait les peuples dont les civilisations et les coutumes variaient à point de constituer les plus éclatants contrastes (1).

Dès lors, il ne pouvait naturellement pas être question d'un seul et même régime, dans quelque domaine qu'il fût, applicable avec une rigoureuse uniformité sur un territoire aussi immensément étendu et chez tous ces peuples et ces races encore plus dissemblables qu'éloignés les uns des autres.

Parmi les pays soumis à la domination des Grands Rois, il y en avait qui formaient le noyau central de l'Empire;

(1) Un récit anecdotique d'Hérodote nous renseigne d'une manière saisissante sur la dissemblance des coutumes et des civilisations des peuples faisant partie de l'Empire perse : « Darius convoqua un jour, raconte l'historien d'Halicarnasse (III, 38), les Grecs de son entourage et leur demanda à quel prix ils consentiraient à manger leur père après sa mort; ils protestèrent qu'à aucun prix ils ne le feraient. Darius convoqua ensuite ces Indiens qu'on appelle Kallaties, et chez qui la coutume est de manger ses parents; en présence des Grecs, à qui un interprète traduisait l'entretien, il leur demanda à quel prix ils accepteraient de livrer aux flammes le cadavre de leur père; les Indiens s'exclamèrent et le prièrent vivement de ne pas blasphemer. Tellement ces usages sont bien établis, tellement il est juste, le vers de Pindare sur « la coutume reine du Monde ! ».

d'autres en faisaient les parties intégrantes; d'autres enfin, se rattachaient à la cour de Suse par des liens dont la solidité était en fonction des distances qui les séparaient du centre, et de leur importance politique, économique ou stratégique. Dans cette dernière catégorie, on assistait à toute une gamme de rapports politiques allant de l'assimilation totale à l'autonomie complète.

Le grand mérite de la politique gouvernementale perse, l'innovation qui rendait la domination achéménide, non seulement supportable, mais encore douce et sympathique à tant de peuples aux aspirations diverses, consistait précisément dans son respect pour les cultes, les coutumes et les institutions propres à chaque nation. De sorte que le joug perse, loin d'être, à la manière de ceux des grands empires qui l'avaient précédé, synonyme de l'esclavage et de l'oppression, signifiait la délivrance et la liberté. Cette attitude pleine de sagesse, qui avait fait de Cyrus, par qui elle avait été inaugurée, le héros national, le messie libérateur de tant de peuples (1), resta jusqu'à la fin, la politique gouvernementale des souverains de Suse

(1) Voici en quels termes la Bible exalte la mission libératrice de Cyrus : « J'ai désigné Korès (Cyrus) comme mon berger, comme celui qui accomplira ma volonté... voici ce que Iahveh dit à son oint, à Cyrus : ... Je marcherai devant toi, j'aplanirai les monts, je briserai les portes de bronze... bien que tu ne me connusses pas ». (E. Cavaignac, *Le Monde Méditerranéen*, etc., pp. 409-410). — Chose curieuse, Nabonaïd, roi de Babylone et l'oppressur des Juifs, voit, à son tour, en Cyrus un sauveur, un libérateur.

« Dans l'année de mon avènement (556-555), raconte Nabonaïd dans son inscription, j'eus le songe suivant... Marduk me dit : « Nabonaïd..., refais Ehulhul, remets Sin... dans son domicile légitime ! ». Je répondis... Ce domicile... un chef des Barbares de Nord

Cette modération se manifestait particulièrement en matière religieuse, la seule qui intéressât vivement et également tous les peuples soumis. Par contre, dans les domaines politique et administratif, le grand empire se présentait sous un aspect bien plus unitaire. Son harmonie étant assurée sinon par l'unité de législation, du moins par l'unité de législateur, de sorte que si les institutions différaient suivant les peuples, elles émanaient, pour ainsi dire, toutes — directement, par délégation ou par approbation — des souverains de Suse. C'est à cet état de choses que Darius fait allusion en se disant « roi unique de plusieurs; législateur unique de plusieurs » (1).

En matière monétaire, ce même procédé gouvernemental qu'on pourrait définir : l'unité dans la diversité, retrouve son application ainsi que sa nouvelle confirmation.

En principe, le monnayage est considéré comme un attribut essentiel de la souveraineté. Seulement, l'or étant

(les Mèdes) le possède... Marduk me parla ainsi : « Quand viendra la troisième année (553-52), je susciterai Cyrus, roi d'Anzan... il battra les masses des Barbares du Nord... ». (E. Cavaignac, *op cit.*, pp. 397-98.) — Laissons enfin le grand roi parler lui-même de sa sage et libérale politique : « Tous les rois, de la mer supérieure (la mer Noire) à la mer inférieure (le golfe persique), dit Cyrus dans son inscription placée dans un des temples de Babylone restauré par lui,... apportèrent leur lourd tribut... Je fis rentrer les dieux dans les demeures de leur cœur... Je remis tous leurs gens en place, je les rétablis... Les dieux de Sumer et d'Akkad, que Nabonaid... avait amenés à Babylone... Je les rétablis dans leurs sanctuaires, dans les demeures qui leur plaisaient... ».

Quel profond contraste entre ces paroles pleines de bienveillance et les récits des monarques babyloniens, égyptiens, hittites, assyriens, etc..., qui ne parlent que de vengeances, de massacres, de pillages et de destructions !

(1) *Mémoire de la mission arch. de Perse*, t. XXI, p. 62.

considéré comme l'unique étalon dans l'empire perse, l'électrum, l'argent et le bronze, qui ne constituaient que des monnaies d'appoint, pouvaient être frappés par des villes, des dynastes tributaires ou des satrapes, sans porter préjudice aux prérogatives exclusives du souverain. C'est ainsi que nous voyons les villes côtières d'Asie Mineure continuer, comme au temps de leur indépendance, à frapper des monnaies d'électrum et d'argent, absolument autonomes par leurs types, leurs légendes et leur taille. De même, les rois tributaires, placés sous la surveillance des satrapes, frappent monnaie dans des conditions qui varient suivant les pays, et aussi, sans doute, suivant leur degré de sujétion vis à vis du monarque de Suse. Les uns, comme les dynastes de Carie, de Lycie, de Chypre, de Gebal, de Tyr, d'Aradus, ont des espèces qui, à l'instar de celles des villes grecques d'Asie Mineure, ne traduisent en rien la suzeraineté du Grand Roi. D'autres, comme les rois de Sidon et les dynastes héréditaires de Cilicie, placent sur leurs espèces le type du prince achéménide. L'autorisation d'apposer les types achéménides sur les monnaies des rois tributaires constituait d'ailleurs une faveur particulière, accordée seulement aux dynastes étant considérés comme des lieutenants du Roi des Rois et jouissant de sa pleine confiance.

On voit « combien étaient variés ces usages monétaires, tout en respectant le principe de la réserve exclusive du monnayage de l'or pour le roi de Perse suzerain » (1).

Outre les monnaies des villes grecques et celles des dynas-

(1) Voir E. Babelon, *Les Perses ach.*, introd., pp. XXII et XXIII.

tes tributaires, on voit parfois des espèces émises par certains satrapes.

En principe, la qualité de satrape ne conférait pas le droit de battre monnaie. On a vu, plus haut, le passage d'Hérodote, où il est question de la sévère punition infligée par Darius à Aryandes, satrape de l'Égypte, inculpé d'avoir émis des pièces d'argent au mépris des règles monétaires instituées par le Grand Roi (1). Le droit de monnayage était accordé occasionnellement aux satrapes et aux lieutenants du Grand Roi, chaque fois que des fonctions extraordinaires leur étaient conférées; lorsqu'ils étaient chargés de la préparation des expéditions militaires particulièrement importantes ou du commandement des armées en campagne (2). Voilà pourquoi tel ou tel satrape fait frapper ses monnaies, tantôt, le cas échéant, dans une ville de sa satrapie, tantôt, suivant les circonstances de la guerre et le déplacement des troupes, dans des ateliers fort éloignés de sa circonscription administrative (3).

En présence de ces différentes sortes de monnayages et faute d'avoir établi la distinction, pourtant fondamentale, entre la frappe de l'or et celle des métaux secondaires, des

(1) Hérodote IV, 166.

(2) De même que sous le règne des Perses achéménides, dans l'empire romain le droit de monnaie était attaché au commandement des armées. « Tout chef militaire, écrit E. Babelon (*Mon. gr. et rom.*, 1^{re} partie, t. I, p. 968), pouvait faire frapper partout où il se trouvait, des espèces pour la solde de ses troupes. »

(3) Voir E. Babelon, *Mon. gr. et rom.*, 2^e partie, t. II, pp. 7 et suiv.; même auteur, *Les Perses ach.*, introd., p. XXIII; Lenormant, *La Monnaie dans l'ant.*, t. II, p. 16 et 17.

numismates comme Waddington, ont conclu à la liberté absolue de la frappe dans l'Empire achéménide. « Le droit monétaire, écrit Waddington, a été exercé pendant tout le cours de la domination persane (sic), concurremment et simultanément avec la monnaie royale, par des satrapes héréditaires ou revêtus de fonctions extraordinaires » (1).

En regardant les choses de plus près, on se convainc que cette affirmation est trop absolue et qu'il faut, tout au moins, établir la distinction nécessaire entre la frappe de l'or et celle des autres métaux. On voit, alors, comme le démontre F. Lenormant que « le roi de Perse se réservait exclusivement et avec une grande jalousie, le droit d'émettre la monnaie d'or; il ne permettait d'en frapper à aucune ville ni à aucun dynaste local » (2).

De même que F. Lenormant, M. Percy Gardner soutient la thèse d'après laquelle les souverains achéménides se réservaient exclusivement le monnayage de l'or (3).

Enfin, E. Babelon dans ses « Perses achéménides », se rallie à la même thèse et écrit : « Si les villes et les dynastes tributaires, et aussi quelques satrapes, ont joui des droits monétaires, ils ne monnayèrent que l'électrum, l'argent et le bronze, et c'est un principe universellement reconnu que le Grand Roi se réservait exclusivement la frappe de l'or et

(1) Waddington, *Mélanges de numismatique*, 1861, p. 101.

(2) F. Lenormant, *La Monnaie dans l'ant.*, t. II, p. 3.

(3) Percy Gardner, *The Gold coinage of Asia before Alexander the great* (Extr. des *Proceedings of the british Academy*, t. III, 1908).

dans toute l'étendue de l'Empire » (1). Mais le savant auteur se rétractant ensuite dans ses « Monnaies grecques et romaines » (2), déclare qu' « il n'est pas exact de dire comme beaucoup d'auteurs le répètent, que le roi des Perses se réserve exclusivement, dans son empire, le monnayage de l'or ».

De ces deux opinions diamétralement opposées émises par le même savant, nous n'hésitons pas à opter pour la première qui constitue la thèse de la majorité et jouit des faveurs des grands numismates récents, comme M. Percy Gardner et d'autres. En outre, avec la thèse de la liberté absolue du monnayage, laissée indifféremment aux villes, aux dynastes et aux satrapes, on ne comprendrait plus le passage plus haut mentionné d'Hérodote où l'historien grec nous raconte clairement que Darius le Grand a puni de mort Aryandès, le satrape de l'Égypte, uniquement parce qu'il avait émis de la monnaie, et cela même en argent.

En résumé, le principe de la frappe de l'or, attribut et droit exclusifs de la souveraineté, apparut pour la première fois avec le monnayage des Perses achéménides. Cette doctrine monétaire inviolable fut, ensuite, acceptée par les Grecs et recueillie par Alexandre, qui s'attribua aussi, dans toute l'étendue de son empire, le monnayage exclusif de l'or, et de là vient sans doute que sous l'empire romain, la

(1) E. Babelon, *Les Perses ach.*, introd., p. III, in fine; voir aussi p. XXIII.

(2) E. Babelon, *Mon. gr. et rom.*, 2^e partie, II, p. 19.

monnaie d'or fut la *sacra moneta*, réservée spécialement à l'Empereur (1).

(1) Voir E. Babelon, *Mélanges numismatiques*, 1^{re} série, p. 187 et 2^e série, p. 87; voir aussi F. Lenormant, *La Monnaie dans l'ant.*, t. I, p. 173.

SECTION X

LES DIFFÉRENTES SORTES DE MONNAYAGES COEXISTANT

DANS L'EMPIRE ACHÉMÉNIDE

§ I. — MONNAYAGE ROYAL

L'émission des dariques et des sicles médiques, frappés par l'ordre du Grand Roi, avait lieu dans les ateliers annexés aux palais de Suse ou de Babylone. Dans ces résidences royales se trouvait enfermé le trésor du prince, en lingots; ce trésor provenait du paiement des impôts, du butin des guerres ou de toutes autres sources. On ramenait ces métaux à un titre identique, par la fusion et l'affinage. Le métal précieux ainsi purifié était mis en pains, en barres ou en lingots d'autres formes. On convertissait en monnaie d'or ou d'argent une certaine quantité de ces pains, chaque fois que le Grand Roi avait à équiper une flotte ou lorsqu'il voulait organiser une armée (1).

Quand le roi se déplaçait pour prendre personnellement le commandement des troupes, il se faisait accompagner de

(1) Voici en substance ce que nous raconte Hérodote sur la Thésaurisation et la frappe des métaux précieux par les rois achéménides : « Le roi, dit l'historien grec, thésaurise les impôts de cette manière : on fait fondre les métaux et on les verse, encore liquides, dans des vases de terre cuite; quand ils sont refroidis, on brise cette enveloppe. Lorsque le roi a besoin d'argent, il fait frapper la somme qui lui est nécessaire ». (H. III. 96).

son trésor dans lequel il puisait pour fabriquer, parfois hâtivement, des dariques ou des sicles, dans toutes les stations où il établissait son quartier général (1)

*
**

§ 2. — ÉMISSIONS PROVINCIALES

Nous savons par les développements antérieurs, que, outre la monnaie du Grand Roi, il y avait, dans l'Empire perse, les monnaies émises par les villes grecques tributaires, celles des dynastes qui payaient aussi l'impôt, enfin celles que certains satrapes firent frapper occasionnellement, lorsqu'ils furent chargés de la préparation des expéditions militaires et du commandement des armées en campagne. Ce sont ces trois sortes de monnaies que nous désignons sous le titre d'émissions provinciales.

Nous avons déjà signalé que sous le règne des Achéménides et bien plus tard encore, l'usage courant de la monnaie ne se répandit guère dans les contrées éloignées des côtes de la Méditerranée. Pour les Perses eux-mêmes, la monnaie était destinée principalement à servir aux échanges commerciaux qui s'établissaient avec les Grecs sur les frontières de l'Empire, ou à payer la solde des mercenaires hellènes enrôlés dans les armées du Grand Roi. Les provinces du centre de l'Asie Mineure et, à plus forte raison, les contrées asiatiques plus reculées, continuèrent, pendant toute la durée de l'Empire des Achéménides, à échanger les

(1) Voir E. Babelon, *Mon. gr. et rom.*, 2^e partie, t. II, pp. 3 et suiv.

métaux précieux en lingots; et les monnaies qui circulaient chez elles, elles ne les recevaient qu'au poids, comme le métal non monnayé.

Dès lors, la zone des villes qui frappèrent monnaie en Asie sous la domination des Achéménides, forme un immense ruban longeant la mer et se déroulant depuis Trépéus sur le Pont-Euxin, jusqu'au-delà de l'Égypte.

D'après ces données géographiques, les seules satrapies dans lesquelles des monnaies aient été frappées avant Alexandre, sont les suivantes :

La VI^e satrapie, c'est-à-dire l'Égypte et la Cyrénaïque; la V^e satrapie comprenant la Syrie, l'Arabie, la Mésopotamie, la Phénicie, la Palestine et l'île de Chypre; la IV^e satrapie, celle de Cilicie; la I^{re} satrapie, ou satrapie d'Ionie, qui embrassait la Pamphlie, la Lycie, la Carie, la Pisidie, l'Ionie et l'Eolide; la II^e satrapie, celle de Sardes ou de la Lydie, qui englobait la Mysie, la Lydie, le pays des Lausoniens, des Cahaliens, des Hytteniens; la III^e satrapie, désignée souvent sous le nom de satrapie de Phrygie ou de Dascylion, qui comprenait outre la côte de l'Hellespont, toute la région centrale de l'Asie Mineure, depuis le Taurus jusqu'au Pont-Euxin (1).

Les circonscriptions administratives que nous venons d'énumérer ont d'ailleurs subi bien des changements pendant la durée de l'Empire.

Signalons, à l'occasion de ces monnayages locaux, que, à la différence des monnaies royales qui sont, en général, anépigraphe, c'est-à-dire dépourvues de légendes, les émissions

(1) E. Babelon, *Achéménides*, pp. XXI-XXII.

provinciales, qu'elles soient satrapales, dynastiques ou autonomes des villes, portent ordinairement des légendes rédigées, suivant les régions, en langue sémitique et caractères araméens ou en langue et écriture grecques.

Sur la côte occidentale de l'Asie Mineure, la langue est le grec, de même qu'à Rhodes et dans les colonies grecques de Cilicie et de Chypre.

En Lydie, les légendes sont lyciennes. Elles sont pamphyliennes en Pamphlie, araméennes en Cilicie, phéniciennes dans les villes de Phénicie et leurs colonies chypriotes. Mais ce sont la langue sémitique et les caractères araméens, alors très usités en Perse dans les circonstances ordinaires de la vie, qui prédominent dans les légendes monétaires.

Par contre, on ne rencontre aucune médaille portant des légendes en caractères cunéiformes, cette écriture étant réservée à la cour des rois pour les inscriptions lapidaires.

Les émissions provinciales et satrapales diffèrent aussi, entre elles et avec les monnaies royales, par leurs types. Tandis que dans les villes à constitutions républicaines, les types monétaires sont généralement empruntés à la faune ou à la flore, dans les frappes dynastiques et satrapales, ce sont les portraits des rois tributaires et des satrapes qui forment les empreintes monétaires.

A la différence du type royal qui reste, comme nous l'avons vu, invariablement le même, les types monétaires des satrapes et des dynastes tributaires subissent de notables variations : tantôt c'est la tête du satrape ou du roi local, en grande effigie, tantôt ces personnages sont représentés à cheval ou en toute autre attitude. Quelquefois, aux revers des pièces, paraît le suzerain, type qui rappelle celui de la

darique. Remarquons aussi que contrairement aux rois achéménides qui sont coiffés de la cidaris crenelée, les satrapes ne portent en général que la tiare persique ceinte d'un bandeau et munie de fanons qui descendent sur la nuque et les joues (1).

Quant aux systèmes monétaires usités dans les différentes parties de l'Empire achéménide, l'étalon persique domine surtout dans les contrées orientales. Mais on rencontre aussi les systèmes éginétique, lydien, milésiaque, rhodien et d'autres encore, suivant les directions du commerce, sans qu'une règle générale préside à ces préférences locales (2).

Il en est de même pour le choix de métal. L'or mis à part, tous les autres métaux : l'électrum, l'argent, le cuivre et le bronze, pouvaient être servis dans les monnayages locaux. Mais, principalement ces monnaies sont en argent. Remarquons, à cette occasion, qu'on ne signale point de monnaie royale en cuivre ou en bronze. La frappe de ces numéraires était, semble-t-il, totalement abandonnée aux autorités locales (3).

(1) E. Babelon, *Mon. gr. et rom.*, 2^e partie, t. II, p. 10.

(2) *Ibid.*, pp. 17 et 18.

(3) J. de Morgan, *Numismatique orientale*, Paris 1923, p. 35.

APPENDICE

APPENDICE

LES FINANCES ACHÉMÉNIDES

Il nous paraît intéressant de donner un aperçu sommaire de l'organisation financière de l'empire achéménide, et essayer, ensuite, de dégager quelques idées approximatives sur l'état économique et démographique de ce grand empire, particulièrement de celui des provinces qui constituent la Perse de nos jours.

Vers 520-515 av. J.-C., Darius I^{er}, continuant l'œuvre commencée par Cyrus, procéda à l'organisation administrative et financière de l'empire perse. Il divisa son royaume en une vingtaine de satrapies (1) placées sous l'autorité d'un satrape

(1) D'après Hérodote (III, 89 à 95) le nombre des satrapies était de vingt; l'inscription de Persépolis en énumère 24; celle de Naqchi-Roustém 28, au début il y en avait 23; 1° Fârs ou Perside; 2° l'Elam et Susiane; 3° La Chaldée; 4° l'Assyrie; 5° la Mésopotamie, la Syrie, la Phénécie et la Palestine, désignées ensemble sous le nom d'Arabayâ; 6° l'Egypte; 7° les peuples de la mer (Ciliens et Chypriotes); 8° l'Ionie ou les colonies grecques d'Asie Mineure; 9° la Lydie et la Mysie; 10° la Médie; 11° l'Arménie; 12° la Katpatouka (Cappadoce); 13° la Parthiène et l'Hyrcanie; 14° la Zarangie; 15° l'Arie; 16° la Chorasmie; 17° la Bactriane; 18° la Sogdiane; 19° la Gandarie; 20° les Çaka ou Saces, alors dans la grande plaine de Tartarie; 21° les Thatagons ou Sattagydes, bassin de l'Helmend; 22° l'Arachosie; 23° les Maka, sur le détroit d'Ormuz. A la fin du règne de Darius on en comptait trente et une. On voit que la distribution de ces provinces décrit un cercle autour de la Perside, dans le sens du mouvement des aiguilles d'une montre.

(khchathrapa). En même temps, afin de se rendre compte de ce que chacune pouvait payer de tribut, il prescrit une enquête préalable, et des anecdotes conservées par des historiens grecs attestent le sérieux avec lequel avait été conduite l'opération.

Très vraisemblablement, comme le fait remarquer E. Cavaignac (1), les taxateurs perses avaient cherché à déterminer le taux de l'impôt prélevé sur la récolte des céréales.

On avait d'abord estimé la surface cultivable : tel district était coté comme ayant tant de parsanges en longueur, sur tant en largeur, et, par suite, tant de djaribs de surface; on en déduisait suivant les cas, le tiers, la moitié, les deux tiers ou davantage représentant les montagnes, les rivières, les chemins, les espaces occupés par les habitations, et les terrains incultivables (2). Puis on appréciait la productivité moyenne du pays. Ainsi l'évaluation de la surface cultivable rapprochée de la productivité, donnait la valeur de la récolte possible. Il ne restait qu'à évaluer en argent le prix de la récolte. On adopta, semble-t-il, pour tout l'empire le taux babylonien, à peu près la moitié de celui pratiqué dans les pays grecs, où le prix du blé était au IV^e siècle av. J.-C., de 2 ou 3 drachmes par hectolitre (3).

Ainsi, « un tribut de 100 talents (d'argent) babyloniens, par exemple, répondait à une valeur de récolte possible de

(1) *Le Monde Méditerranéen*, p. 522.

(2) Nous verrons les mêmes procédés employés sous les Sassanides Kadvadh et Chosrès 1^{er}, pour l'établissement du cadastre de l'Empire; c'est aussi de la même manière que le calife Omar procède à la fixation de l'impôt de Sawâd.

(3) E. Cavaignac, *op. cit.*, p. 524.

1.000 talents, à une récolte réelle de 1 million et demi d'hectolitres » (1).

Le système adopté était celui de l'abonnement : la somme ainsi déterminée était fixée une fois pour toutes et ne subissait plus aucune modification en dépit des changements qui pouvaient survenir dans l'assiette de l'impôt. La perception des impôts formait une des principales fonctions du satrape. Les contributions étaient fixées généralement en talents d'argent ou en talents d'or. Certaines satrapies devaient fournir, outre le tribut fixé en or ou en argent, des paiements en nature : des chevaux, des brebis, du blé, des eunuques, des chiens de chasse, etc... (2).

Du reste, il y a des raisons de croire que même les impôts établis en talents d'or ou d'argent étaient payables, suivant les provinces, entièrement en numéraire ou partie en espèces et partie en nature.

Nous nous basons dans les calculs qui suivent, seulement sur les tributs annuels fixés en argent et en or, sans compter les paiements en nature ni les cadeaux que le Grand Roi recevait dans diverses circonstances.

Le montant des contributions des provinces qui s'ac-

(1) *Ibid.*

..

(2) En plus des tributs versés en argent, l'Égypte était tenue à fournir cent vingt mille mesures de blé; la Babylonie, cinq cents eunuques; la Médie, cent mille brebis, quatre mille poulains; l'Inde, des chiens de chasse. Tous les trois ans les Ethiopiens versaient en plus d'un tribut d'or, des défenses d'éléphant, des bois d'ébène, plus cinq enfants; les habitants de la Colchide, tous les cinq ans, cent garçons et cent filles; les Arabes chaque année, cent quintaux d'encens. (Hérodote, III, 5, 91, 97 etc.).

quittaient en argent s'élevait à 7740 talents, soit 260.528 kilogrammes d'argent; celui des satrapies qui payaient en or à 360 talents d'or, soit 10.908 kilos d'or (1)

Convertissons maintenant en or, le montant des tributs payés en argent, et nous aurons d'après le rapport de 1 à 13 1/3 entre les deux métaux, la somme de 19 588 1/2 kilos d'or, ce qui, additionné avec les impôts versés en métal jaune nous donnera la somme totale de 30.496 1/2 kg. d'or, ou l'équivalent de 4.164.902 livres sterling-or.

M. E. Cavaignac (2), partant de l'idée qu' « un tribut de 100 talents babyloniens d'argent répondait à une récolte réelle de 1 million et demi d'hectolitres, et à une population de 400 ou 500.000 âmes », évaluée à 114 millions d'hectolitres de céréales, la récolte annuelle de tout l'empire, et à 35 millions d'âmes toute sa population (3).

Ces évaluations se trouvent certainement au-dessous de la réalité, étant donné que les diverses parties de l'empire ne pouvaient être soumises aux mêmes règles cadastrales. Les sommes versées au trésor royal par les provinces éloignées du centre ne représentaient sans doute pas toute leur capacité fiscale, mais un tribut fixé à forfait ayant plutôt le caractère d'un présent que celui d'un impôt méthodiquement établi. En dehors de cette observation, Plutarque nous raconte que Darius avait fait prendre des informations dans les provinces pour savoir si les impôts projetés étaient suppor-

(1) Dans ces calculs, nous avons estimé, avec E. Babelon, le talent d'argent à 33 kg. 660 gr. et le talent d'or à 30 kg. 300 gr.

(2) *Le Monde Méditerranéen*, p. 524.

(3) *Op. cit.*, p. 528, tableau.

tables : quand on lui répondit affirmativement, il en abaissa le taux de moitié, prévoyant que le satrape aurait à prélever sa part pour son entretien (1).

En plus de ces observations, les chiffres de 114 et de 35 millions donnés par M. Cavaignac paraissent, d'après les données mêmes sur lesquelles il a édifié ses calculs, pécher par l'insuffisance.

En effet, notre auteur ne tient compte que des impôts versés en argent, négligeant complètement les tributs acquittés en or, qui, s'élevant à 360 talents d'or, équivalent à 4.320 talents d'argent.

Or, si l'on ajoute à ce dernier chiffre le montant des tributs payables en argent, on obtiendra la somme globale de 12.060 talents d'argent, représentant le montant de tous les impôts fixés en espèces dans tout l'empire.

Compte tenu de cette correction, la récolte annuelle de l'empire s'élève à 181 millions d'hectolitres, et sa population à 54 millions d'âmes.

Voyons maintenant d'après ces mêmes données quel a été, sous les Achéménides, le montant des impôts et, par suite, l'état économique et démographique des provinces qui constituent la Perse d'aujourd'hui.

Ici encore, nous ne prenons en considération que les tributs fixés en espèces, sans tenir compte de ceux établis en nature qui atteignaient parfois d'énormes proportions (2).

(1) Voir Cl. Huart, *La Perse antique*, p. 92.

(2) Nous avons vu dans une note précédente ce que payait, par exemple, la Médie en nature.

Le montant des impôts versés en numéraire par ces provinces, à l'exception de la Perside (une partie du Fârs actuel), qui bénéficiait de l'immunité fiscale, s'élevait à 2.000 talents d'argent, répondant à une récolte annuelle de 30 millions d'hectolitres (1) et à une population de 9 millions d'âmes (2).

Remarquons que l'enquête minutieuse et préalable dont nous parlent des auteurs grecs, et à la suite de laquelle Darius aurait fixé le montant des impôts de son royaume, devait s'appliquer particulièrement à ces provinces, situées au centre de l'empire. Il en résulte que les chiffres les concernant révèlent assez sincèrement leur capacité fiscale, et, par suite, nous renseignent avec quelque exactitude sur leurs conditions économiques et démographiques.

Quand on établit une comparaison entre la Perse achéménide, telle qu'elle nous paraît à travers ces informations historiques, et l'Iran de nos jours, on est, à première vue, tenté à conclure à l'inexactitude des évaluations fiscales qui nous sont transmises par Hérodote. Mais les chiffres de Bisotoûn confirment ceux de l'historien grec. Dès lors, on doit reconnaître que « l'Iran actuel est un Iran délabré par rapport à celui de Darius » (3). Il faut se représenter l'Iran achéménide bien cultivé et bien peuplé, comme il l'a été à certaines époques du moyen-âge et aux temps des Séfévides, et toutes les fois que le pays a été protégé, par un pouvoir fort, contre les agitations intérieures et les invasions du dehors, qui toujours le guettent.

(1) 2.400 kilogrammes ou 8.163.226 *Kharwârs*.

(2) 2.000 talents d'argent équivalent à 167 talents d'or, ou à 691.288 livres sterling-or. Ce qui fait d'après le change actuel, Avril 1933, 95.397.800 rials environ.

(3) E. Cavaignac, *op. cit.*, p. 425.

CHAPITRE II

DE LA CONQUÊTE MACÉDONIENNE AU RÈGNE DES ARSACIDES

SECTION I

LA PRÉTENDUE CAUSE MONÉTAIRE DE L'EXPÉDITION

D'ALEXANDRE

La téméraire invasion d'Alexandre, fils de Philippe, et l'assassinat de Darius III Codoman en 330 par les traîtres satrapes Bessos et Barsaëntes marquèrent la fin du grand empire fondé par Cyrus le Grand.

Certains auteurs (1) ont prétendu que c'était la lutte de l'étalon d'argent des Grecs contre l'étalon d'or des Perses qui détermina le conquérant macédonien à se lancer en plein cœur de l'Asie inconnue. C'est sans doute grossir exa-

(1) Droyesen, *Revue mensuelle de l'Académie de Berlin*, 15 février 1877, 24; Barclay Head, *Guide to the coins of the ancients*, London 1889. Voir sur l'œuvre monétaire de Philippe et d'Alexandre le même auteur, *Historia numorum*, p. 195 à 197. Voir aussi F. Justi, *Der Iranischen Philologie*, Strasburg, 1895-1904, t. II, p. 471.

gèrement les choses que de voir dans un antagonisme monétaire la cause déterminante d'un événement de cette envergure. Il n'est cependant pas invraisemblable que la rivalité des deux étalons, en assurant au fortuné adversaire de Darius la sympathie des Grecs, l'ait encouragé dans sa tentative et facilité sa tâche.

Rappelons, pour éclaircir le problème, que la Grèce d'Europe depuis l'origine de son monnayage jusqu'au milieu du IV^e siècle av. J.-C., a vécu sous le régime exclusif de l'étalon argent.

La raison principale de ce fait, c'est que les mines d'argent sont sinon nombreuses, du moins abondantes en Grèce, telles que, par exemple, pour n'en citer que les plus célèbres, celles du Laurium, l'origine de la richesse et, par suite, de la puissance d'Athènes.

Tout à l'opposé de l'argent, l'or en Grèce n'était guère qu'un métal importé, venant de l'Asie ou de l'Égypte, toutes contrées se trouvant sous la domination des Perses.

L'extrême rareté de l'or en Grèce, qui le rendait fort apprécié, se traduisait par l'immense vogue de la darique, au détriment des monnaies d'argent grecques qui ne faisaient à côté d'elle qu'une piètre figure. On sait que tout le long du V^e et du IV^e siècles, rien n'a servi les interventions de la diplomatie perse dans la politique intérieure de la Grèce autant que les « archers mélophores », les dariques (1).

(1) On connaît le jeu de mots cruels que fit Agésilas revenant d'Asie malgré lui, rappelé par ses compatriotes que l'or du Grand Roi avait corrompus : le roi de Sparte disait spirituellement à ses amis qu'il avait été chassé d'Asie par trente mille « archers ». (Plutarque, Vie d'Artaxerxès, XXIII).

Nous avons parlé dans le chapitre précédent des tentatives faites par les Grecs, durant les guerres qu'ils eurent à soutenir au IV^e siècle contre les Perses, pour ruiner le crédit commercial de la darique, en créant des monnaies d'or pur au même poids qu'elle. Tentatives inopérantes d'ailleurs, vu la mauvaise posture des Grecs dans cette lutte à armes inégales.

On sait aussi qu'une des visées constantes d'Athènes durant son hégémonie au V^e siècle, particulièrement pendant la guerre du Péloponnèse (430 à 404) fut, d'ailleurs sans y parvenir en dépit de ses rigueurs, de faire de ses espèces d'argent le seul numéraire circulant dans le monde grec (1).

Ce bref aperçu nous montre comment intérêt économique et raisons de prestige convergeaient pour rendre les Grecs les fervents partisans de l'étalon d'argent et les ennemis jurés de l'étalon d'or.

Gardons-nous cependant d'attribuer à la rivalité des deux étalons la cause profonde de l'invasion macédonienne.

Cette vieille rivalité monétaire ne reflète, en réalité, qu'un des aspects du nationalisme grec qui, nonobstant la douceur du joug perse, restait toujours en éveil, attendant impatiemment le moment favorable pour prendre sa revanche. Alexandre a, tout naturellement, exploité ces vieilles ran-

(1) Entre autres documents qui nous renseignent sur les efforts déployés par Athènes pour assurer le triomphe de ses espèces, signalons un décret de l'an 414 environ, trouvé en deux exemplaires à Smyrne et à Siphonos, par lequel Athènes interdit tout monnayage local aux villes placées sous son hégémonie. (Voir E. Babelon, *Mon. Gr. et Rom.*, 2^e partie, t. II, pp. 1046-1047).

cunes au profit de ses ambitions, en se faisant le champion du nationalisme grec qui avait souffert pendant des siècles dans son orgueil.

Ajoutons, en terminant nos observations sur ce sujet, que, dès le commencement du IV^e siècle, le courant du commerce joint aux événements comme l'expédition des Dix mille, dont la solde fut toujours payée en or ou en électrum, les campagnes de Thibron, de Dercyllidas et d'Agésilas et les intrigues prolongées de la diplomatie perse qui aboutirent au traité d'Antalcidas (387) déversèrent sur la Grèce une partie de l'or de l'Asie. Le pillage du trésor de Delphes par les Phocidiens (354) mit de nouveau une grande quantité d'or en circulation. Vers la même époque Philippe de Macédoine s'emparait des mines d'or du Mont Pangée d'où il tirait un bénéfice annuel équivalant la valeur de 1.000 talents d'argent. Ce fut avec l'or de ces mines qu'il émit, le premier de tous les rois grecs, une monnaie d'or, les fameux statères de Philippe. Tout cela nous montre qu'à l'avènement d'Alexandre, l'or circulait en abondance en Grèce. Tellement abondant que la valeur en avait baissé de 14 fois son poids d'argent qu'elle fut à la fin du V^e siècle, à environ 10 à la veille de l'expédition d'Alexandre (1).

Ainsi dans le dernier quart du IV^e siècle, la « question de l'or » ne se présentait plus en Grèce avec la même acuité que cent ou cinquante ans auparavant, et ne pouvait — les souvenirs d'antan mis à part — provoquer une entreprise aussi grosse en conséquences que la marche contre les Perses.

(1) Voir Th. Reinach, *Hist. par les Monnaies*, pp. 50 à 54.

SECTION II

LA PÉRIODE DU MONNAYAGE MIXTE

PERSO-MACÉDONIEN

Quels qu'aient pu être les mobiles qui le déterminèrent à se lancer à la conquête de l'Asie, au printemps de 334, Alexandre passait l'Hellespont et quatre ans plus tard, en 330, Darius Codoman assassiné, il était le seul maître de tout l'Orient; le grand empire perse n'existait plus.

Si cette date marque la fin de la période achéménide en matière d'histoire politique, il n'en est pas tout à fait de même en ce qui concerne l'histoire monétaire.

En effet, le conquérant macédonien n'eut garde de bouleverser brusquement les habitudes commerciales des populations sur lesquelles il venait d'étendre son empire et dont il tenait à conquérir les sympathies. Aussi ne fit-il pas cesser la frappe de la darique, espèce si populaire dans tout l'Orient. Après la mort d'Alexandre en 323, ses généraux, Antigone, Séleucus et d'autres, ainsi que les satrapes perses qui s'étaient ralliés à la cause de l'envahisseur macédonien, respectèrent les mêmes usages et continuèrent dans les divers ateliers asiatiques de frapper, concurremment avec leur numéraire aux types macédoniens importés par la conquête, des monnaies d'or et d'argent d'après le système persique et aux types de Darius Codoman. Ils y ajoutèrent même une division nouvelle, la double darique d'or, qui paraît bien, — nous l'avons déjà vu, — n'avoir pas été frappée auparavant.

C'est par quelques détails secondaires seulement que les espèces émises après la chute de la dynastie se distinguent de celles frappées sous le règne de Darius malheureux : on voit apparaître dans le champ de ces émissions posthumes, des symboles, des monogrammes grecs, des lettres grecques désignant les ateliers ou même les noms des généraux ou des gouverneurs de provinces qui ont ordonné les émissions.

Une autre différence qu'on peut signaler entre les deux groupes de monnaies, c'est au point de vue iconographique : on reconnaît le portrait réel du roi gravé sur les monnaies émises pendant le règne de Darius. Par contre, sur les pièces fabriquées postérieurement à la chute de la dynastie, le type royal devient idéalisé et traditionnel. « Ce n'est plus écrit E. Babelon (1), à proprement parler, le portrait de Darius, mais plutôt son type conventionnel, voire même l'image abstraite d'un monarque achéménide; ce type final est comme la synthèse des portraits individuels et concrets de tous les princes de la dynastie achéménide. » (2).

Ainsi, du point de vue monétaire, la chute de l'empire perse ne marque pas la fin de la période achéménide, mais elle ouvre une phase mixte, dans laquelle se rencontrent en même temps les deux systèmes et les deux arts, celui des Perses et celui des Macédoniens.

(1) *Monnaies Gr. et Rom.*, 2^e partie, t. II, p. 70.

(2) Nous verrons les choses se passer de même après l'invasion arabe et la chute de l'empire sassânide. Là encore, dans la période qui se place entre la mort de Yezdeguerd III (651) et la création du monnayage musulman par Abdol-Malik en 694, les envahisseurs continuent à fabriquer leurs monnaies aux types idéalisés et conventionnels du dernier roi de la dynastie vaincue.

Ce monnayage dura officiellement à Babylone et dans d'autres centres asiatiques, jusqu'à la constitution des royaumes issus du démembrement de l'empire alexandrin, en 306, époque où les diaques prirent le titre de rois.

Dans les régions plus reculées de l'Orient, l'Inde et peut-être aussi l'Arabie, la darique d'or et le siclé d'argent achéménides furent imités beaucoup plus tardivement encore, mais, semble-t-il, sans caractères officiels (1).

Dans cette période de transition, d'environ 25 ans, non seulement la frappe des monnaies aux types et systèmes persiques se poursuit parallèlement avec le monnayage importé par les Grecs, mais encore la monnaie des conquérants elle-même subit l'influence de l'Asie, et certains tétradrachmes d'Alexandre portent les initiales de l'atelier de frappe et les dates écrites en caractères phéniciens. Il existe même des pièces d'argent — on en a signalé quatre (2) — sur lesquelles le nom d'Alexandre le Grand est écrit en caractères sémitiques.

C'est sous les Séleucides seulement que, peu à peu, les légendes grecques remplacèrent les inscriptions araméennes, et que le numéraire des Hellènes parvint à effacer toute trace de sémitisme.

(1) *Ibid.*, p. 350.

(2) Voir E. Babelon, *Les Perses achéménides*, p. 45, PL. VII, fig. 18, et *Num. Chron.*, 1878, p. 104, n° 2 et p. 129; cf. J. de Morgan, *Numismatique orientale*, p. 115, fig. 126 et 127.

SECTION III

USAGE PERSISTANT DU MOT DARIQUE

Quant au terme de darique, nous savons qu'il désignait déjà au temps des Achéménides, sinon antérieurement, la pièce d'or étalon du système monétaire en général. Quand, par exemple, Philippe de Macédoine (359-336) fit frapper ses fameux statères d'or, les Grecs les appelèrent « les dariques de Philippe », bien que leur poids, 8 gr. 60, dépassât sensiblement celui de la darique. C'est ainsi qu'une inscription attique nous parle d'une somme comptée en « dariques de Philippe » (1).

Cet usage persista chez les Grecs encore longtemps après la chute de l'empire achéménide; dans certains auteurs de l'époque des dialogues, le mot darique se trouve appliqué au statère d'or d'Alexandre, bien que leur poids (8 gr. 72) aussi bien que leurs types fussent différents (2). On trouve encore le terme de darique employé en Egypte, dans un mime d'Hérondas, vers le temps de Ptolémée II Philadelphé (285-247) (3).

Que dis-je, à la fin de l'empire romain, le poète Ausone

(1) E. Babelon, *Monnaies gr. et rom.*, 1^{re} partie, t. I, p. 480.

(2) *Op. cit.*, 2^e partie, t. II, p. 72.

(3) Voir Th. Reinach, *Revue des Etudes grecques*, 1871, p. 215 et 1906, p. 393.

(vers 310-394 après J.-C.), se sert encore du mot « darii », pour désigner les sous d'or constantiniens (1).

En Orient, à plus forte raison, le mot darique a dû demeurer encore fort longtemps dans l'usage populaire, pour désigner la monnaie d'or (2).

(1) E. Babelon, 1^{re} partie, t. I, p. 470.

(2) On signale en Géorgie, jusqu'au XVII^e siècle, le terme « drakan » ou « drakani » indiquant la monnaie d'or en général. Le rapprochement entre ces mots et celui de la darique vient avec d'autant plus de force à l'esprit qu'il existe dans le vocabulaire monétaire géorgien de cette même époque un autre mot, celui de « drama », qui est manifestement la transcription ou la mauvaise prononciation du mot drachme, et s'applique, comme cette origine le veut, à la monnaie d'argent ou d'autres monnaies d'appoint. Du moment que le vocable « drakani » n'est plus dérivé du mot drachme, il ne peut avoir pour origine que le mot darique, dont il a conservé le sens. (Voir Victor Langlois, *Numismatique de l'Arménie du Moyen-Âge*, p. 10).

SECTION IV

LE SYSTÈME MONÉTAIRE D'ALEXANDRE

ET DE SES SUCCESEURS

Le système employé par le vainqueur du Granique dans la taille de ses monnaies d'or et d'argent et continué par ses successeurs, tant en Orient qu'en Occident, est copié sur le système attique.

On sait (1) que le système attique comprend trois variétés : faible, forte et normale, dont les drachmes pèsent respectivement : 4 gr. 08, 4 gr. 25 et 4 gr. 35; les didrachmes ou statères correspondants : 8 gr. 16, 8 gr. 50 et 8 gr. 70; les tétradrachmes, enfin : 16 gr. 32, 17 gr. et 17 gr. 40.

C'est le système attique normal qu'Alexandre a adopté dans ses frappes. Mais le poids des monnaies de ses successeurs en Orient tombe au-dessous du poids normal et tend vers la modalité faible; d'abord, sans doute, en se rapprochant du système de la darique, et ensuite en obéissant à la loi générale de la diminution incessante de la consistance métallique des monnaies.

L'unité d'argent du système alexandrin est donc la drachme d'argent de 4 gr. 25, et l'unité étalon d'or, le statère, appelé aussi « Alexandre », de 8 gr. 50, c'est-à-dire

(1) Voir chapitre *systèmes pondéraux*, 3° les tableaux A, B et C.

exactement le double de la drachme d'argent. Le monnayage du conquérant macédonien comprend en outre des distatères d'or, des subdivisions normales de statère et, surtout, des tétradrachmes d'argent.

Les tétradrachmes d'Alexandre ou « Alexandres d'argent » furent la monnaie d'argent la plus répandue de toute l'antiquité. Zénon les vante comme agréables à la vue et gravés à des types élégants : « ces pièces eurent tant de succès que toutes les villes grecques soumises ou non soumises à Alexandre, en frappèrent, depuis l'Épire jusqu'aux bords de l'Indus, et depuis le Bosphore Cimmérien jusqu'à l'Égypte. » (1). L'abondance du tétradrachme est un phénomène qu'on rencontre dans tous les pays où pénétra le système attique. Hésychius remarque que les tétradrachmes étaient la monnaie essentielle des Athéniens. Dans les autres systèmes, le tétradrachme fut moins souvent frappé que la drachme ou le didrachme (2).

On se souvient que parmi les émissions de la période mixte perso-macédonienne, les doubles dariques représentaient une forte proportion. Cela tient précisément au fait que, dans la série des pièces d'or, la darique double correspondait au tétradrachme de la série d'argent, ces deux coupures ayant, pratiquement, des poids identiques.

Les types monétaires d'Alexandre sont, le plus souvent, au droit des pièces, la tête d'Athéna, et, au revers, la Victoire tenant une couronne et la stylis d'un navire; ou bien, au

(1) F. Lenormant, dans la *Rev. Num.*, I. 867, pp. 180, 181.

(2) Voir E. Babelon, 1^{re} part., t. I, p. 483.

droit, la tête imberbe d'Héraclès coiffé de la peau de lion et, au revers, Zeus assis, tenant une couronne ou une petite Victoire.

Dans le système monétaire inauguré par le conquérant grec, un statère d'or de 8 gr. 50 vaut vingt drachmes d'argent de 4 gr. 25. On voit : c'est précisément la même relation si commode que nous avons constatée dans le monnayage achéménide, où la darique d'or valait également 20 sicles médiques. Cependant une différence fondamentale existe entre les deux systèmes : tandis que dans le système achéménide la valeur relative de l'or et de l'argent est de 1 à $13 \frac{1}{3}$, dans le monnayage d'Alexandre la ration des deux métaux est comme 1 à 10. Dès lors, pour obtenir la proportion de 1 unité étalon d'or égale en valeur, 20 unités d'argent, Alexandre a dû tailler ses monnaies d'or et d'argent exactement sur le même pied, et non, comme les Achéménides, suivant le rapport épitrite. En d'autres termes, Alexandre emprunta aux Perses la valeur relative des unités monétaires et aux Athéniens le poids absolu de ces unités.

Le système attique et le rapport officiel de 1 à 10 entre la valeur des deux métaux précieux imposés à l'Asie par la conquête macédonienne restèrent partout en vigueur jusqu'à l'époque où les Romains commencèrent la conquête du monde hellénistique.

En ce qui concerne la Perse, ce système régira désormais toute son histoire monétaire antique, non seulement pendant la domination séleucide, et dans le monnayage des différentes dynasties locales, mais encore sous les règnes des Arsacides et des Sâssânides, en se maintenant, durant toutes ces longues périodes, et en dépit des profonds bouleversements politiques, avec une régularité merveilleuse. Plus

encore, l'influence de ce système est visible, à travers ces étapes, jusque dans le monnayage de la période musulmane.

On est, à première vue, surpris de voir le système monétaire introduit par la conquête alexandrine se propager si rapidement en Perse, et s'y enraciner pour une durée aussi étendue. Cependant le phénomène s'explique aisément à la lumière des observations suivantes :

1° Déjà les Achéménides faisaient usage du système attique à l'égard de leurs sujets grecs. Par suite, ce système ne semblait aux Perses ni inconnu, ni étranger.

2° Les drachmes et les tétradrachmes athéniens, les chouettes d'Athènes, qui constituaient depuis le début du cinquième siècle la monnaie d'argent la plus populaire du monde grec, étaient de longue date connus et répandus partout en Orient, sous l'influence du commerce hellénique.

3° Les poids de la drachme, du didrachme et du tétradrachme du système attique, avec ses trois variétés : faible, normale et forte, se rapprochent, au point de se confondre, respectivement avec ceux de la demi-darique, de la darique et de la double darique du système perse. Comment distinguer en pratique une darique du système perse qui doit peser théoriquement 8 gr. 416 avec un statère d'or du système attique dont le poids peut varier entre 8 gr. 08 et 8 gr. 70. Même le poids théorique du statère d'or du système attique normal ne dépasse que de 0 gr 084, c'est-à-dire de moins d'un centième, le poids théorique de la darique. Une aussi faible différence passe naturellement, en pratique, inaperçue.

Ainsi, l'adoption du système importé par la conquête macédonienne ne paraissait pas aux Perses comme un chan-

gement de régime monétaire, mais, tout simplement, comme l'application du talent d'or achéménide, réservé jusque là exclusivement à la taille des dariques, à la fois au monnayage de l'or et de l'argent.

Ce que nous venons de dire sur le système monétaire du grand conquérant est valable, dans ses éléments essentiels, pour toute la période hellénistique de l'Orient, qui s'étend de l'invasion d'Alexandre à la constitution de l'empire parthe ou plus exactement à la victoire décisive de l'Arsacide Mithridate I^{er} sur le Séleucide Démétrius Nicator en 140 av. J.-C.

Bien que la domination des Séleucides s'exerçât sur une grande partie de l'Iran pendant une période longue de plus d'un siècle et demi, nous ne nous occuperons pas ici des particularités de leurs émissions, qui, taillées dans le système alexandrin, sont entièrement aux types grecs et, sauf de très rares exceptions, aux légendes grecques. La numismatique des rois de Syrie ainsi définie ne saurait entrer dans le cadre de nos études.

CHAPITRE III

LA PÉRIODE ARSACIDE

SECTION I

REMARQUES PRÉLIMINAIRES

La fin de la dynastie achéménide n'eût peut-être pas marqué pour l'Orient le début d'une longue période chaotique, si le vainqueur grec avait survécu assez longtemps à ses enivrantes conquêtes pour jeter les bases d'un nouvel édifice sur les ruines du colossal monument qu'il venait d'abattre. Mais il mourut à l'âge de trente-deux ans, en 323, sans laisser d'héritier capable de fournir à l'immense domaine un nouveau centre de gravitation, emportant dans le tombeau ses projets d'organisation de l'empire, ses rêves de la fusion des peuples, son ambition de la « monarchie universelle ». Les prodigieuses réalisations des Perses achéménides dans ces domaines sombrèrent dans le néant. Le monde oriental retomba dans l'anarchie et la confusion. Les conquêtes du grand général furent partagées entre ses lieutenants; il n'y avait plus de pouvoir central pour former le

lien entre ces diverses provinces où les nationalités se réveillaient (1).

(1) Voir Cl. Huart, *La Perse antique*, p. 127. — Il semble d'ailleurs qu'Alexandre de son vivant, ayant senti l'impossibilité de tenir longtemps l'Asie sous la domination grecque, ait procédé à dessein à la désorganisation politique de l'Iran, afin d'empêcher la renaissance de l'empire perse et de mettre ainsi la Grèce à l'abri d'une nouvelle hégémonie iranienne. Voici, en effet, ce que nous lisons dans la lettre de Tansar, rédigée très probablement sous Ardechîr Bâbekan, 226-241 après J.-C. (trad. Darmesteter, pp. 69 et 70), sur le conseil que reçoit, à ce propos, Alexandre de son Maître Aristote : « Ce qu'il y a à faire, conseille Aristote au Conquérant macédonien, c'est de confier le royaume de Perse à ses rois, et, partout où tu en découvriras un, de lui conférer la couronne et le trône, mais sans donner à aucun d'eux la préséance ou l'autorité sur les autres, en sorte que chacun règne pour lui en prince indépendant...; il naîtra donc entre ces roitelets tant de discordes, de mésintelligences, de compétitions et de luttes à propos du pouvoir..., qu'ils n'auront pas loisir de se venger de toi, et, absorbés dans leurs affaires entre eux, ne se souviendront plus du passé ». Alors, Alexandre « partagea l'Iran entre ces princes auxquels il donna le nom de « *mûlûk-uttavaif* (rois des provinces) ». — Dans le Grand Bundahish (*op. cit.*, p. 70, note 2) on lit : « Alexandre... détruisit toute la race royale, les mages et les grands d'Iranshahr (la Perse)... et divisa l'Iranshahr entre quatre-vingt dix-sept princes ». — De même notre grand Firdousi, en parlant de la décentralisation politique de la Perse après Alexandre et durant le règne des Arsacides, ajoute (Chah Namêh, trad. J. Mohl, t. V, p. 271) « et cela s'est passé ainsi selon le plan qu'Alexandre avait imaginé pour que la prospérité de Roum (de la Grèce) ne fût pas en danger ». Voir aussi sur la politique décentralisatrice du conquérant macédonien Thaâlebi, *Kitab-ul-Ghorar* (Le Livre des Splendeurs), trad. Zotenberg, pp. 455 à 457; Maçoudi, *Moroudj-oz-Zahb* (Les Prairies d'Or), trad. B. de Meynard, t. II, pp. 132-133. Voir encore dans le même sens Tabari, trad. Zotenberg, t. I, pp. 517 et 523.

Cet état chaotique où l'Iran se vit précipité par la conquête grecque se prolongea pendant toute la période hellénistique et le règne des Arsacides, jusqu'à ce qu'enfin la dynastie sassanide, fondée par Ardechîr Bâbekan, en 226 après J.-C., mit fin aux *Moloukut-Tavaif* et rendit à la Perse son unité politique depuis si longtemps perdue (Tabari, *op. cit.*, p. 525).

Après une période de guerres destructives entre les généraux macédoniens qui se disputaient la succession du grand envahisseur, l'un d'eux Séleucus, prenant le dessus en Orient, établit sa domination sur une grande partie de l'Asie où lui et ses successeurs régnèrent en suzerains pendant plus d'un siècle et demi (1).

Mais le pouvoir de ces rois ne s'étendait pas effectivement et uniformément sur toutes les provinces de l'Asie antérieure, dont quelques-unes s'érigèrent en principautés autonomes, immédiatement après la mort d'Alexandre, et d'autres s'émancipèrent peu à peu sous les Séleucides.

De toutes les velléités d'indépendances qui se manifestèrent durant cette période dans les diverses provinces de l'Iran, de toutes ces dynasties locales, il n'y en a guère que deux nous intéressant du point de vue qui nous occupe : les princes autonomes Persépolitains et les Arsacides de la Parthiène.

Si nous avons voulu suivre une méthode rigoureusement chronologique, nous devrions commencer, immédiatement après la période macédonienne, l'étude du monnayage des dynastes persépolitains, qui, descendants des satrapes achéménides de Persépolis et « assurément du sang royal » (2) continuèrent à gouverner la principauté de Perside, en toute indépendance, pendant la période macédonienne et, avec une autonomie moins étendue, durant le règne des Arsacides. Cependant, comme c'est précisément cette lignée

(1) Du début du règne des Séleucides (312 av. J.-C.) commence l'Ere qui porte leur nom.

(2) J. de Morgan, *Numismatique Orientale*, 1924, p. 270.

royale qui, avec son prince Artaxerxès V (Ardechîr) fils de Bâbek, renversa le trône des Arsacides et fondera le nouvel empire perse, celui des Sassanides, nous avons jugé d'une meilleure méthode de ne pas distancer l'étude des émissions de ces princes et celle du monnayage des Sassanides, leurs descendants et successeurs directs.

SECTION II

LA FONDATION DE L'EMPIRE ARSACIDE

L'origine des Arsacides, aussi bien que leur histoire, nous est assez mal connue (1).

(1) Malheureusement les grands rois arsacides n'ont pas eu le soin de léguer à la postérité de longs récits gravés de leurs exploits. Ce qu'on trouve sur les Parthes dans les auteurs grecs, latins ou arméniens dont les ouvrages nous sont parvenus est aussi évasif et incomplet. « Des écrits d'Appolodore d'Artamita, d'Arrien de Nicomédie, de Polyænus de Sardes, du Médecin Callimorphus, de Posidonius d'Apamée, de Démétrius de Sagalassus. Calpurniasus de Soli, de cette histoire qui, au dire de Plutarque, avait été composée par Artavasde roi d'Arménie, du récit des campagnes d'Antoine, rédigé par Delliüs, il ne nous est rien resté que les titres, ou des fragments sans importance (A. de Longpérier, *Mémoire sur la Chronologie et l'iconographie des rois parthes arsacides*, Paris, 1853-1882, in-4, p. 1). — Une autre cause, très agissante, de notre peu de connaissance sur l'histoire des arsacides, c'est que cette dynastie, par trop hellénisante et sans grand égard pour la religion Zoroastrienne, a été fort détestée de ses rivaux et successeurs, les grands rois sassanides et les Perses Mazdéens de leur époque. Aussi son histoire n'a-t-elle pas été conservée fidèlement par ces derniers pour être transmise aux auteurs post-islamiques. Firdansi (*Livre des Rois*, trad. Mohl, V, 271), faisant allusion au silence partisan des documents de l'époque sassanide sur les Parthes, dit : « Je n'ai appris sur eux que leurs noms et n'ai trouvé autre chose dans le Livre des Rois ». En effet, Justin rapporte que quand le Séleucide Démétrius Nicator se mit en marche contre les Parthes, sous le règne de Mithridate I (174-136 av. J.-C.), les Perses, (les princes persépolitains), « virent avec joie son approche » (Justin, XXXVI, 1; Jules Pierrot et E. Boitard, p. 324). — Au dire de Tabari (trad. Zottenberg, t. II, p. 75), Sâssân, le grand-père d'Ardechir, fondateur de l'empire Sâssânide, avait juré de ne pas laisser un seul Parthe vi-

Cependant on sait que la Parthiène existait comme province du temps des Achéménides (1).

vant sur la terre et invité ses fils à prendre le même engagement. Dans le même sens, voir la lettre de Tansar, trad. Darmesteter, pp. 79, 80 et 84; de même, Darmesteter, *Zend-Avesta*, t. III, p. 38 de l'introd. — Maçoudi (*Prairies d'Or*, I, IX, p. 378) explique pourquoi les Sassanides avaient intérêt à faire des Arsacides des rois sans importance. — Sur la haine et la rivalité persistantes entre les rois Sassanides de Perse et les princes Arsacides de l'Arménie; voir Faustus de Byzance, *Bibliothèque historique*, traduit de l'arménien par Jean-Baptiste Emine, livre III, 20; livre IV, 16, 24 et 54 (*Collection des historiens de l'Arménie*, par Victor Langlois, t. I, pp. 230, 255, 261, 270 et 271).

Enfin, en ce qui concerne les sources numismatiques arsacides, « elles sont si vagues et imprécises qu'elles réclament de l'histoire des renseignements plutôt qu'elles n'en fournissent elles-mêmes » (J. de Morgan, *Num. Orient.*, 1927, 1^{er} fascicule, p. 76).

(1) La Parthiène est une des satrapies mentionnées dans l'inscription de Bisotoûm. Elle est aussi nommée comme telle par Hérodote (VII, 96). Elle était située à l'est de l'Hyrcanie et au sud de la Margiane, occupant ainsi le nord du Khorâsân actuel. D'après Justin (XLI, 1) les Parthes n'étaient pas originaires de la Parthiène; mais « chassés de la Scythie par des dissensions domestiques, ils vinrent fugitivement s'établir dans les solitudes qui séparaient l'Hyrcanie, les Dahes, les Ariens, les Spartaniens et les Margiens ». « Leur nom même, ajoute Justin, atteste cette origine; car, dans la langue des Scythes, Parthe signifie exilé » (*ibid.*). Cependant hâtons-nous de signaler que dans le même passage, Justin parle des Parthes comme installés dans ces régions déjà au temps de l'empire mède. — Diodore de Sicile (*Bibliothèque historique*, II, 34) rapporte que sous le règne du Mède « Astibaras », « les Parthes secouèrent le joug des mèdes et livrèrent leur pays et leur ville aux Saces »; et que « après une longue guerre entre les Saces et les Mèdes, les Parthes rentrèrent « sous l'obéissance des Mèdes ». Remarquons enfin, que conférer l'origine scythique aux Parthes n'est pas leur ravir l'honneur d'être Iraniens. Bien au contraire, cela signifie qu'ils ont été des Iraniens encore plus purs que leurs cousins Mèdes et Perses. « La question, dit M. R. Grousset (*Conférence au Musée Guimet du 16 décembre 1930*, p. 2), est aujourd'hui tranchée et l'unanimité du monde scientifique considère actuelle-

D'autre part, les noms d'Arsace, de Tiridate, de Phraate, de Mithridate, d'Artaban, etc. portés par les rois arsacides sont incontestablement d'origine iranienne, voire même perse, et ont été d'un emploi courant sous les Achéménides (1).

ment que les anciens scythes, sarmates et saka, habitants de la steppe russo-turkestan, n'étaient pas autres choses que les Iraniens restés nomades, et que le Touran n'est rien de moins qu'un Iran extérieur. Ajoutons qu'il semble bien aussi avoir été l'Iran original ». « Scythes et Sarmates, dit encore le savant iranologue (*op. cit.*, p. 4), doivent être considérés comme des Iraniens à l'état natif, des Iraniens ayant échappé tant au spiritualisme mazdéen qu'à la civilisation matérielle de l'Assyrie » (voir aussi le même auteur, *Les Civilisations de l'Orient*, t. I, p. 115).

(1) On sait que l'achéménide Artaxerxès II Mnémon (404-358 av. J.-C.) portait le nom d'Arsace avant de monter sur le trône. Plutarque (*Vie d'Artaxerxès*, I), s'appuyant sur l'autorité de Ctésias, écrit Arsicas; Dionon, rapporté par Plutarque (*op. cit.*), appelait ce même prince Oartès; dans l'Épître du Livre XIX de l'Histoire de Ctésias on lit Arsacès.

S'appelle également Arsès (Diod. de Sic. XVIII, 5) ou Oarsès (Plutarque), ou Narsès (Strabon), le fils et successeur d'Artaxerxès III et avant dernier souverain achéménide (336 av. J.-C.).

Un cachet d'époque achéménide du Musée britannique porte en perse cunéiforme la légende : Arshaka nama Athiyabauss-Hnahya putra, « le nommé Arsace, fils d'Athiyabushana » (Ed. Drouin, Onomastique Arsacide). Le nom dynastique des Arsacides est donc non seulement d'origine iranienne, mais encore perse. — Tiridate « don de tir », Tir, nom iranien de la planète Mercure, est connu en Perse dès le règne de l'Achéménide Artaxerxès II (Ed. Drouin, *op. cit.*). — Phraate se rattache à la racine Frava « qui marche », nom d'un des saints immortels de la Mythologie avestique (Et. Drouin, *op. cit.*). — Mithridate « don de Mithra » ou « crée par la lumière divine amie de l'homme ». Mithra ou mihr représente la lumière dans la mythologie avestique; il est aussi le dieu des contrats (J. Darmesteter, *Zend-Avesta*, t. II, pp. 441-480; Ed. Drouin, *op. cit.*). — Voir aussi sur l'étymologie de ces noms Emin, *Recherches sur le Paganisme arménien*, pp. 18 et suiv. — Hérodote (1.110) signale le nom de « Mithradatès » comme usité en Médie déjà au

D'ailleurs, les Arsacides eux-mêmes se proclamaient de la race royale achéménide (1).

Enfin, la numismatique semble venir, à son tour, confirmer la thèse de l'origine achéménide des Arsacides. En effet, le personnage qui figure, assis sur un trône et présentant un arc de la main droite, au revers de presque toutes les drachmes et nombre de tétradrachmes arsacides, et qui représente, comme on le verra bientôt, l'ancêtre commun de ces souverains, est coiffé du bonnet spécial des grands satrapes achéménides. On sait, d'autre part, que, sous le règne

temps de l'empire mède. Ce nom même est couramment porté par les grands de la cour et les satrapes achéménides; l'intendant et l'homme de confiance de Xerxès (486-465) av. J.-C.) s'appelait Mithridate (Diod. Sic. XI, 69). De même s'appelait Mithridate le satrape perse gouvernant la Phrygie sous le règne d'Artaxercès II (Diod. XVI, 90). Ce dernier satrape était d'ailleurs, sans doute, de la race achéménide puisque le célèbre Mithridate de Pont appartenant à la même famille satrapale (of. Diod. *op cit.* et Plutarque, *Vie de Démétrius*, 5) se glorifie de se rattacher du côté de son père à Cyrus le Grand (Justin, XXXVIII). S'appelait également Mithridate le jeune Perse qui blessa mortellement Cyrus le jeune dans la bataille de Cunaxa (Plutarque, *Vie d'Artaxercès*, XII, etc.). — De même le nom d'Artaban est certainement un nom Persè. Nous savons par Hérodote (IV, 83 et 143; VII, 10, 46, etc.) que le frère germain de Darius, fils d'Hystaspe, se nommait Artaban. Ce même nom était porté par le commandant des gardes de Xerxès (Diod. Sic. XI 69).

(1) D'après Arrien (ap. Sincell. et ap. Photius) Arsace, le fondateur de la dynastie, descendait de Phriapitès, fils « Artaxercès II; Justin paraît hésitant sur l'extraction du fondateur de la dynastie arsacide qu'il qualifie (XLI, 4) « d'une naissance obscure » après avoir écrit ailleurs (XII, 4) : « Alexandre, vainqueur des Parthes, donna à Andragore, l'un des grands de la Perse, le gouvernement de ce pays, dont les descendants sont restés les rois ». — Les auteurs persans sont d'accord à reconnaître l'extraction achéménide des rois arsacides (voir Tabari, trad. Zotenberg, t. I, p. 523; Thaâlebi, *Le Livre des Splendeurs*, trad. Zotenberg, pp. 456-457).

des Achéménides, les satrapes appartenaient généralement à la famille royale.

De quelque origine qu'il fût, Arsace se rendit, en 250, indépendant des Séleucides. Son frère et successeur Tiridate (248-214), du règne duquel date l'ère parthe (14 avril 247 av. J.-C.) (1), ayant battu l'armée séleucide et annexé à son royaume la province de l'Hyrkanie (l'angle sud-est de la Caspienne), prit le titre de grand roi. Ainsi se reconstituait l'empire perse, mais avec les Parthes Arsacides dont, en dépit de leur règne long de 476 ans, les Perses orthodoxes ne conservèrent qu'un dédaigneux souvenir.

Le mépris des Perses envers les Arsacides s'explique, tout d'abord, par cette considération que les provinces de Nord-Est, berceau de leur puissance, peu imprégnées de la culture assyro-babylonienne qui constituaient depuis l'empire mède le fondement de la civilisation matérielle et spirituelle de l'Iran, étaient considérées par les Mèdes et les Perses proprement dits, déjà de longue date initiés à cette civilisation, comme des régions habitées par un peuple inférieur et barbare.

D'autre part, cette dynastie, peu zélée à l'endroit des traditions perses ainsi définies, et, par surcroît, teintée d'hellénisme, n'a pu non plus parvenir à rétablir l'unité politique de l'Iran.

Ajoutons à cet ensemble les raisons d'ordre dynastique incitant les Sassanides à amoindrir le prestige des Arsa-

(1) Cette date est établie par une tablette babylonienne donnant à la fois les dates séleucides et parthes.

cides, leurs ennemis héréditaires, et à faire d'eux des rois sans importance (1) et nous aurons passé, schématiquement, en revue les causes du dédain des perses sassanides et, à l'instar de ces derniers, des Persans modernes à l'égard des Parthes Arsacides, dont pourtant un historien de leur époque appartenant à une nation rivale parle dans ces termes : « Maîtres aujourd'hui (II^e siècle ap. J.-C.) de l'Orient, (les Parthes) semblent avoir partagé avec les Romains l'empire du monde... Rome même les attaque trois fois, à l'époque de sa grandeur, et par ses plus grands capitaines; elle les vit, seuls de tous les peuples, non seulement ses égaux, mais ses vainqueurs. » (2).

Sous les Arsacides l'Asie occidentale fut partagée entre plusieurs dynasties issues de cette même souche. Mais celle de la Perse, la plus importante de toutes, exerçait la suzeraineté sur les autres (3).

(1) Maçoudi, *Prairies d'or*, t. IX, p. 378; voir aussi la première note de la présente section.

(2) Justin, XLI, 1.

(3) On peut compter, en dehors de la branche des grands rois de Perse, trois branches principales : 1° celle de l'Arménie; 2° celle régnant au pays des Kouchans et des Thétals (Bactriane et Kaboul); 3° la famille gouvernant la Georgie. Sans parler de la branche gouvernant en Aghouanie, de celle régnant au nord du Caucase sur les Massagètes et les Lepins (Lepones de Tacite), celle du Sacastène et de l'Inde, etc. (voir Saint-Martin, *Histoire des Arsacides*, t. II, Appendice, pp. 299 et suiv.; Patcanian, *Essai d'une histoire des Sassanides*, trad. franç., pp. 23 et suiv.). — Si l'on ajoute à cette liste, déjà longue bien qu'incomplète, celle des familles non arsacides qui régnaient héréditairement dans plusieurs provinces de la Perse, comme celle de la Perside (Fârs), celle de la Characène (basse Euphrate, Sawad des auteurs musulmans) et celle de l'Elymaïde (Khouzestan), on se rendra mieux compte de la confusion qui régnait en Perse sous les Arsacides que les auteurs orientaux désignent sous le nom significatif de *Moloûk-ot-Tavaëf*, « rois des provinces » ou plutôt « rois des peuples divers et autonomes ».

L'existence simultanée de ces différentes branches régnantes ne laisse pas d'engendrer, en matière de numismatique arsacide, des confusions inévitables; et cela d'autant plus que nombreuses sont les monnaies arsacides qui ne portent, en fait de légende, que le seul nom d'Arsace, sans aucune mention de lieu de frappe, ni de date d'émission, ni de toute autre indication précise, pouvant fournir une base sûre à leur attribution (1).

Remarquons en passant, sans anticiper sur les développements qui viendront à leur place, qu'en connexion avec le même problème se pose une autre question fort importante, savoir : quel a été sous le règne des Arsacides, étant donnée la division de l'empire en tant de royaumes et de provinces autonomes, le sort du principe du monnayage attribut exclusif de la souveraineté, attaché à la couronne.

(1) Voir J. de Morgan, *Numismatique de la Perse antique*, 1^{er} fasc., pp. 76 et 77.

SECTION III

LE DÉBUT DU MONNAYAGE ARSACIDE

Les premières frappes arsacides ne portant ni la date d'émission ni le nom personnel des souverains, il est impossible de fixer avec la précision désirable le début du monnayage parthe. Dès lors, toute proposition qu'on avancerait sur cette intéressante question ne saurait être fondée que sur des hypothèses plus ou moins arbitraires et forcément discutables.

Généralement les numismates (1) assignent à Arsace I^{er}, le fondateur de la dynastie (250-248 av. J.-C.), et à ses quatre premiers successeurs, (Tiridate I^{er}, 248-244; Artaban I^{er}, 244-196; Phriapitès, 196-174), précédant Mithridate I^{er} (174-136) (2), un groupe de monnaies très particulières portant

(1) J. de Bartholomaei, *Recherches sur la numismatique arsacide*, Saint-Petersbourg, 1848; Longperier, *Mémoire sur la chronologie et l'iconographie des rois Parthes arsacides*, Paris, 1853; Markof, *Les monnaies des rois Parthes* (supplément à l'ouvrage de M. le Comte Prokesch-Osten), Paris, 1877; même auteur, *Monnaies arsacides de l'Institut des langues orientales*, Saint-Petersbourg, 1889; E. Babelon, *L'iconographie dans les types monétaires grecs* (*Revue numismatique*, Paris, 1908); J. Lindsay, *A view of the history and coinage of the Parthian Kings*, Cork, 1853; Gardner, *The Parthian coinage* (*International numismata orientalia*, V^e partie, Londres, 1877); Percy Gardner and Phené, on parthian coins (*Brit. Archeol. Assoc.*, Londres, 1883); Barclay v. Head, *Historia numorum*, 2^e éd., Londres, 1911; Warwick Wroth, *Catalogue of the coins of Parthia* (Musée britannique), Londres, 1903; George F. Hill, *Catalogue of the greek coins in the Brit. mus.*, Londres, 1922; etc...

(2) La chronologie des rois arsacides n'étant pas établie d'une manière rigoureuse, ces années de règne sont quelque peu approximatives.

au droit une tête imberbe, coiffée d'un bonnet satrapal perse, et au revers un personnage assis à droite sur le trône et présentant un arc de la main droite, c'est-à-dire le traditionnel personnage qui occupe jusqu'à la fin de la dynastie le revers de presque toutes les drachmes et nombre de tétradrachmes arsacides.

Le droit des monnaies de cette série est anépigraphie. Mais le revers porte comme légende gravée en grec, parfois le seul nom dynastique d'Arsace, d'autres fois Arsace suivi de titre de « Roi », de « Grand Roi », de « Dieu » ou d' « Autocrate ».

Mais ces attributions, admises avant J. de Morgan par l'unanimité (1) du monde numismatique, se trouvent vivement contestés par ce savant archéologue qui déclare : « Il est impossible d'appliquer à l'un ou l'autre de ces cinq princes des monnaies où seraient qualifiés d'Autocrates, de Grand Roi, ou de Dieu, des roitelets en révolte contre leur suzerain » (2).

(1) Parmi les numismates réputés qui ont précédé J. de Morgan, seul, à notre connaissance, le Colonel Alloite de la Fûye se montre sceptique sur le bien fondé de ces attributions (voir *Rev. Num.*, 1904, p. 343).

(2) J. de Morgan, *Num. Orient.*, 1927 1^{er} fasc., p. 89; voir le même auteur, *Observations sur le monnayage des premiers Arsacides de Perse*, *Rev. Num.*, 1912, IV^e sér., t. XVI, pp. 169 à 192. — Depuis, l'exemple de J. de Morgan a été suivi par d'autres numismates. Ainsi Maurice Dayet écrit : « Nous nous rangeons à l'avis de M. de Morgan, que les souverains arsacides antérieurs à Mithridate I n'ont pas battu monnaie, et qu'il faut placer dans une catégorie très spéciale les pièces portant au droit le buste d'un personnage imberbe, coiffé d'un bonnet pointu » (Extrait d'*Arthuse*, avril 1925, fasc. 2, p. 1).

D'après J. de Morgan, les Arsacides n'ont pas composé eux-mêmes ces titres, mais ils les ont empruntés à leurs voisins de l'est ou de l'ouest : les rois de Bactriane et les Séleucides de Syrie. Or, l'apparition de ces titres en Bactriane et en Syrie est postérieure aux règnes des trois premiers souverains arsacides (Arsade I, Tiridate I et Artababan I) (1). « Ce n'est donc pas, poursuit le savant auteur, avant Phriapatius (191 à 176 av. J.-C.), Phraatès (176 à 171 av. J.-C.) ou Mithridamès I (171 à 138 av. J.-C.) que ces divers titres ont pu faire au plus tôt leur apparition » (2). Comme les règnes de Phraatès et de Phriapatius » ont été absorbés par des luttes, souvent malheureuses, pour l'indépendance de leur petit royaume... Ces princes n'ont, affirme J. de Morgan, certainement pas été portés à s'arroger les titres pompeux de « Grand Roi », d' « Autocrate » et de « Dieu » (3).

Ainsi, pour notre savant, le monnayage arsacide ne commencerait qu'avec le règne de Mithridate I (174-136) « où la fortune se déclara définitivement en faveur des Arsacides ».

Ces raisonnements paraissent, certes, on ne peut plus plausibles. Cependant, il nous semble que J. de Morgan diminue exagérément l'importance des premiers rois par-

(1) Le titre de « Grand Roi » apparaît pour la première fois en Bactriane sur les monnaies d'Eukratidès (190-160 av. J.-C.), et en Syrie, sur celles de Timarchus (vers 162 av. J.-C.) ; le titre de « Dieu » se montre sur les monnaies de la Bactriane vers la même époque que le titre de « Grand Roi » et en Syrie (vers 175-164 av. J.-C.) ; le titre d' « Autocrate » apparaît vers 142-139 en Syrie (de Morgan, *op. cit.*, p. 90).

(2) *Op. cit.*, pp. 90-91.

(3) *Ibid.*

thes, qui ont non seulement réussi à élargir leur domaine aux détriments des gouverneurs et roitelets voisins, mais encore remporté de beaux succès dans leurs entreprises militaires contre les Séleucides, considérés jusque là comme les grands Maîtres de toute l'Asie antérieure.

On sait que déjà le deuxième prince arsacide, Tiridate I (248-217) — dont le personnage et les exploits sont confondus par Justin avec ceux de son prédécesseur et frère Arsace I, le fondateur de la dynastie, — après avoir annexé à ses domaines le royaume de l'Hyrkanie, sortit victorieux d'une bataille décisive (1) livrée contre le roi séleucide.

Il serait surprenant que, en dépit de ses brillants succès, Tiridate n'ait pas songé, durant un règne de trente-quatre ans, à une époque où le monnayage était déjà universellement considéré comme l'indice le plus expressif de l'autonomie souveraine, à proclamer son indépendance et consolider son prestige en faisant frapper de monnaie pour son propre compte, et cela d'autant plus que ce prince est mentionné par les historiens antiques, non seulement comme un habile général, mais encore comme un perspicace organisateur, ayant légué à l'empire nouvellement fondé ses premières institutions (2).

(1) La journée de cette victoire, qui consacrait définitivement la puissance des Arsacides, fut depuis célébrée dans l'empire parthe comme une fête nationale (Justin, XLI, 5).

(2) Ainsi, Justin (XLI, 5) en désignant ce souverain sous le seul nom dynastique d'Arsace et en le confondant avec son frère Arsace I^{er}, parle de lui dans ces termes : « Il constitua le royaume des Parthes, fit des levées, construisit des forts, s'assura des villes, fit bâtir Dara sur le mont Zapaortenon, le plus fort et le plus agréable qu'on puisse voir.

Si, du règne du fils et successeur de Tiridate, Artaban I (214-196), appelé aussi Arsace par Justin, nous ne connaissons pas autre chose que, s'étant emparé d'Ecbatane, il fut repoussé par Antiochus II qu'il « combattit avec un rare courage » (1) et dont il devint ensuite l'allié. Cette entreprise même, quoique à moitié avortée, montre bien l'étendue des prétentions de ce prince.

De même, ce que nous savons du règne assez long et tranquille de Phriapitus (2) (196-181 ?), successeur d'Artaban, ne s'oppose nullement au monnayage de ce prince.

Enfin, c'est un grand prestige pour Phraate I (181-174) fils de Phriapitus, que d'avoir étendu son pouvoir sur les districts inaccessibles de Tapouristan (Tabarestân) habités par les Mardes, peuple belliqueux, de tous temps rebelle aux soumissions (3).

Bref, si la courte durée du règne d'Arsace I^{er} peut être invoquée comme un argument mettant en doute le monnayage du fondateur de la dynastie, les longs règnes ainsi que les entreprises et les prétentions des quatre autres premiers arsacides qui ont précédé Mithridate I^{er}, nous semblent justifier largement leur frappe monétaire.

Quant à l'argument tiré par J. de Morgan des titres employés sur les monnaies que la généralité des auteurs attribue aux premiers règnes parthes, il ne nous paraît pas aussi décisif que le voudrait le savant numismate. En effet, comme

(1) Justin, XLI, 5.

(2) Phriapitus (Arrien) Priapatius (Justin). La vraie forme de ce nom est Fryapati « en possession ou possédé par Frya ». Frya, nom d'un des immortels, ancêtre de la tribu touranienne des Fryâna (J. Darmesteter, *Zend-Avesta*, II, p. 543).

(3) Justin, *op. cit.*

le reconnaît J. de Morgan lui-même, le titre de « Grand Roi », tout comme celui de « Roi des Rois », est un titre spécial à la Perse; il n'existait « ni chez les Séleucides, ni chez les souverains de la Bactriane... C'est dans les inscriptions des Achéménides qu'il convient d'en rechercher l'origine. » (1).

Dès lors, on pourrait, tout aussi bien, retourner l'argument invoqué par J. de Morgan contre sa propre thèse. En effet, du moment que le titre de « Grand Roi », spécial à la Perse, n'existait « ni chez les Séleucides, ni chez les souverains de la Bactriane », son apparition sur les numéraires des rois de ces pays a dû être postérieure à son emploi par les Arsacides, qui se proclamaient, à juste titre, les successeurs des Grands Rois Achéménides.

Ce sont donc, tout à l'inverse de l'opinion de notre savant, les rois de la Bactriane et les Séleucides qui l'ont emprunté aux Arsacides de Perse. On comprendrait dès lors que cet emprunt eût lieu sous le règne de Mithridate I (174-136), où les Parthes, ayant remporté partout de grands succès militaires et atteint l'apogée de leur puissance, jouissaient d'un immense prestige aux yeux de leurs infortunés rivaux et voisins de l'Est et de l'Ouest, qui, comme pour masquer leurs défaites, se seraient parés avec orgueil des titres portés par le Grand Roi arsacide.

(1) J. de Morgan, *op. cit.*, p. 184. — Darius I^{er}, dans son inscription de Bisoutoûm (vers 500 av. J.-C.), s'intitule Khshayathiya Vazraka « Grand Roi ». Les Achéménides eux-mêmes ont emprunté ce titre aux Babylo-Assyriens. On le trouve déjà dans les lettres de Hammourabi (vers XXIII siècle av. J.-C.), ainsi que dans les correspondances des rois de Mitanni. Voir Charles Jean, *Les lettres de Hammurapi*, pp. 10 et 69.

Ce n'est d'ailleurs que de cette manière qu'on peut s'expliquer aisément pourquoi les rois séleucides et bactriens qui ne s'étaient pas intitulés grands rois au temps de l'éclat de leur puissance, ont commencé à se donner ce titre juste au moment où leur fortune déclinait au profit des Arsacides de Perse.

Du reste, à supposer même que, conformément à l'opinion de J. de Morgan, la série des monnaies aux types imberbes n'appartienne pas aux premiers Arsacides, la thèse du savant numismate d'après laquelle le monnayage parthe ne commencerait qu'avec le règne de Mithridate I n'en demeure pas moins discutable, car il existe, en dehors de cette série, nombre de pièces aux types divers, attribuées par les autres numismates, tantôt à l'un tantôt à l'autre des cinq premiers arsacides, que notre savant classe les unes dans la numismatique de Mithridate I, d'autres dans celle des souverains postérieurs (1).

Il suffit de jeter un regard sur les planches I, II et III de l'ouvrage de J. de Morgan pour constater que, décidé à ne reconnaître aucune numismatique aux premiers règnes parthes, il a été amené à attribuer à Mithridate I des médailles qu'on pourrait, avec plus de vraisemblance, imputer à trois ou au moins à deux règnes différents.

L'objection que l'auteur lui-même entrevoit et tâche d'y

(1) Par exemple, J. de Morgan (*Op. cit.*, pp. 114 et 118, Pl. I à VI) attribue à Mithridate I les pièces que E. Drouin (*Gaz. Numism.*, 1899) donne à Arsace I; à Mithridate II plusieurs médailles que A. de Longperier (*Op. cit.*, Pl. I, fig. 4-8) attribue à Tiridate I ainsi que nombre de monnaies classées par P. Gardner (*Op. cit.*, Pl. I, fig. 9-11) au règne de Phraate I.

répondre en invoquant la longue durée du règne de Mithridate I, « 35 ans », et les distances « de mille lieues au moins » séparant les ateliers de la Syrie de ceux des provinces orientales voisines de la Bactriane (1).

Ainsi la thèse de J. de Morgan, quoique la plus récente, ne nous paraît pas acceptable, et nous nous rallions, pour notre modeste part, à l'opinion de W. Wroth (2), suivie par Barclay Head (3), qui place le début de la numismatique parthe au règne de Tiridate I (248-214), le deuxième prince et le véritable fondateur de l'empire arsacide. Nous attribuons donc, à l'instar du savant numismate anglais, à Tiridate I et ses trois premiers successeurs immédiats : Artaban I, Phriapitès et Phraate I, les médailles aux types imberbes que J. de Morgan (4), tout en accueillant avec réserve leur attribution aux souverains arsacides de la Perse, considère comme des monnaies sacerdotales émises sous plusieurs règnes postérieurs à Mithridate I.

Tout d'abord, le classement de cette série dans la numismatique des Arsacides de la Perse, admis par l'unanimité des savants, paraît hors de doute. Tout : légendes, types et style, concorde à le justifier. Ensuite, l'hypothèse de l'émis-

(2) J. de Morgan, *op. cit.*, pp. 94-95.

(2) *Rearrangement of Parthian coinage* (Num. Chron. 1900, pp. 181-202); voir le même auteur, *Catalogue of the coins of Parthia* (Musée Britannique), 1903, pp. XIX et suiv., et PL. I. — Voir sur le classement proposé par W. Wroth, Allotte de la Fuyé, *Nouveau classement des monnaies arsacides...* (Rev. Num., 1905, pp. 317-374, PL. VII et VIII).

(3) *Historia numorum*, 2^e éd., 1911, p. 817.

(4) *Op. cit.*, pp. 108 et suiv.

sion sacerdotale de J. de Morgan nous paraît absolument indéfendable. Les portraits parfaitement personnels des droits de ces pièces dont la prétention iconographique ne peut être mise en doute, avec leur coiffure satrapale et leur allure martiale n'ont rien de sacerdotale. Il en est de même du personnage des revers, caractéristique du monnayage arsacide, qui, coiffé du même bonnet conique que les effigies des droits, présente une attitude encore plus belliqueuse, avec l'arc qu'il tient de la main droite et son costume composé d'un justaucorps court et bien serré, à manches étroites et plissées, et de pantalons également étroits et plissés semblables à des molletières entourant les pieds depuis les chevilles jusqu'aux cuisses. Le type ainsi décrit, où apparaît à l'évidence, particulièrement sur les médailles de cette série, une sincère et véritable intention de portrait individuel, nous offre l'image parfaite d'un satrape achéménide (1), et ne peut en aucune manière présenter un personnage à caractère clérical, ni, à plus forte raison, la figuration abstraite et allégorique d'une divinité.

(1) Le costume de ce personnage est jusque dans ses détails semblable à celui des grands satrapes achéménides. Voir, par exemple, un statère de Datame satrape perse de la Cilicie et des provinces maritimes sous le règne d'Artaxerxès II Mnémon (Babelon, *Rev. Num.*, 1908, p. 196, PL. VII, fig. 9; le même auteur, *Perses ach.*, PL. IV, fig. 15 et 16). Tiribase, satrape d'Arménie lors de la retraite des Dix Mille, puis satrape de Sardes, porte sur ces monnaies un bonnet presque semblable (E. Babelon, *Perses Achéménides*, PL. III, fig. 19 à 22, et PL. IV, fig. 1-3). Il en est de même de Tissapherne (*Id.*, p. XXXII, fig. 4, et p. XXXIII, fig. 6).

Les princes persépolitains, contemporains des premiers règnes arsacides, également descendants des satrapes achéménides et du sang royal, portent sur leurs monnaies une coiffure à peu près identique (J. de Morgan, *Manuel de Num. Orient* p. 277, fig. 340, et p. 278, fig. 343-344).

Egarantes complications que tout cela ! La vérité paraît, ici comme partout, toute simple et claire, si l'on se garde de la couvrir de mystère sous prétexte de la découvrir.

Le personnage figurant aux revers de ces pièces, qui occupera d'ailleurs jusqu'à la fin du monnayage arsacide le revers de presque toutes les drachmes et nombre de tétradrachmes, « est Arsace I^{er} lui-même » (1). Et voici les raisons qui confirment le bien-fondé de cette attribution :

1° Ce que nous savons des prétentions des Arsacides sur l'extraction achéménide de leur ancêtre fondateur Arsace, rapproché à l'indéniable similitude de la coiffure et du costume du personnage des revers des monnaies parthes avec ceux des satrapes achéménides, que nous connaissons également par leurs monnaies, constitue un premier argument en faveur de l'identité de ce personnage avec Arsace I.

2° L'indéniable caractère de portrait individuel du personnage du revers des monnaies arsacides dans les plus anciennes émissions d'une part, et la transformation de ce même personnage dans les frappes postérieures en une représentation impersonnelle, se dégageant peu à peu en une grossière caricature et allant, enfin, jusqu'à se décomposer, sous les derniers règnes, en quelques signes symboliques : un arc, un bonnet et un siège sommairement exécutés, d'autre part, nous montrent bien, nous y reviendrons tout à l'heure, que ce type du revers, avant de devenir une

(1) E. Babelon, *Rev. Num.*, 1908, p. 191. — Cependant E. Babelon n'est, croyons-nous d'accord avec W. Wroth et Barclay Head, plus dans le vrai quand il voit également le portrait d'Arsace I dans l'effigie imberbe du droit des médailles de cette série.

figuration de pure convention, a été la représentation fidèle, le portrait concret et réel d'une personne ayant réellement existé, qui ne pouvait être autre qu'Arsace le fondateur dont le nom est, d'ailleurs, toujours gravé à ses côtés.

3° Justin, seul parmi les historiens contemporains des Arsacides, nous renseignant sur eux avec quelque détail, bien qu'en faisant d'Arsace I^{er} et de son frère et successeur Tiridate I un seul et même personnage, nous dit : « Arsace ayant ainsi conquis et fondé son empire, mourut... laissant un nom aussi cher aux Parthes que l'est aux Perses celui de Cyrus, aux Macédoniens celui d'Alexandre, aux Romains celui de Romulus. Tel fut le respect des peuples pour sa mémoire, qu'ils ont donné depuis le nom d'Arsace à tous leurs rois » (1). Quoi de plus naturel dès lors que les Arsacides eussent, en consacrant cette vénération quasie religieuse envers le fondateur de la dynastie, conservé, au revers de leurs monnaies, son portrait, au début réel et ensuite transformé en une sorte de figuration conventionnelle et synthétisée. Cet argument s'avère d'autant plus probant que durant les deux premiers siècles du règne des Arsacides, leurs monnaies ne portent en fait de légende que le seul nom d'Arsace ou, plus fréquemment, Arsace suivi de quelques titres, toujours gravés au revers aux côtés du personnage *qui tient l'arc*.

4° Enfin, dans la littérature épique de la Perse post-islamique, qui n'est que l'écho fidèle des récits historico-mythologiques de la Perse antique et renferme souvent des vérités profondes, Aresch (Arsace) porte le surnom de *Kaman-Guir*

(1) Justin, XLI, 5.

« archer », littéralement « teneur d'arc » et passe pour le meilleur tireur qui ait jamais existé (1).

Maintenant que nous avons, croyons-nous, établi l'identité du personnage des revers avec Arsace I, il nous est plus facile de déterminer avec quelque certitude les plus anciennes séries monétaires arsacides et, par là, le début du monnayage parthe. En effet, du moment que le type des revers nous offre rien de moins que l'image d'Arsace I, il vient tout naturellement à l'esprit qu'à l'origine il devait reproduire le portrait plus ou moins adéquat et réel de la personne qu'il avait la prétention de représenter, et que ce n'était que plus tard, en s'éloignant de ses origines, qu'il a perdu son caractère de portrait individuel et concret, pour devenir, peu à peu, une figuration purement conventionnelle et allégorique, dépourvue de toute prétention iconique. Dès lors, la comparaison, dans l'intérieur de chaque série monétaire, des types des revers avec ceux des droits, peut nous fournir un critérium appréciable pour la désignation des premières émissions parthes ainsi que, dans une moindre mesure, pour le classement chronologique général de cette numismatique.

Si nous nous trouvons, par exemple, en présence d'une

(1) C'est ainsi que Ferdaussi (né 933, mort 1021 après J.-C.) dans son *Livre des Rois* parle à plusieurs reprises de la réputation proverbiale d'Aresch comme un tireur extraordinaire. Par exemple : nul n'a pu échapper ici-bas à la mort pas même « Aresch qui lançait une flèche à la distance d'un farsang » (*Livre des Rois*, XLI, IV, 324; trad. Mohl, t. VII, p. 383). Ailleurs, voulant illustrer la prodigieuse bravoure d'un héros, l'Homère persan dit : Il « frappe la massue comme Sam et des flèches comme Aresch » (*Op. cit.*, t. IV, p. 409). — Voir sur le surnom de *Kaman-Gutr*, porté par Aresch, Borhan-i-qâtè) diction. pers.), Téhéran, 1305 (= 1887), p. 157.

série monétaire arsacide dont les types des droits, consistant toujours dans le buste du souverain régnant, sont d'une exécution soignée, d'une valeur iconographique certaine, tandis que, par contre, les types des revers — Arsace en archer — n'offrent que des représentations synthétisées, sans prétention iconique ni précision portraiturelle comparables aux bustes des droits, nous serons fondés à déduire que la frappe de cette série devait avoir lieu à une date où le personnage des revers avait déjà perdu, pour les graveurs des coins, son caractère individuel, et était devenu une image symbolique, de pure convention, autrement dit dans un temps assez éloigné du début du monnayage parthe.

Quand, par contre, nous rencontrons un groupe monétaire dont les types des revers témoignent du même souci d'exactitude, partagent la même intention de portrait personnel que les bustes des droits, nous pourrons, en tenant compte bien entendu de toutes les contingences de nature à exercer quelque influence sur notre appréciation, conclure que l'émission du groupe en question remonte aux temps où le souvenir du fondateur de la dynastie était encore suffisamment présent aux esprits pour que les graveurs des coins monétaires se fussent préoccupés, et qu'il leur fût possible, de se rapprocher de ses traits réels, c'est-à-dire à une date assez proche du début de la numismatique arsacide.

Allons maintenant, à la lumière de ce principe, opérer un premier triage dans la numismatique arsacide pour y trouver la série qui convient le mieux à ses débuts, et notre choix s'arrêtera, sans hésitation possible, sur le groupe aux types imberbes, précisément celui que tous les auteurs antérieurs à J. de Morgan ont assigné à l'un ou à l'autre des premiers règnes parthes, et dont ce dernier savant fait, sans aucune

raison valable, répétons-le, une catégorie spéciale qu'il désigne sous l'imprécise épithète des émissions sacerdotales.

En effet, de toute la numismatique arsacide la série aux types imberbes, loin d'être la plus belle au point de vue artistique, est cependant, dans son ensemble, celle où le talent et les soins des ouvriers monétaires ont été le plus également distribués entre les bustes des droits et l'effigie, ainsi que les attributs du personnage des revers. Dans les médailles de ce groupe, le personnage qui tient l'arc présente, en dépit de l'exiguïté de sa figure, le même caractère de portrait analytique et personnel, partage la même prétention iconographique que les bustes des souverains régnants (1).

Une deuxième raison qui milite en faveur du classement de cette série à la tête de la numismatique parthe, c'est l'identité dans ce groupe de la coiffure des bustes des droits avec celle du personnage traditionnel des revers. Ce personnage nous montre Arsace I lui-même, nous l'avons établi. Nous sommes par là, renseignés sur la coiffure des Arsacides au moment de la naissance de leur empire. La numismatique même des souverains parthes nous relate, d'autre part, que cette coiffure a subi plus tard, des modifications pour se transformer peu à peu, par suite des adjonctions et des retranchements, de simple bonnet satrapal qu'elle était à l'origine en une somptueuse couronne royale. Ainsi, la parfaite similitude de la coiffure des bustes des souverains régnants

(1) Voir les ouvrages précités de W. Wroth PL. I, fig. 1 à 15, d'A. de Longperier, PL. I, fig. 1 à 3, de P. Gardner, p. 26, PL. I, de V. Petrowicz, PL. I, fig. 1 à 7, et J. de Morgan, PL. IV, fig. 13 à 17 et PL. V, fig. 1 à 11. — Voir sur l'évident caractère portraitural des revers de cette série, E. Babelon, *Rev. Num.*, 1908, p. 191, et PL. V.

figurant aux droits des médailles de cette série, avec celle du personnage des revers, nous montre bien qu'elles ont été émises avant l'introduction de ces changements, c'est-à-dire antérieurement à toutes les autres séries monétaires parthes.

Le troisième argument qu'on peut citer à l'appui de l'attribution de cette série aux premiers règnes c'est que, précisément dans ce groupe, à l'opposé de toutes les autres émissions arsacides, sauf celles des deux jeunes princes du nom de Pacorus, les souverains se montrent encore imberbes. Non point par suite de leur jeunesse, car ils sont visiblement d'âges différents : les uns paraissent très jeunes (1), d'autres d'âge moyen (2), d'autre enfin, semblent atteindre ou dépasser la cinquantaine (3); mais parce qu'ils étaient rasés. Or, la numismatique des Séleucides, des Lagides, des rois d'Arménie, de Bactriane et du Pont, nous apprend qu'à l'avènement de la dynastie arsacide en Perse l'usage était général chez les souverains de tous les royaumes issus du démembrement de l'empire alexandrin de se montrer sur leurs monnaies le plus fréquemment rasés. Les Arsacides aussi suivaient à l'aurore de leur empire la même pratique commune. L'image d'Arsace I que nous voyons sur les revers de leurs médailles le prouve bien. Ce n'était que plus tard, une fois leur domination étendue sur tout l'Iran achéménide, qu'ils ont dû rompre avec cette pratique importée et généralisée en Asie par les conquérants grecs pour revenir à l'ancien usage des grands rois asiatiques d'entretenir la

(1) W. Wroth, PL. I, fig. 6.

(2) *Ibid.*, fig. 1, 4 et 7.

(3) *Ibid.*, fig. 3 et 10. — Voir aussi J. de Morgan, *op. cit.*, p. 109, et PL. IV, fig. 13 à 17, et PL. V, fig. 1 à 11.

barbe aussi longue que possible. De cette observation, il ressort clairement que les médailles où les monarques arsacides se montrent encore rasés ont été frappées antérieurement à la mise en vigueur de cette ancienne mode orientale, que les Arsacides n'abandonnèrent plus jamais une fois qu'ils l'eurent ressuscitée, autrement dit, avant toutes les autres émissions parthes.

L'antériorité des monnaies aux types imberbes par rapport à toutes les autres séries monétaires arsacides étant établie, tâchons de nous fixer sur leur attribution et nous aurons, par là même, déterminé le début du monnayage parthe.

Si, avant J. de Morgan, l'unanimité régnait parmi les grands numismates quant à l'ancienneté des monnaies de cette série, les opinions s'avéraient par contre divergentes en ce qui concernait leur attribution. Longperier (1) les attribuait à Arsace I; Von Petrowicz (2) et Percy Gardner (3) à Arsace I et Tiridate I^{er}; W. Wroth (4) et Barclay Head (5) à Tiridate I^{er} et ses trois successeurs précédant Mithridate I, sans préciser toutefois les médailles appartenant à chacun de ces quatre princes.

Nous nous rangeons à l'avis de ces deux derniers savants que le monnayage arsacide commence seulement avec le règne de Tiridate I (248-214).

(1) *Op. cit.*, PL. I, fig. 1 à 3.

(2) *Op. cit.*, PL. I, fig. 1 à 7.

(3) *Op. cit.*, p. 26, PL. I.

(4) *Op. cit.*, PL. I, fig. 1 à 15.

(5) *Op. cit.*, p. 817.

En effet, Arsace I^{er} (250-248), qui n'a survécu à la proclamation de son indépendance que deux années seulement, ne semble pas avoir pu se préoccuper, dans cette courte durée, d'autre chose que des continuels combats absorbant nécessairement les premières années d'un empire naissant. En outre, on ne saurait attribuer à Arsace I^{er} des médailles où il figurerait à la fois aux droits en qualité de souverain régnant, et aux revers comme le vénéré fondateur de la dynastie. Ces pièces à double effigie n'ont indubitablement pas été battues du vivant d'Arsace I^{er} (1).

Par contre, les premiers essais monétaires arsacides conviennent merveilleusement à Tiridate I (248-214), qui, ayant remplacé son frère tombé sur le champ de bataille (2), triompha partout de ses voisins, remporta même une victoire décisive (3) sur l'armée séleucide, et constitua, dès les débuts de son règne, sinon un grand empire du moins un vaste royaume, justifiant le titre de Grand Roi qu'on lit sur ces monnaies.

On s'explique aussi aisément que Tiridate ait fait battre des monnaies portant d'un côté sa propre effigie et de l'autre le portrait d'Arsace. Il entendait par là se déclarer l'associé et le continuateur de son glorieux frère, empêché par une mort prématurée de réaliser son projet d'établisse-

(1) Signalons toutefois qu'il existe quelques médailles au type imberbe dont les revers ne portent pas Arsace I en archer (voir J. de Morgan, *op. cit.*, PL. V, fig. 9 et 12).

(2) Arsace périt dans un combat soutenu peut-être contre la Bactriane.

(3) La journée de cette victoire fut depuis célébrée par les Arsacides comme l'origine de leur puissance (Justin, XLI, 4, *in fine*).

ment d'un nouvel empire iranien. L'exemple de Tiridate fut depuis suivi par ses successeurs qui, perpétuant ce témoignage de vénération, réservèrent généralement, jusqu'à la fin de la dynastie, à l'image de leur ancêtre fondateur le revers de leurs émissions.

Le monnayage inauguré par Tiridate ne subit aucun changement pendant les règnes de ses trois premiers successeurs : Artaban I (214-196), Phiapitès (196-181) et Phraate I (181-174). Durant cette période les princes se montrent sur leurs monnaies tous rasés et portent le même bonnet satrapal. Ces deux chefs de similitude rendent assez délicate la désignation des médailles appartenant à chaque règne en particulier. Cependant, en examinant attentivement les monnaies aux types imberbes, on peut reconnaître dans ces petites figures aux attributs si semblables les traits de cinq souverains différents (1).

Cette série nous offre donc, outre les monnaies de Tiridate et ses trois successeurs immédiats, celles émises au début du règne de Mithridate I, avant que les modifications introduites au cours du règne de ce souverain dans les attributs des effigies monétaires ne fissent entrer la numismatique arsacide dans une nouvelle phase.

Mithridate I (174-136), qui, au cours de son long règne de 38 ans, fit de l'Etat parthe un grand empire s'étendant de la

(1) Comparez dans la planche I de l'ouvrage précité de W. Wroth, les figures 1, 6, 7, 10 et 11. — Nous basant sur les caractères iconographiques des bustes des droits ainsi que la précision portraiturales des personnages des revers, nous attribuons à Tiridate I les médailles n^{os} 1, 3, 5 et 15 de la planche I du catalogue du Musée Britannique.

Bartriane aux rives de l'Euphrate atteignant ainsi les limites naturelles de l'Iran achéménide, introduisit dans les types monétaires parthes deux réformes, pour ainsi dire protocolaires, reflétant précisément le prodigieux accroissement de la puissance des Arsacides à cette époque. D'une part, le bonnet satrapal, peu digne de la tête du successeur de Darius, se transforma en une coiffure plus majestueuse; d'autre part, la mode, importée en Orient par les Grecs, de se montrer rasé sur les médailles se remplaça par l'ancien usage des Grands Rois asiatiques de porter la barbe longue, considérée de tout temps en Orient comme l'emblème de la puissance. Ainsi remanié, le type monétaire arsacide prenait son aspect définitif, ne supportant plus sous les règnes postérieurs que des modifications de détail, effectuées toujours dans le même but d'en accentuer la magnificence royale.

La fixation du début du monnayage parthe figurant parmi les plus obscurs problèmes de l'histoire monétaire de la Perse antique, nous avons jugé nécessaire d'y consacrer d'assez amples développements. Ce point étant, dans la mesure du possible, élucidé, nous allons passer en revue les caractères généraux du monnayage parthe sans nous attarder à l'examen détaillé du numéraire de chacun des trente-neuf rois arsacides qui, de Tiridate I à Artaban V, firent la Perse pendant 465 ans consécutifs.

SECTION IV

LES MÉTAUX ET LE SYSTÈME MONÉTAIRE PARTHE

§ I. — LES MÉTAUX MONÉTAIRES

Le monnayage parthe se compose uniquement de pièces d'argent et de bronze. On n'a signalé jusqu'à présent aucune monnaie d'or arsacide. Pour Mommsen (1), l'absence de monnaie d'or chez les Parthes, ainsi que sa rareté plus tard chez les Sassanides, s'expliquerait par le fait que Rome se réservait exclusivement la frappe du métal jaune. Le grand historien de la monnaie invoque à l'appui de cette thèse le célèbre passage de Procope, où le secrétaire de Justinien dit : « Le roi des Perses peut frapper de la monnaie d'argent tant qu'il veut, mais ni lui, ni aucun roi barbare n'a le droit de mettre sa marque ou son portrait sur aucune pièce d'or, quelque quantité d'or qu'il possède, et une semblable pièce ne pourrait circuler parmi les commerçants, même chez les barbares. » (2).

Mais, cette explication ne nous paraît pas satisfaisante. Tout d'abord parce que ce n'était que vers le milieu du premier siècle avant J.-C. que les Arsacides se trouvèrent en contact directs avec les Romains dont la marche vers

(1) Mommsen, *Histoire de la Monnaie romaine*, trad. de l'allemand par le Duc de Bacas, t. III, p. 16.

(2) Procope, *de Bello Goth.* III. 33.

l'Orient avait été entravée jusqu'à cette époque par la résistance des Séleucides et des rois de Pont.

Ensuite, quand les frontières des deux Empires se touchèrent, Rome ne se trouva point en face d'un peuple docile, prêt à s'incliner devant sa grandeur, mais d'une nation belliqueuse, essentiellement dominatrice, dont le contact inspirait à ses légions bien plus d'appréhension que d'espoir.

Il est inadmissible dès lors que les Grands Rois arsacides qui, au dire de Justin (1), ayant à se mesurer avec Rome qui « les attaqua trois fois, à l'époque de sa grandeur, et par ses plus grands capitaines », se sont montrés « non seulement ses égaux, mais ses vainqueurs », se soient abstenus de battre de monnaie d'or uniquement pour se conformer au désir de leur ennemi si souvent vaincu.

Non, si les prétentions de Rome relativement au monopole de la frappe de l'or avaient pu avoir quelque influence sur le monnayage des Arsacides, elle aurait dû s'exercer précisément dans le sens contraire, en suscitant les Grands Rois arsacides à faire battre de monnaie d'or, tout au moins dans les cas, très fréquents d'ailleurs, où les deux nations rivales se trouvaient en état d'hostilité ouverte, ou encore, à plus forte raison, après les éclatantes victoires des Parthes sur l'armée de Rome. Or, il paraît certain qu'en aucune circonstance les souverains arsacides n'aient monnayé le métal jaune.

Cherchons donc une explication plus plausible à l'absence du monnayage d'or des Arsacides.

(1) XLI, 1.

On sait qu'Alexandre le Grand, peut-être dans le but de satisfaire la vieille rancune des Grecs contre la darique perse qui avait triomphé durant des siècles et de leur héroïsme et de leur probité, organisa son système monétaire sur la base du monométallisme d'argent et ne réserva à l'or qu'un rôle monétaire accessoire (1). Après la mort du conquérant macédonien, la déchéance du métal jaune dans sa fonction monétaire s'accrut encore davantage, le tétradrachme d'argent ayant remplacé de plus en plus la monnaie d'or dans les Etats asiatiques issus du démembrement de l'empire alexandrin. A la création de leur monnayage, les Parthes ne firent qu'adopter le monométallisme d'argent ainsi généralisé, en l'appliquant dans sa forme la plus pure qui, précisément, répondait à merveille aux usages millénaires des peuples soumis à leur sceptre.

On a vu dans la première partie de ces études, ainsi que dans le chapitre concernant la période achéménide, que l'argent constituait depuis les plus hautes antiquités le principal sinon le seul métal monétaire de l'Orient. Sous les Achéménides mêmes, la darique d'or ne circulait guère comme monnaie courante à l'intérieur des régions de l'Asie occidentale, mais servait dans les transactions commerciales de l'Orient avec les contrées méditerranéennes ou dans le paiement des soldes des mercenaires grecs engagés au service des Rois des Rois. Sous les Arsacides, les choses ont dû aller de même, et comme à cette époque l'empire perse ne s'étendait plus jusqu'aux cités grecques, le numéraire des Grands Rois devait correspondre seulement aux besoins des

(2) Voir Barclay Head, *Hist. Num.*, p. 196.

populations orientales, c'est-à-dire se composer exclusivement de monnaie d'argent et de bronze. Ajoutons à cela qu'à l'époque parthe les principales régions aurifères qui fournissaient autrefois la matière de la darique ne faisaient plus partie de l'empire, et que, dans les bouleversements qui avaient suivi l'invasion macédonienne, tout l'or accumulé en Perse durant la période achéménide avait pris le chemin de l'Occident.

Voilà, à notre sens, l'ensemble des considérations qui expliquent l'absence du monnayage d'or des souverains arsacides.

§ 2. — LE SYSTÈME MONÉTAIRE

Nous avons vu précédemment (2^e partie, chap. II, section IV) que la conquête grecque généralisa en Orient l'usage du système monétaire attique. Nous avons signalé également que, eu égard aux équivalences pondérales existant pratiquement entre la drachme, le didrachme et le tétradrachme de ce système d'une part et de la demi-darique, la darique et la double darique d'autre part, le nouveau système ne paraissait pas aux Perses comme un régime monétaire étranger, mais, tout simplement, comme l'extension du talent d'or achéménide au monnayage d'argent. A la naissance de l'empire parthe, le numéraire en circulation dans cette partie de l'Asie, presque tout entier au nom d'Alexandre, de ses successeurs ou de ses satrapes, se composait des drachmes et des tétradrachmes d'argent, taillés dans le système alexandrin quelque peu affaibli par ces temps de trouble, et des monnaies de bronze.

Les Arsacides, respectant les habitudes commerciales des populations sur lesquelles ils venaient d'étendre leur em-

pire, taillèrent leurs monnaies suivant le système attique tel qu'ils le trouvèrent en usage au moment de la création de leur monnayage.

Le numéraire d'argent des Arsacides consiste principalement en drachmes et tétradrachmes. Il existe aussi des monnaies divisionnaires d'argent se composant, semble-t-il, d'obole, sixième de drachme, de diobole et de triobole.

Du début du monnayage arsacide au règne de Phraate IV (38-3 av. J.-C.), les drachmes en bon état de conservation pèsent de 4 gr. 25 à 3 gr. 90; les tétradrachmes, de 16 à 15 gr. Dès cette époque on assiste à un affaiblissement sensible du poids des médailles; les drachmes ne pèsent désormais qu'entre 3 gr. 95 et 3 gr. 65, les tétradrachmes, entre 14 et 12 grammes.

Ainsi à en croire les médailles existantes, il semble que les Arsacides étaient peu méticuleux quant à la régularité pondérale de leurs émissions. Cependant si l'on choisit les monnaies se trouvant en bon état de conservation, en éliminant celles exceptionnellement trop lourdes ou trop faibles et en tenant compte aussi du frai et de la diminution du poids dont elles ont naturellement souffert sous l'action du temps, on s'aperçoit que le système employé dans le monnayage arsacide est le système attique faible qui se confond pratiquement avec celui de la darique et se détaille comme suit :

Obole (unité divisionnaire. 1/6 de drachme).....	1				0 gr. 680
Diobole (1/3 de drachme).....	1	2			1 gr. 260
Triobole (1/2 de drachme).....	1	1 1/2	3		2 gr. 040
Drachme (unité de système).....	1	2	3	6	4 gr. 080
Tétradrachme (4 drachmes).....	1	4	8	12	16 gr. 240

Quant aux monnaies de bronze et de cuivre arsacides, l'extrême irrégularité qu'on constate dans leur poids s'op-

pose à tout essai de « systématisation » métrologiquement défendable.

J. A. Decourdemanche et, à l'exemple de celui-ci, J. de Morgan ont essayé d'expliquer les variations pondérales des monnaies parthes en supposant la coexistence de plusieurs étalons d'origines diverses dans la Perse arsacide. Soit qu'ils fussent employés simultanément dans tout l'empire, soit que chaque province fit l'usage, dans ses ateliers monétaires, d'un système spécial.

Parti de cette hypothèse, J. de Morgan croit pouvoir distinguer dans le monnayage arsacide des pièces taillées suivant six étalons différents, autrement dit, il applique aux émissions parthes presque tous les principaux systèmes pondéraux usités dans le monde antique !

Et voici par quel procédé : il rapproche le poids actuel de chaque monnaie arsacide avec le poids théorique de toutes les fractions et multiples imaginables de ces six étalons antiques ; le poids de chaque pièce se trouve fatalement correspondre plus ou moins exactement à un des innombrables dérivés de ces six étalons. Alors le savant numismate accorde à la pièce en question la même dénomination que celle portée par le poids correspondant.

Procédé ingénieux, mais qui ressemble bien plus à un jeu d'esprit qu'à l'explication d'un problème numismatique. Appliquerait-on cette méthode dans le classement pondéral des cailloux, pris au hasard, qu'on n'obtiendrait pas un résultat moins satisfaisant !

Point n'est besoin de recourir à de tel procédé pour expliquer les irrégularités pondérales des émissions parthes. Elles

sont dues en réalité d'une part à l'état de conservation des médailles, et d'autre part à la désorganisation politique et à l'état chaotique où vivait la Perse sous la souveraineté des Arsacides. L'histoire monétaire de la Perse nous fournit encore maints exemples de ce genre, et nous voyons les choses se passer exactement de même toutes les fois que le pays avait à traverser une période de trouble, à souffrir d'une crise d'autorité. C'est ainsi que ce même phénomène s'observe à la fin de la période sassanide (1), aux premiers temps de l'Islam (2), plus tard quand déclina le pouvoir des Califes, et les provinces de la Perse s'émancipèrent de la tutelle de Bagdad (3), durant la période mongole (4), à la fin de l'époque sefevide et jusqu'à ces derniers temps sous les Kadjars (5).

Il est vrai que sous les Sassanides (6), de même que dans

(1) Voir Durdoonjee D. J. Paruk, *Sasanian coins*, Bombay, 1924.

(2) Voir Henri Lavoix, *Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque Nationale*, Paris, 1887-1892; Ismaïl Ghalib, *Catalogue du Musée de Constantinople* (en ture), Constantinople, 1312 (= 1894); Koniglich, *Catalogue des monnaies orientales du Musée Royal de Berlin*, Berlin, 1898.

(3) Voir les ouvrages précités ainsi que Stanley Lane-Poole, *Catalogue of oriental coins* (Brit. Mus.), London, 1876-1888.

(4) Voir Stanley Lane-Poole, *op. cit.*, vol. VI et X.

(5) Voir Réginald Stuart Poole L.L.-D., *The coins of the shahs of Persia* (Safavis, Afghans, Efsharis, Zands, Kajars), London, 1887.

(6) Mordtmann a remarqué que, sous les Sassanides, l'étalon employé dans les ateliers monétaires des villes du Nord et de l'Est était plus fort que celui des autres parties de l'Empire (voir F.D.J. Paruck, *Sasanian coins*, p. 37).

la Perse musulmane (1), les poids monétaires étaient plus ou moins forts suivant les villes; mais cette différence, ne dépassant jamais un faible pourcentage, ne peut être considérée comme reflétant l'emploi des systèmes monétaires totalement différents.

(1) Al-Maqdesi dans sa *Description de l'empire musulmane*, rédigée en 375 de l'hégire (éd. de Goeje, t. I, p. 129), écrit : « Les poids monétaires (sandjah) de l'Iraq sont plus forts (de 2 derhams par 100, ajoute le manuscrit C) que ceux du khorasân ». Ailleurs (*Ibid.*, t. II, p. 417) il dit : « Chaque 1.000 derhams pesés à Ispahân manquent à Tostar de 25; ceux de Tostar ont sur ceux d'El-Ahwâz un excédent de 6 derhams (pour 100). Chaque 100 dinârs pesés à Qazwîn donne à Tostar un excédent de 4 et de 5 dâneqs. Chaque 100 derhams pesés à Khorasân laissent dans le Kouzistân un déficit de 2 derhams ». Voir aussi *op. cit.*, p. 398.

SECTION V

DIMINUTION INCESSANTE DE LA CONSISTANCE MÉTALLIQUE

DES MONNAIES PARTHES

Nous avons signalé plus haut que le poids des monnaies arsacides, qui variait aux débuts pour les drachmes de 4 gr. 25 à 3 gr. 95 et pour les tétradrachmes de 16 à 15 gr., tomba aux environs de l'ère chrétienne à un niveau plus bas, oscillant entre 3 gr. 95 et 3 gr. 65 pour les premières et 14 et 12 grammes pour les seconds. Des grands numismates, comme B. Head (1), W. Wroth (2), G.-F. Hill, F. Paruck (3), etc..., supposent que cet affaiblissement du poids viendrait de fait que les Arsacides auraient abandonné vers cette époque le système attique faible et adopté dans leur monnayage l'étalon phénicien.

Nous croyons au contraire que la réduction pondérale des monnaies arsacides n'est pas due à un changement de système, mais, tout simplement, à l'action du phénomène tant naturel qu'économique de la diminution incessante de la consistance métallique des monnaies, le « faiblage ». En effet, avant comme après cette époque, on voit le poids des

(1) *Historia numorum*, 1911. p. 817.

(2) *Catalogue of coins of Parthia* (Brit. Mus.).

(3) *Catalogue of the Greek coins of Arabia, Mesopotamia and Persia*. London, 1922, p. CLVI.

monnaies parthes s'affaiblir lentement, mais continuellement, et le nombre des pièces pesant au-dessous du normal s'accroître, peut-on dire, de règne en règne.

Il est vrai qu'en comparant le poids des pièces frappées aux premiers temps de l'empire avec celui des monnaies des derniers règnes on serait tenté de les croire taillées suivant deux étalons différents, mais, quand on rapproche successivement les médailles de chaque règne avec celles du règne immédiatement suivant, on voit que la diminution s'opère insensiblement et constamment. A aucun moment on n'assiste à une réduction subite assez forte pour être considérée comme un changement de système. Tout au plus pourrait-on supposer que sous certains règnes arsacides on aurait procédé à la stabilisation de la monnaie sur une base réduite, en consacrant définitivement, si l'on veut légalement, la réduction de fait introduite dans le poids des monnaies par suite des faiblagés antérieurs. Mais cela sans avoir modifié l'étalon pondéral qui se trouvait à la base du système (1).

(1) L'histoire monétaire de la Perse abonde en exemple de ce genre. Voici, entre autre, ce qui s'est passé de semblable sous les Mongols, époque présentant bien des analogies avec la période parthe :

Sous la souveraineté des successeurs de Gengis-Khan, le poids de derham était tombé, par suite des faiblagés successifs, de quatre daneqs (2 gr. 832) qu'il était légalement à un demi-meçqal et un demi-daneq, c'est-à-dire à 2 gr. 479. Ghazan Khan (1295-1304 J.-C.), procédant à une réforme monétaire, le réduisit encore d'un demi-daneq, le stabilisant ainsi à un demi-meçqal (2 gr. 125), mais il en améliora par contre le titre. Tout cela se fit sans changement d'étalon, le meçqal de 4 gr. 25 et son sixième, le daneq, se trouvant toujours à la base du système (ici meçqal = dinar d'Abdol-Malek = Drachme attique poids fort) (voir Les ordonnances de Ghazan, manus. de la Bibliothèque nationale (Suppl. Pers. in-fol. 78° v°).

Ainsi, on voit que le monnayage parthe n'a pas été à l'abri de l'inévitable action du « faiblage » et que, en outre, les pièces individuellement envisagées accusent une grande irrégularité pondérale. Cependant si l'on tient compte de la longue période sur laquelle s'étend ce monnayage, et quand on considère ce qui se passait en cette matière chez les autres peuples et particulièrement dans l'empire romain, où la diminution du poids et l'altération du titre de la monnaie d'argent ont été de coutume, on est obligé de reconnaître, comme le remarque Mommsen, que, durant la période parthe, la drachme s'est maintenue « avec une régularité merveilleuse » (1).

Il paraît d'ailleurs, comme le remarque F. Paruck, que les arsacides en abaissant graduellement le poids et le titre de leurs monnaies ont suivi l'exemple de Rome. En effet, pendant le premier siècle avant J.-C. et les deux siècles suivants, la drachme parthe et le denarius romain constituaient à peu près les seules monnaies de l'Asie Occidentale. Comme durant cette période le denarius romain frappé pour la circulation asiatique s'est dégénéré peu à peu en qualité et en poids, la drachme parthe, son rival, a été obligée à marcher dans le même sens (2).

(1) Mommsen, *Histoire de la monnaie romaine*, trad. du Duc de Bases, t. II, p. 17.

(2) F.-D.-J. Paruck, *Sasanian coins*, p. 37.

SECTION VI

APPLICATION DU PRINCIPE DU MONNAYAGE DROIT RÉGALIEN DANS L'EMPIRE ARSACIDE

Nous avons signalé que sous la souveraineté des Parthes l'unité politique de l'Iran était mal assurée, les provinces étant gouvernées héréditairement par des princes feudataires plus ou moins indépendants. Cependant la numismatique témoigne que la suzeraineté des Rois des Rois s'exerçait assez étroitement sur les Moluk-ot-Tawaïf (Roi des provinces), qui, sauf dans les trois principautés autonomes de Perside (Fârs), d'Elymaïde (Khouzistan) et de Characène (située dans le Delta du Tigre et de l'Euphrate) (1), battaient la monnaie aux types et aux légendes des souverains arsacides. Il semble en outre que, dans l'empire parthe, le privilège monétaire des Grands Rois s'exerçait plus rigoureusement sur le tétradrachme que sur le drachme.

En effet, tandis que les drachmes sont généralement de bon aloi et au poids relativement régulier, les tétradrachmes n'atteignent presque jamais le poids théorique et leur titre est ordinairement très bas.

(1) Voir sur le monnayage autonome de la Perside J. de Morgan, *Man. de Num. Orient.*, pp. 270 et suiv.; sur celui de l'Elymaïde le même ouvrage, pp. 194 et suiv.; et sur celui de la Characène, pp. 211 et suiv.

Cette constatation nous incline à penser que la frappe du tétradrachme a été réservée exclusivement aux souverains eux-mêmes, et que, de ce fait, il bénéficiait du cours forcé, et servait dans les paiements, indépendamment de sa valeur intrinsèque, comme équivalant à quatre drachmes du poids normal et de bon aloi; tandis que par contre, la drachme, pouvant sans doute, suivant certaines règles et à la condition de porter les types et les légendes monétaires des Rois des Rois, être fabriquée par les princes feudataires et les gouverneurs des provinces, ne circulait dans le commerce qu'à un cours voisin de sa valeur marchande. Autrement, si la frappe et le cours des deux coupures étaient soumis aux mêmes règles, obéissaient aux mêmes lois économiques, on ne s'expliquerait pas que l'une fût toujours au poids et au titre honnêtes et l'autre constamment légère et corrompue.

Une autre considération qui corrobore cette hypothèse c'est que, dans l'empire parthe, le tétradrachme d'argent remplaçait la darique d'or achéménide et portait vraisemblablement le nom de stîr (1) (statère), appellation réservée ordinairement dans l'antiquité à la monnaie d'or.

(1) Dans le commentaire de Zend-Avesta il est souvent parlé du stîr comme pièce de monnaie ayant la même valeur que quatre zuz ou *dirhems* (drachmes) (voir Darmesteter, *Zend-Avesta*, t. II, p. 50, notes 5 à 8, p. 61, note 35, p. 106, notes 51, 53 et 54). — Comme le tétradrachme ou stîr n'est frappé en Perse ni avant l'invasion d'Alexandre, ni après l'extinction de la dynastie arsacide, et que, par contre, durant la période parthe il constitue le numéraire principal de l'empire, on pourrait en déduire que la rédaction du commentaire d'Avesta se placerait dans cette période, ou du moins son commentateur se serait inspiré des textes remontant à cette époque. Dès lors, la rédaction du texte même d'Avesta ne pourrait, à plus forte raison, être postérieure à l'époque parthe. Cette observation vient utilement verser quelque lumière sur l'obscur problème de l'époque de la composition du Livre Sacré mazdéen.

Or, on se souvient que dans l'empire achéménide les Rois des Rois se réservaient exclusivement l'émission de la darique.

Enfin, la comparaison des légendes des tétradrachmes avec celles des drachmes fournit un troisième argument à l'appui de notre thèse. En effet, dans les légendes des tétradrachmes, la gravure des lettres est beaucoup plus soignée que dans celles des drachmes. « Ce fait est probablement dû, remarque J. de Morgan (1), à ce que les tétradrachmes étaient frappés dans les capitales et qu'on trouvait à la cour des personnes possédant couramment la langue grecque, tandis que les drachmes étaient fréquemment émises par les villes de province où, surtout dans les derniers temps, le grec était une langue inconnue. La même remarque s'applique aux caractères artistiques des médailles, aux effigies, à la qualité des revers. »

Signalons, en cette occurrence, que les premiers règnes parthes n'ont semble-t-il, pas frappé de tétradrachmes, dont l'émission aurait commencé seulement sous le règne de Mithridate I. Nous pouvons maintenant expliquer l'apparition tardive du tétradrachme en remarquant que jusqu'à cette époque les Arsacides, ne s'étant pas encore libérés entièrement de la suzeraineté des Séleucides, se seraient gardés de battre une monnaie dont la frappe était le signe d'une indépendance totale.

(1) *Numismatique de la Perse antique*, p. 175.

SECTION VII

LES TYPES MONÉTAIRES PARTHES (1)

§ I. — LES DROITS

Le droit de toutes les monnaies royales arsacides est occupé par l'effigie du souverain de profil généralement tourné à gauche. Quelques médailles, attribuées à Mithridate I, Phraate II, Artaban II et Hemerius, montrent le roi tourné à droite. Parfois aussi le souverain est présenté de face; ce sont les drachmes et les bronzes de Mithridate III, certains tétradrachmes d'Artaban III, les drachmes et les bronzes de Meheradates, et toutes les monnaies de Vologèse IV.

Du début du monnayage parthe jusqu'au règne de Mithridate I, les rois se montrent rasés sur les monnaies et sont coiffés du bonnet satrapal achéménide. Avec Mithridate I, les attributs des souverains changent complètement. D'abord, ils portent désormais tous, sauf les jeunes Pacorus I et II, la barbe longue orientale; ensuite, ils abandonnent le bonnet satrapal et sont généralement représentés tête nue, portant le diadème qui se modifie suivant les époques. Un seul roi, Osroès, porte sur un petit bronze la couronne à trois pointes, se rapprochant de la coiffure des monarques achéménides.

(1) Les descriptions que nous donnons des types monétaires parthes sont empruntées à l'ouvrage de J. de Morgan, *Numismatique de la Perse antique*, pp. 209 et suiv.

Jusqu'à Mithridate II (123-88 av. J.-C.) les rois portent les cheveux relativement courts, bouclés sur le front et sur la nuque. A partir d'Artaban II (88-77), sauf Osroès et Vologèse IV, ils portent les cheveux longs tombant sur les épaules.

Pendant le règne de Mithridate II apparaît la tiare arsacide qui est spéciale à la Perse. Elle a été en vogue surtout de 150 à 50 av. J.-C. et de 55 après J.-C. jusqu'à la chute de la dynastie. Cette coiffure, symbole de la puissance, se composait d'un haut bonnet rigide en étoffe, brodé de perles fines ou de pierres précieuses, et orné de diverses manières suivant les époques. Ce bonnet était muni d'oreillette et d'un appendice couvrant la nuque. Il était fixé sur la tête au moyen d'un large ruban ceignant le front et dont les extrémités pendent en arrière. Probablement cette coiffure se composait de deux parties, de la tiare proprement dite et d'un bonnet sur lequel elle se reposait à la manière d'un casque (1).

La tiare ainsi décrite était un insigne réservé aux Rois des Rois (2).

Les rois parthes, de même que jadis les souverains aché-

(1) Voir J. de Morgan, *op. cit.*, pp. 211-121, fig. 36, n^{os} 6 à 13. Quelques auteurs, dont spécialement Percy Gardner, ont pensé que la coiffure que les souverains arsacides portent sur leurs médailles est le casque, coiffure de guerre, et non la tiare. J. de Morgan (*op. cit.*, p. 213, note 1) rejette cette conjecture.

(2) Cette tiare se rencontre parfois sur les médailles des princes feudataires tels que ceux de la Perside et d'Elymaïde. Ce fait, on l'a expliqué en disant que ces dynastes ont frappé à l'effigie de leur suzerain.

ménides, se couvraient de bijoux ; ils sont souvent représentés portant des colliers, troques ou spirales d'or faisant plusieurs fois le tour du cou.

Tous les souverains arsacides sont représentés drapés ou cuirassés, au début très simplement, puis, à partir d'Artaban II (128-123 av. J.-G.), cette draperie s'orne de broderies et de perles ; sous Mithridate II (123-88), le luxe du vêtement augmente encore et dès l'époque d'Orode I (57-37) le manteau royal est constellé de perles et de gemmes. Il semble d'ailleurs que les Arsacides ont pris pour costume la candys des Achéménides dont, après eux, se vêtirent les rois sassanides (1).

En plus de l'effigie du prince régnant, le droit des monnaies arsacides porte fréquemment des attributs ou des emblèmes venant compléter ou qualifier l'effigie royale. Ce sont des victoires ou des aigles couronnant le souverain, l'étoile ou le croissant, souvent même les deux réunis, emblème antique de la puissance chez les Achéménides. En outre on rencontre aussi parfois l'ancre des Séleucides.

§ 2. — LES REVERS

Les revers des drachmes arsacides sont presque toujours occupés par l'image d'Arsace le fondateur. Il est représenté assis à droite sur un siège, — consistant, du début du monnayage parthe au règne de Mithridate II, en un omphalos,

(1) W. Wroth considère dans tous les cas ce vêtement comme une cuirasse, mais cette opinion est contestée par J. de Morgan (*op. cit.*, p. 216).

et, à partir de cette époque, jusqu'à la fin de la dynastie, sauf interruption sous le règne de Hémérius et Vononès I, en un trône — et tenant l'arc de la main droite.

On rencontre aussi, très rarement, sur les revers des drachmes, Jupiter assis à gauche sur un trône, tenant l'aigle et le long sceptre (Mithridate I) ou encore Victoire debout à droite ou à gauche, tenant une palme (Hemérius et Vononès I).

Contrairement aux drachmes, les tétradrachmes portent à leurs revers des types très variés. Ils sont empruntés parfois à la numismatique des Séleucides (Déméter portant le chiton ou portant Victoire, Héraclès imberbe, vêtu de la peau de lion, etc.) D'autres ont trait à des événements heureux pour la dynastie (le roi assis sur un trône, devant lui une femme tourelée debout lui présentant une palme).

Arsace, en archer, figure aussi jusqu'au règne d'Orode I (57-38) très fréquemment aux revers des tétradrachmes. A partir de ce souverain, la vénération ancestrale s'efface peu à peu devant la personnalité du Roi; l'image d'Arsace cesse de figurer sur les tétradrachmes, mais se conserve sur les dracmes et quelques monnaies de bronze.

Les monnaies divisionnaires d'argent, très rares d'ailleurs, portent généralement aux revers l'image d'Arsace le fondateur.

Quant aux monnaies de bronze, leurs revers sont extrêmement variés (1). Il nous offrent à la fois tout le panthéon grec

(1) Voir J. de Morgan, *op. cit.*, pp. 222 à 228.

à côtés des divinités iraniennes ainsi que des figures empruntées à la faune et à la flore. Quelquefois aussi, ils publient les hauts des Rois des Rois.

SECTION VIII

ÉPIGRAPHIE MONÉTAIRE PARTHE

Quand les Arsacides arrivèrent au trône, la Perse avait passé de longues années sous le joug des Macédoniens qui gouvernaient ses différentes régions ou bien directement ou bien par l'intermédiaire des princes feudataires, généralement descendant des anciens satrapes achéménides qu'Alexandre ou ses successeurs avaient confirmés dans leurs gouvernements. Pendant cette période, un hellénisme bien superficiel (1) s'était emparé de l'Iran où le grec formait la langue diplomatique, et même, dans la plupart des Etats feudataires, le parler officiel. Mais la population elle-même n'était pas hellène, elle ne parlait pas la langue officielle de la cour, avait conservé son propre langage, son culte et ses traditions iraniennes et surtout achéménides.

Les Arsacides, à leur avènement, adoptèrent l'usage déjà de longue date général, dans presque tous les Etats suzerains ou feudataires de l'Asie occidentale, et frappèrent leur monnaie en grec afin de faire accepter le nouveau numéraire par la population. Mais l'hellénisme des Arsacides s'arrête là, et « le royaume parthe est, malgré son verni hellénique, réellement plus iranien que celui des Achéménides » (1). Tout au plus pourrait-on considérer la période arsacide comme une époque de transition entre la culture

(1) Christensen, *L'Empire des Sassanides*, p. 7.

grecque des successeurs d'Alexandre et le retour aux anciens usages perses (1).

La numismatique même des Parthes témoigne que la culture grecque n'était pas très répandue en Perse arsacide.

En effet, dans les légendes des tétradrachmes, la gravure des lettres est soignée, tandis que celle des drachmes sont souvent mal exécutées ou incorrectes. Or, nous avons déjà remarqué que l'émission des tétradrachmes étant vraisemblablement réservée exclusivement aux souverains mêmes, ils étaient fabriqués dans les capitales où on trouvait à la cour des personnes possédant couramment la langue grecque.

Par contre, les drachmes étaient fréquemment émises sous l'ordre des gouverneurs ou des princes feudataires dans les villes de province où le grec était une langue inconnue.

D'un autre côté, la numismatique des Arsacides nous atteste la décadence graduelle de la culture grecque en Perse. Plus elle s'éloigne de ses origines, plus l'écriture se corrompt pour devenir à la fin illisible ou même se transformer en des signes conventionnels dépourvus de toute qualité épigraphique.

A partir de Vologèse I (51-78 ap. J.-C.), le texte grec se trouve augmenté d'initiales ou d'inscriptions d'une certaine

(1) « L'hellénisme des Parthes, écrit Darmesteter (*Coup d'œil sur l'histoire de la Perse*, p. 23), dut être superficiel, et à fleur de terre, mode de cour et d'aristocratie, sans racine dans le cœur de la nation, et qui n'a point laissé son empreinte sur la civilisation iranienne » ; voir dans le même sens Noeldeke, *Étude historique sur la Perse ancienne*, trad. fr. Oswald Wirth, p. 205 ; voir également Comte de Gobineau, *Histoire des Perses*, t. II, p. 358.

étendue en araméen, langue qui est dès cette époque plus familière que le grec.

Sous les premiers règnes jusqu'à Mithridate I, les caractères grecs sont semblables à ceux usités en Syrie et dans la Bactrinane dans ces mêmes époques. puis, à partir de Mithridate II, l'écriture devient irrégulière et les formes des lettres subit, de plus en plus, des modifications. Sous les derniers rois, non seulement les lettres deviennent méconnaissables, mais encore, très fréquemment, leur nombre ne correspond plus à celui nécessité par le mot qu'elles sont appelées à figurer. Cette époque marque la décadence complète du grec et dès lors apparaît l'écriture araméenne transcrivant la langue nationale, le protopehlvi, composé de termes iraniens et sémitiques mélangés (1).

(1) L'époque de l'introduction de l'écriture pehlvie dans l'Asie antérieure est difficile à fixer. On peut dire que le pehlvi a succédé à l'araméen qui était employé en Mésopotamie et en Perse comme caractère cursif et alphabétique à côté du cunéiforme, écriture devenue syllabique et réservée aux inscriptions monumentales et aux documents judiciaires.

Avant le VII^e siècle l'alphabet phénicien archaïque servait à écrire toutes les langues sémitiques de l'Asie antérieure, phénicien, araméen, hébreu. Les sémites de Babylone employaient aussi cet alphabet en même temps que les signes cunéiformes qu'ils tenaient des Sumero-Akkadiens.

Au VI^e siècle le phénicien archaïque produisit deux branches : 1^o l'écriture sidonienne de la II^e époque, 2^o le pro-araméen des tablettes bilingues de Ninive et de Babylone (des sceaux de Palziar, de Parshandat, etc...).

Au V^e siècle se constitua l'araméen secondaire de l'époque achéménide, celui des monnaies et des intailles des satrapes perses et séleucides du V^e au II^e siècle av. J.-C. Voir J. de Morgan, *op. cit.*, pp. 176-179; voir aussi Ed. Drouin, *Observations sur les monnaies à légendes en Pehlvi et Pehlevi-arabe* (Rev. archéol. 1886). Voir également le même auteur, *Histoire de l'Epigraphie sassanide* (Museum-Louvain, 1898); voir aussi Philippe Berger, *Histoire de l'écriture dans l'antiquité*, Paris, 1891.

Lorsque les Perses étaient entrés en contact avec les Assyriens au VI^e siècle av. J.-C., ils leur avaient emprunté leurs deux systèmes graphiques (signes cunéiformes et alphabet d'origine phéniciennes) pour écrire leur propre langue et celles des peuples soumis à leur autorité. Cependant ils employèrent le cunéiforme à l'état presque alphabétique (1), pour transcrire leur langue aryenne dans les inscriptions monumentales, tandis que l'araméen cursif était usité dans les affaires (2).

Au II^e siècle, apparaît un nouvel alphabet dérivé de l'araméen secondaire (3), c'est le palmyréen avec toutes ses variétés, et, vers le I^{er} siècle, se forma probablement le pehlvi, descendant de l'araméen secondaire. L'écriture des monnaies persépolitaines antérieures au II^e siècle av. J.-C., qu'Ed. Drouin nomme proto-pehlvi, semble être l'ancêtre du pehlvi véritable.

Le vrai pehlvi est l'écriture des monnaies des deux premiers siècles de l'ère chrétienne; on la rencontre sur les coins des satrapes arsacides, des princes de Perside de cette époque et sur quelques monnaies royales parthes. C'est le pehlvi secondaire, pehlvi arsacide ou pehlvi persépolitain. Le pehlvi sassanide dérive directement de cette écriture,

(1) L'inscription cunéiforme alphabétique de Cambyse (529 av. J.-C.) est le plus ancien texte cunéiforme perse.

(2) Cet alphabet a été introduit dans l'Inde par les Achéménides, ce qui atteste la généralité de son emploi dans toute l'Asie antérieure.

(3) Papyrus égypto-araméens, Inscriptions de Carpentra, etc...

mais il présente des caractères très distincts et doit être rangé dans une troisième période de la vie de cette écriture (1).

Tous les textes araméens des monnaies parthes sont écrits en caractères lapidaires, sauf toutefois ceux inscrits sur une monnaie de bronze de Vologèse III (147-191 après J.-C.) (2) qui donnent un spécimen de l'écriture cursive alors en usage. W. Wroth (3), de même que J. de Morgan (4), pensent que cette pièce a été émise dans quelque province araméenne située à l'Occident de l'Empire

(1) Voir J. de Morgan, *op. cit.*, pp. 171-180. Voir sur les formes des lettres de l'écriture pehlvi des arsacides, le tableau dressé par Colonel Allotte de la Fuye, *Monnaies de l'Elymaïde* (Mémoire de la Mission archéologique en Perse, t. VIII, 1905).

(2) Voir J. de Morgan, *op. cit.*, pp. 177-178, tableau, fig. 32, ligne 14.

(3) *Catalogue*, p. 236, note 1.

(4) *Op. cit.*, p. 183.

SECTION IX

LES LÉGENDES DES MONNAIES PARTHES (1)

Les inscriptions qu'on voit sur les monnaies parthes consistent en trois éléments différents :

1° Les titres et les noms personnels.

2° Les dates inscrites sur bon nombre de monnaies d'argent et de bronze.

3° Enfin, les monogrammes, si nombreux sur les monnaies arsacides, mais dont, en dépit des tentatives nombreuses, il n'a pas été encore possible de pénétrer les secrets.

§ I. — LES TITRES ROYAUX

Les titres employés sur les médailles arsacides sont très nombreux et les Arsacides les ont empruntés aussi bien aux Séleucides et aux rois de Bactriane qu'aux anciens monarques achéménides. Ils sont tous comme nous venons de voir, écrits presque toujours en langue et écriture grecques. Nous en donnons ici quelques-uns, les plus courants :

Roi, ce titre s'applique aussi bien aux souverains de la Perse qu'à leurs feudataires.

(1) Voir J. de Morgan, *op. cit.*, pp. 183 et suiv.

Roi des Rois, est le titre qui revenait aux souverains de la Perse successeurs des Achéménides; il en est de même de Grand Roi.

Ces titres n'existent ni chez les Séleucides, ni chez les souverains de la Bactriane, ils sont donc spéciaux à la Perse; déjà dans leurs inscriptions les Achéménides se donnaient ces titres. Darius, dans son inscription de Bistotoûm (v. 500 av. J.-C.), s'intitule Khashayathiya Vazarka : « Grand Roi », c'est-à-dire qu'il était le souverain suprême, le roi des princes et des satrapes. D'ailleurs, les Achéménides eux-mêmes avaient empruntés ces titres aux Assyriens, *Shar rabu* : « grand roi »; *Shar sharri* : « roi des rois »; *Shar matat* : « roi des nations ».

On peut aller encore plus loin et trouver ces titres, surtout celui de grand roi, employés au temps de Hammourabi (1).

Des Achéménides ils sont passés aux Arsacides sous leur forme grecque, puis, dans les derniers temps des Arsacides, le titre de Roi des Rois fut traduit de grec en araméen : Malkân Malka, porté aussi par les rois sassanides. Dans la Perse musulmane, il a été encore repris et employé sous la forme de Shâhanshâh, forme qui est la plus voisine du titre achéménide primitif.

Outre ces titres spéciaux à la Perse, les Arsacides se sont aussi donné d'autres titres, employés chez les Séleucides ou en Bactriane, tels qu'autocrate, titre d'origine grecque qui

(1) Voir Charles Jean, *Les Lettres de Hammurapi*, pp. 10 et 69.

ne se rencontre que sur les monnaies des premiers souverains, Dieu, Philhellène, etc., etc.

§ 2. — LES MONOGRAMMES

Les monnaies arsacides portent souvent des monogrammes qui ne sont pas encore interprétés, ni même déchiffrés d'une façon satisfaisante. Ils donnent peut-être des indications sur les ateliers monétaires ou encore sur les noms des magistrats ou des contracteurs chargés de la frappe du numéraire, on ne le saura probablement jamais, étant donnée notre ignorance sur la géographie politique de la Perse arsacide. De Markoff, qui les a examinés très attentivement, croit qu'ils indiquent les noms des villes de l'émission (1), mais c'est une hypothèse qui ne repose sur rien de précis (2).

§ 3. — LES DATES

Les monnaies des premiers règnes parthes ne portent aucune date. Sous le règne de Mithridate I, apparaissent les premières médailles datées, mais elles sont très rares. Ce n'est qu'à partir du règne de Phraate IV (38-3 av. J.-C.) que les millésimes se montrent avec persistance sur les tétradrachmes et se continuent régulièrement jusqu'à la chute de la dynastie.

Mais les drachmes ne sont jamais datées depuis le début jusqu'à la fin du monnayage parthe (3)

(1) A. de Markoff, *Les Monnaies des rois parthes*, supp. à l'ouvrage du Comte de Prokesch-Osten, II^e fasc., 1877, p. 41, et tableau.

(2) Voir J. de Morgan, *op. cit.*, pp. 189 et suiv.

(3) On a signalé deux exceptions douteuses. Voir J. de Morgan, *op. cit.*, p. 197.

Les dates sont imputées d'après l'ère des Séleucides commençant à l'équinoxe d'automne (312 av. J.-C.), que les Arsacides trouvèrent en usage dans toute l'Asie antérieure.

Outre le millésime, les tétradrachmes portent aussi souvent le nom du mois au cours duquel la monnaie a été frappée. Le calendrier adopté est celui des Macédoniens, introduit en Asie par la conquête Alexandrine, et se composait de douze mois lunaires et d'un mois supplémentaire intercalé dans certaines années, vraisemblablement placé à la fin de l'année après le douzième mois (1).

Sur les tétradrachmes, les dates, figurant toujours aux revers, sont inscrites quelquefois en exergue, d'autres fois dans le champ.

Les monnaies de bronze aussi portent parfois la date qui est placée soit à droite du revers, soit au droit de la médaille. Les monnaies autonomes des villes l'ont au revers et à gauche.

(1) Th. Reinach, *Les Monnaies arsacides et l'origine du calendrier juif* (Rev. Num. 1889), pense que les Parthes suivaient le Cycle de Méthon d'Athènes qui, sur 19 années, comprenait 12 ans de 12 mois et 7 de 13. — D'après le colonel Allotte de la Fuye (Rev. Num. EPQG. p. 177) l'année parthe commençait par le troisième mois du calendrier macédonien, correspondant à novembre-décembre.

Vu : *Le Président de la thèse,*

ALLIX.

Vu : *Le Doyen,*

ALLIX.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

I. — OUVRAGES GÉNÉRAUX CONCERNANT LES PEUPLES
DIVERS ET SE RAPPORTANT PARTICULIÈREMENT A LA PREMIÈRE
PARTIE DE SES ÉTUDES

- AMIAND (A.). — *Les inscriptions de Salmanassar II roi d'Assyrie*. Paris, 1890, in-8.
- BABELON (Ernest). — *Les origines de la monnaie considérées du point de vue économique*. Paris, 1897, in-18.
- *Notice sur la monnaie*. Paris, 1898, in-16.
- BORDEAUX (Albert). — *L'or et l'argent*. Paris, 1926, in-8.
- BOUCHE-LECLERCQ. — *Histoire des Séleucides (322-64 av. J.-C.)*. Paris, 1913, 2 vol. in-8.
- CONTENAU (G.). — *La civilisation assyro-babylonienne*. Abbeville, 1922, in-16.
- *Contrats et lettres d'Assyrie et de Babylonie*. Angers, 1926, petit in-fol.
- *La civilisation phénicienne*. Paris, 1926.
- DÉONNA (W.). — *Dédale ou la statue de la Grèce antique*. Paris, 1931, en 3 vol. in-8.
- DHORME (Le P. Paul). — *Les pays bibliques et l'Assyrie*. Paris, 1911, in-8.
- DUBOIS (Georges). — *La question assyro-babylonienne*. Paris, 1921, in-8.
- DUSSAUD (René). — *La Lydie et ses voisins aux hautes époques*. Paris, 1930, in-8.
- ERMONI (V.). — *La Bible et l'Orientalisme*. Paris, 1910, in-16.
- FOSSEY (Charles). — *Manuel d'assyrologie*. Paris, 1927, 4 vvol. in-8.
- FOUGÈRES. — *Les premières civilisations*. Paris, 1926, in-8.
- FRANCOTTE (Henri). — *Les finances des cités grecques*. Liège, 1909, in-8.
- GIDE (Ch.). — *Cours d'économie politique*. Paris, 1930, en 2 vol. in-8.
- GIRIN. — *Les monnaies chez les Incas*. Paris, 1926, in-16.
- GLOTZ (Gustave). — *Histoire grecque des origines aux guerres médiques*. 1925, in-8.
- *Histoire économique de la Grèce depuis la période homérique jusqu'à la conquête romaine*. Paris, 1920, in-8.

- *La civilisation égéenne*. Paris, 1923, in-8.
- *La Grèce au V^e siècle*. Paris, 1928, in-8.
- HALL (H.-R.). — *La sculpture babylonienne et assyrienne au British Museum*. Mâcon, 1928, in-fol.
- HAMMOURABI. — (*Les lettres de*). Trad. Charles Jean. Paris, 1913, in-8.
- (*La loi de*). Trad. Scheil (V.). Paris, 1906, in-16.
- HAMY (Dr. E.-T.). — *La figure humaine dans les monuments chaldéens babyloniens et assyriens*. Paris, 1907, in-8.
- HOMÈRE. — *Odyssée*. Traduction de Mme Dacier. Ed. Garnier Frères, Paris (s. d.).
- *Iliade*. Traduction Eugène Lasserre. Ed. Garnier Frères, Paris (s. d.).
- HUBERT (E.-D.). — *Les métaux précieux : mercure, argent, or*. Paris, 1904, in-16.
- JARDÉ. — *La formation du peuple grec*. Paris, 1923, in-8.
- JOUGUET. — *L'impérialisme macédonien et l'hellénisation de l'Orient*. Paris, 1926, in-8.
- JEVONS (William Stanley). — *La monnaie et le mécanisme de l'échange*. Paris, 1876, in-8.
- LAUNAY (L. de). — *L'or dans le monde*. Paris, 1907, in-8.
- LENORMANT (François). — *Les premières civilisations*. Paris, 1874, 2 vol. in-8.
- *Choix de textes cunéiformes inédits ou incomplètement publiés jusqu'à ce jour*. Paris 1873-1875, 3 vol. in-4.
- *Histoire ancienne de l'Orient jusqu'aux guerres médiques*, par F. Lenormant, continuée par E. Babelon. Paris, 1881-1885, 6 vol. in-4.
- LEPSIUS. — *Les métaux dans les inscriptions égyptiennes*. Trad. W. Berend. Paris, 1877, in-8.
- LONGPERIER (Adrien de). — *Lettres sur les inscriptions cunéiformes de l'Assyrie*. (S. l. n. d.) In-8.
- *Archéologie orientale*. Paris, 1883, in-8.
- LONGRAIRE (L. de). J. de MORGAN. — *Travaux archéologiques exécutés en Perse de 1897 à 1898*. Paris, 1899, in-8.
- MALET (Albert) et MAQUET (Charles). — *Histoire de l'antiquité. L'Orient, la Grèce, Rome*. Paris, 1926, in-16.

- MASPERO. — *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*. Paris, 1895, gr. in-8.
- Mémoires de la Mission archéologique en Perse* (voir J. de Morgan).
- MEREJKAVSKY (D.). — *Les mystères de l'Orient* (Trad. du Russe). Chartres, 1928, in-8.
- MEYER (Edouard). — *Histoire de l'antiquité*. Le Puy en Velay, 1926, in-8.
- MORET. — *Le Nil et la civilisation égyptienne*. 1926.
- MORGAN (Jacques de). — *La préhistoire orientale* (ouvr. posthume). Paris, 1925-1927, 3 vol. in-4.
- *Les premières civilisations. Etude sur la préhistoire et l'histoire jusqu'à la fin de l'empire macédonien*. Paris, 1909, gr. in-8.
- MOWAT. — *Sur l'emploi de la broche comme monnaie* (Bull. Sté des Ant. France, 1896).
- OPPERT et MÉNANT. — *Documents juridiques de l'Assyrie et de la Chaldée*. Paris, 1877, gr. in-8.
- PERRET (Auguste). — *L'or, l'argent, platine*. Paris, 1902, in-16.
- PERROT (Georges et CHIPIEZ (Charles). — *Histoire de l'art dans l'antiquité*. Paris, 1914.
- PETERS (Cerl.). — *Aux mines d'or de l'antiquité*. Meuchen, 1902, in-8.
- PICARD (Charles). — *Ephèse et Claros* (thèse d'Ecole d'Athènes). Paris, 1922.
- PILLET (Maurice). — *Khorsabad*. Paris, 1918, in-8.
- POTTIER (E.). — *Les antiquités assyriennes*. (Musée du Louvre) Paris, 1917, in-8.
- *Même ouvrage*. Paris, 1924, in-8.
- QUERRY. — *Charayé-él-Islâm*. (Recueil de lois concernant les Musulmans Schyites) Paris, 1891-1892, 2 vol. in-8.
- RADET. — *La Lydie et le monde grec aux temps des Mermnades*. Paris, 1893.
- REINACH (Théodore). — *L'anarchie monétaire et ses remèdes chez les anciens Grecs*. Paris, 1911, in-4 (Extr. des mémoires de l'Acad. des Inscr. et B.-Lett., t. XXXVIII).
- *Les origines du bimétallisme*. Paris, 1893, in-8.
- ROSWAG (Ct.). — *L'argent et l'or. Production, consommation et circulation des métaux précieux*. Paris, 1889-90, en 2 vol. in-8.

- SABATIER (J. et L.). — *Production de l'or, de l'argent et du cuivre*. Saint-Pétersbourg, 1850, in-8.
- SHEIL (V.). — *Recueil de lois assyriennes*. Paris, 1921, gr. in-8.
- SPENCER (Herbert). — *Principes de sociologie*. Trad. Cazelles. Paris, 1878-1887, 4 vol. in-8.
- STRABON. — *Géographie*. Trad. Fr. Amédée Tardieu. 3 vol. 3^e éd. Paris, 1909.
- SVORONOS (J.). — *L'Hellénisme primitif de la Macédoine prouvé par la numismatique et l'or du Pangée* (Journ. intern. d'archéol. numism., t. XIX, Paris, 1918-1919).
- TOUTAIN. — *L'économie antique*. Corbeil, 1927, in-8.
- TURGOT. — *Valeurs et monnaies*.
- THUREAU-DANGIN (François). — *Lettres et contrats de l'époque de la première dynastie babylonienne*. Paris, 1910, gr. in-8.
- *Un cadastre chaldéen* (Extr. de la Rev. d'assyrol. et d'archéol. Orient., vol. IV, n^o 1), Paris, 1897, gr. in-8.
- WOOLLEY (C. Léonard). — *Les Sumériens*. Trad. en fr. par E. Lévy. Paris, 1930, in-8.

II. — OUVRAGES CONCERNANT L'HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA PERSE

- AMMIEN (Marcellin). — Trad. fr. sous la direction de M. Nisard. Paris, 1849.
- ARRIEN (Flave de Nicomédie). — *Expédition d'Alexandre*. Trad. fr. J.-A. Buchon. Paris, 1837.
- CAPITANT (L.). — *Etude sur l'exposition de la Délégation en Perse*, sous la direction de M. J. de Morgan. (S. d. n. l.) In-8.
- CARRÉ (Léon). — *L'ancien Orient. Etudes historiques, religieuses et philosophiques sur l'Egypte, la Chine, l'Inde, la Perse, la Chaldée, la Palestine, depuis les temps les plus reculés*. Paris, 1874-1875, 4 vol. in-8.
- CAVAIGNAC (Eugène). — *Histoire du monde*. T. I. : *Prolégomènes*. Paris, 1922, in-8.

- *Histoire du monde. T. II. : Le monde méditerranéen jusqu'au IV^e siècle avant J.-C.* Paris, 1929, in-8.
- *Etude sur l'histoire financière d'Athènes au V^e siècle.* Paris, 1908, in-8.

CHRISTENSEN (Arthur). — *L'empire des Sassanides.* Kobenhavn, 1907, in-4 (mémoires de l'Académie royale des sciences et des lettres de Danemark, 7^e série, section des lettres, t. I).

DARMESTETER (James). — *Le Zend-Avesta* (Annales du Musée Guimet, t. XXI-XXIII et XXIV). Paris, 1892-1893, 3 vol. in-4.

- *Coup d'œil sur l'histoire de la Perse.* Paris, 1885, in-18.

DÉLÉGATION EN PERSE, sous la direction de J. de Morgan.

T. I. *Recherches archéologiques*, 1^{re} série, fouilles de Suse.

T. II. *Textes élamites-sémitiques.* Paris, 1900, in-fol.

T. III. *Textes élamites-azanites.* Paris, 1901, in-fol.

T. IV. *Textes élamites-sémétiques.* Paris, 1902, in-fol.

T. VII. *Recherches archéologiques*, 2^e série, 1905, gr. in-4.

T. VIII. — — — 3^e série, 1905, gr. in-4.

T. X. — — — 4^e série, 1908, in-folio.

T. XI. *Textes élamites-azanites*, 4^e série, 1911, in-fol.

T. XII. *Recherches archéologiques*, 4^e série, 1911, in-folio.

T. XVII. *Textes de comptabilités proto-élamites.* Paris, 1923, in-fol.

T. XVIII. *Mission en Susiane*, sous la direction de M. R. de Macquenem et V. Scheil. *Autres textes sumériens et acadiens*, par G. Dossin. Paris, 1928, in-fol.

DIEULAFOY (Marcel). — *L'art antique de la Perse, Achéménides, Parthes, Sassanides.* Paris, 1884-1885, 5 vol. in-fol., fig. et pl.

DIODORE DE SICILE. — *Bibliothèque historique.* Trad. de Ferd. Hœfer, en 4 vol., Paris, 1912, in-18.

- ELISÉE (Vartabed). — *Soulèvement national de l'Arménie chrétienne au V^e siècle contre la loi Zoroastre*. Trad. fr. par Abbé Grégoire Karabagy Garabed. Paris, 1844, in-8.
- FAUSTUS DE BYZANCE. — *Bibliothèque historique*, traduit de l'arménien par Jean-Baptiste Emine (Collections des historiens anciens et modernes et d'Arménie, par Victor Langlois, t. I, Paris, 1867).
- FERDOUSI. — *Ghah-Nameh*. Trad. fr. Jules Mohl, en 7 vol., Paris, 1838-1878, gr. in-fol.
- FLANDIN (Eugène) et COSTES (Pascal). — *Voyage en Perse pendant les années 1840 et 1841*, Paris (s. d.), 6 vol. gr. in-fol., dont 5 de pl.
- FONTANE (Marius). — *Histoire universelle*. T. II : *Les Iraniens, Zoroastre* (de 2.500 à 8 av. J.-C.). Paris, 1881, in-8.
- GAYET (Al.). — *L'art persan*. Paris, 1895, in-8.
- GROUSSET (René). — *Les civilisations de l'Orient*, en 2 vol. Paris, 1929, in-8.
- *L'Iran extérieur*. Conf. au Musée Guimet du 16 décembre 1930.
- GOBINEAU (Comte Arthur de). — *Histoire des Perses*. Paris, 1869, 2 vol. in-8.
- HÉRODOTE. — *Histoire*. Trad. de Henri Gerguin. E. Garnier Frères, 2 vol., Paris (s. d.).
- HUART (Clément). — *La Perse antique et la civilisation iranienne*. Paris, 1925, in-8.
- JUSTIN. — *Abrégé de l'histoire universelle de Trogue Pompée*. Trad. fr. Jules Pierrot et E. Boitard. Paris, 1862, in-18.
- KOEHNE (B. Von). — *L'ère des Arsacides* (Bull. Num. Belge, 1866, IV^e série, t. IV).
- LANGLOIS (Victor). — *Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie*. Paris, 1867-69, 2 vol. gr. in-8.
- MAÇOUDI (Abou-Hassan, Ali). — *Mouroudj-oz-Zahab* (en Arabe). (Les Prairies d'or.) Tr. B. de Meynard. Paris, 1861-1914, 9 vol. in-8.
- *Kitâb-at-Tanbîh*. (Le livre de l'Avertissement.) Leyde, 1894, in-8.
- Le même ouvrage est traduit en français par Carra de Vaux. Paris, 1896, in-8.

- MALCOLM (John). — *Histoire de la Perse*. Trad. fr. par Louis Mathieu Langlois. Paris, 1824, 4 vol. in-8.
- MAQDISI. — *Ahsan-ot-Taqasim, etc...* (en arabe). (Description de l'empire musulman.) Ed. de Gœje. Leyde, 1876, in-8.
- MÉNANT (Joachim). — *Les Achéménides et les inscriptions de la Perse*. Paris, 1872, in-8.
- MOÏSE DE KHORENE. — *Histoire d'Arménie*. Trad. fr. par V. Langlois. Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie, t. II. Paris, 1869 gr. in-8.
- NASR (Seyyed Taghi). — *Essai sur l'histoire du droit persan dès l'origine à l'invasion arabe*. Paris, 1933, in-8.
- NIZAM-OL-MOLK. — *Siassat Naméh* (en persan). E. Scheffer. Paris, 1891.
- NOELDEKE (Th.). — *Etudes historiques sur la Perse antique*. Tr. fr. Oswald Wirth. Paris, 1896, in-18.
- PATCANIAN (M.-K.). — *Essai d'une histoire de la dynastie des Sassanides d'après les renseignements fournis par les historiens arméniens*. Trad. en fr. par Evariste Prud'homme. Paris, 1866.
- PLUTARQUE. — *Les vies des hommes illustres*. Trad. de Ricard, en 4 vol. in-18. Ed. Garnier Frères (s. d.).
- SAINT MARTIN (J.). — *Fragments d'une histoire des Arsacides* (ouvr. posthume). Paris, 1850, 2 vol. in-8.
- SARRE (F.). — *L'art de la Perse ancienne*. Trad. Budry. Paris, 1921, in-4.
- TABARI (Abou-Djafar). — *La chronique. L'histoire générale du monde depuis la création jusqu'à l'an 302 de l'Hégire* (en arabe). Leyde, 1879-1901, 15 vol. in-8.
- *Même ouvrage*, traduit en français par Her. Zotenberg. Paris, 1869, 4 vol. in-8.
- TANSAR (Lettres de). Trad. Darmesteter (extrait du Journ. asiat. Paris, 1894, in-8).
- TAVERNIER (Jean-Baptiste). — *Voyage en Perse et aux Indes*. Paris, 1682.
- THA-ALEBI (Abou-Mansour). — *Kitab-ul-Ghorar* (Le livre des Splendeurs). Trad. en fr. par Zotenberg. Paris, 1900, in-fol.
- XÉNOPHON. — *Cyropédie ou histoire de Cyrus et Anabase, ou Retraite des Dix-Mille*. Trad. en fr. par J.-A.-C. Buchon. Paris, 1836, in-8.

III. — OUVRAGES SPÉCIAUX CONCERNANT LA MÉTROLOGIE DES PEUPLES ANTIQUES

- CHABOS. — *Recherches sur les poids, mesures et monnaies des anciens Egyptiens*. Paris, 1876.
- DÉCHELETTE (Joseph). — *De l'origine de l'obole et du drachme* (Rev. num., 1911).
- DECOURDEMANCHE (J.-A. de). — *Traité des poids et mesures des peuples anciens et des Arabes*. Paris, 1909, in-8.
- *Poids monétaires des peuples anciens* (Rev. num. Paris, 1908).
- *Traité des monnaies, mesures et poids anciens et modernes de l'Inde et de la Chine*. Paris, 1913, in-8.
- GARNIER (Comte de). — *Histoire de la monnaie depuis les temps de la plus haute antiquité*. Paris, 1819.
- IMHOOF-BLUMER. — *Le système monétaire euboïque*. Paris, 1882, gr. in-8.
- LENORMANT (F.). — *Essai sur un document mathématique chaldéen et à cette occasion sur les système des poids et mesures de Babylone*. Paris, 1868, in-8.
- MAUSS (C.). — *La loi de la numismatique musulmane, par série et par ordre de poids, des monnaies arabes du cabinet des médailles de Paris*. Paris, 1898, gr. in-8.
- *Le rectangle de Khorsabad et la théorie générale des mesures antiques*. Paris, 1895, gr. in-8.
- MIONNET (Charles). — *Poids des médailles grecques*. Paris, 1839.
- OPPERT (J.). — *L'étalon des mesures assyriennes* (Journ. asiat., VII^e série, t. II, 1874).
- *Sur l'origine du dong et daneq* (Journ. asiat., VII^e série, t. IV, 1874).
- PAUCTON. — *Métrologie ou traité des mesures, poids et monnaies des anciens peuples et des modernes*. Paris, 1780, in-4.
- QUEIPO (Vazquez). — *Essai sur les système métriques et monétaires des anciens peuples*. Paris, 1859, in-4, 3 vol.
- SOUTZO (Michel). — *Etalons pondéraux primitifs et lingots monétaires*. Paris, 1884, in-8.
- *Etude des monuments pondéraux de Suze* (mémoires de la Délégation en Perse, t. XII).

- *Systèmes monétaires primitifs de l'Asie mineure et de la Grèce*. Bucharest, 1883, in-4 (Extr. de la Rev. roumaine d'Archéol.).
- *Nouvelles recherches sur les origines de quelques poids antiques* (Rev. num. Paris, 1895).
- THUREAU-DANGIN (François). — *Esquisse d'une histoire du système sexagésimal*. Paris, 1932.
- *La comptabilité agricole en Chaldée* (extr. de la Rev. d'assyriologie Orient., vol. III, n° 4). Paris, 1896, in-8.
- *L'U, le qa et la mine, leur rapport* (Journ. asiat. 1909).
- THEUREAU (Louis). — *Les systèmes monétaires*. Paris, 1896, in-8.
- WEX (J.). — *Métrologie grecque et romaine* traduite de l'allemand par P. Monet. Paris, 1886, in-16.

IV. — OUVRAGES SPÉCIAUX INTÉRESSANT PARTICULIÈREMENT LA NUMISMATIQUE ET L'HISTOIRE MONÉTAIRE DE LA PERSE

- ALLOTTE DE LA FUYE (Colonel). — *Nouveau classement des monnaies arsacides* d'après le catalogue du Brit. Mus. (Rev. Num. 1905).
- *Monnaies de l'Elymaïde* (Mémoires de la mission archéologique en Perse, t. VIII, 1905).
- *Monnaies arsacides surfrappées* (Rev. num. 1904).
- *Monnaies arsacides de la coll. Petrowicz* (Rev. num. 1905).
- *La numismatique assanide d'après un ouvrage récent*. Paris, 1925, in-4.
- BABELON (Ernest). — *Traité des monnaies grecques et romaines* :
1^{re} partie, t. I : *Théorie et doctrine*. Paris, 1901, gr. in-8.
2^e partie, description historique, t. I : *Les monnaies grecques depuis les origines jusqu'aux guerres médiques*. Paris, 1907, gr. in-8. — T. II : *Les monnaies de l'Empire des Perses achéménides, de l'Orient sémitique et de l'Asie mineure au V^e siècle av. J.-C.* Paris, 1910, gr. in-8.
- *Les rois de Syrie, d'Arménie et de Commagène*. Paris, 1890, in-8.

- *Les Perses Achéménides, les satrapes et les dynastes tributaires de leur Empire*. Paris, 1893, gr. in-8.
 - *Mélange numismatique*, par E. Babelon. 4^e série. Paris, 1912, in-fol.
 - *La Styliis, attribut naval sur les monnaies* (Rev. Num. 1907, in-8).
 - *Inventaire sommaire de la collection Waddington*. Paris, 1897, gr. in-8.
 - *Sur la numismatique et la chronologie des dynastes de la Characène* (Journ. inter. Nation. arch. Num. Athènes, 1898).
 - *Iconographie et ses origines dans les types monétaires grecs* (Rev. Num. 1908).
 - *Les origines de la monnaie à Athènes* 1905. In-8.
 - *Sur les Arsacides et les monnaies parthes* (Journ. international d'Archéol. Num., 1899).
- BARTHOLOMAEI (J. de). — *Recherches sur la numismatique des rois arsacides* (Mém. de la Soc. Archéol. St-Péters., t. II, 1848, gr. in-8).
- *Affluence en Georgie des monnaies arsacides des premiers règnes; guerre entre la drachme parthe et le dernier romain; quelques remarques sur la numismatique arsacide* (Lettre num. archéol. relative à la transcaucasie). St-Pétersbourg, 1859, in-4.
 - *Extrait d'une lettre de M. Bartholomaei à M. Dorn, datée de Téhéran, le 29 décembre 1858, concernant une monnaie du roi arsacide Tiridate II* (Bull. Hist. philol. Acad. St-Pétersbourg, 1859, t. III).
- GOSSERON DU VILLENOISY. — *Le carré creux des monnaies grecques, évolution de la fabrication*. Paris, 1909, in-8.
- DAYET (Maurice). — *Une trouvaille de monnaies séleucides et arsacides* (Extrait d'Aréthuse, octobre 1925, fasc. 9).
- *Un tétradrachme arsacide inédit* (Extrait d'Aréthuse, avril 1925, fasc. 2).
- DEL MAR (Alexandre). — *Les systèmes monétaires anciens et modernes*. Trad. de l'anglais. Paris, 1899, gr. in-8.
- DROUIN (Ed.). — *Symboles astrologiques sur les monnaies de la Perse* (Gazette belge de numismatique). Bruxelles, 1901, in-8.
- *Observations sur les monnaies à légendes en Pehlvi et Pehlvi arabe*. Paris, 1886, in-8 (Extrait de revue arch., 1884-1885).

- *Notice sur trois monnaies de la Perside* (Bull. Num. novembre-décembre 1900).
- *Essai de déchiffrement des monnaies à légendes arméennes de la Characène* (Rev. Num. 1889).
- *La numismatique arméenne sous les Arsacides* (Journ. Asiat., 8^e série, t. XIII, 1889).
- *Analyse du mémoire de M. A. Markoff sur « les monnaies arsacides inédites »* (Rev. Num. 1892).
- *Onomastique arsacide. Essai d'explication des noms des rois parthes* (Rev. Num. 1895).
- *Une drachme arsacide inédite* (Gazette num. Bruxelles, 1899).
- FOVILLE (Jean de). — *Catalogue des monnaies grecques et romaines de la collection Presper-Valton* (Textes et planches). Paris, 1912, in-8.
- GOBINEAU (A. de). — *Sur quelques médailles à légendes iraniennes de l'époque arsacide* (Zeitsch. d. Deut. Marg. Gesllsch. 1857, t. XI).
- GRÉCIANO (Paul). — *Du rôle de l'état en matière monétaire à Rome*. Paris, 1895, in-8.
- IMHOOF-BLUMER (Frendrich). — *Monnaies grecques*. Amsterdam, 1883, in-4.
- LAGOY (Marquis de). — *Mélanges de quelques médailles arsacides et gauloises* (Rev. Num. 1855).
- LANGLOIS (Victor). — *Numismatique de la Georgie*. Paris, 1860, in-4.
- *Numismatique de l'Arménie au moyen-âge*. Paris, 1855, in-4.
- LAVOIX (Henri). — *Catalogue des monnaies musulmanes de la B.N.* 3 vol. in-4, 1887-1892. Le 3^e volume terminé par P. Casanova.
- LENCORMANT (Charles). — *Mémoire sur le classement des médailles qui peuvent appartenir aux treize premiers arsacides*. Paris, 1841 (Ann. Inst. Arch. de Rome, t. II).
- LENORMANT (François). — *Les légendes dans la numismatique ancienne*. Paris (s. d.), in-8.
- *Monnaies et médailles*. Paris, 1883, in-8.
- *Monnaies royales de la Lydie* (Annuaire de la Sté Française de numismatique). Paris, 1876, in-4.
- *Essai sur l'organisation politique et économique de la monnaie dans l'antiquité*. Paris, 1863, in-8.

- LETRONNE (Antoine-Jean). — *Considérations générales sur l'évaluation des monnaies grecques et romaines et sur la valeur de l'or et de l'argent avant la découverte de l'Amérique*. Paris, 1817, in-4.
- LONGPERIER (Adrien de). — *Mémoires sur la chronologie et l'iconographie des rois parthes arsacides*. Paris, 1853 (Publié en 1882), in-4.
- *Examen des médailles d'Artaban IV, et coup d'œil sur la numismatique des onze derniers rois parthes arsacides* (Rev. Num. 1841).
- *Observations sur la date d'un tétradrachme de Phraatace (roi des Parthes)* (Rev. Num. 1868).
- LUYNES (Duc de). — *La numismatique des satrapes et de la Phénicie*. Paris, 1846.
- MARKOFF (Alexis de). — *Les monnaies des rois parthes* (supplément à l'ouvrage de M. le Comte Prokesch-Osten). Paris, 1877, in-4.
- *Les monnaies arsacides de l'Institut des Langues Orientales*. St-Petersbourg, 1889, in-8.
- *Catalogue des monnaies sassanides de l'Institut des Langues Orientales*. St-Petersbourg, 1889, in-8.
- MOMMSEN. — *Histoire de la monnaie romaine*, traduite de l'allemand par le Duc de Bacas. Paris, 1865-1875, 4 vol. in-8.
- MORGAN (Jacques de). — *Numismatique de la Perse antique*.
 1^{er} fasc. Introduction, Arsacides. Paris, 1927, gr. in-8.
 2^e fasc. Perside, Elymaïde, Characène (ouvrage posthume). Paris, 1930, gr. in-8.
Manuel de numismatique orientale.
 1^{er} fasc. Achéménides, Séleucide, Arsacide. Paris, 1923, in-8.
 2^e fasc. Characéenne, persopolitaine, sassanide, etc., Paris, 1924, in-8.
- *Contributions à l'étude des ateliers monétaires sous la dynastie des Sassanides de Perse*. Paris (Rev. Num. 1913).
- *Observations sur les monnaies des premiers Arsacides de Perse* (Rev. Num., 4^e série, t. XVI, 1912).
- *Etude sur la décadence de l'écriture grecque dans l'Empire Perse sous la dynastie des Arsacides* (Rev. Archéol. 1912).

- *Note sur la succession des princes mazdéens de la Perside* (Comptes rendus. Acad. Inscr. et Belles-Lett. Avril 1920).
- *Essai de lecture des légendes sémitiques des monnaies de la Characène* (Num. Chr. 1920).
- POGNON (H.). — *Darius et la monnaie*. Journal asiat., 11^e série, t. XVII. Paris, 1921.
- PROKESCH-OSTEN (Von). — *Les monnaies des trois Parthes* (Mém. Soc. Fr. Num. et Archéol.). Paris, 1874, in-4.
- REINACH (Théodore). — *Rapport de valeur des métaux monétaires dans l'Egypte au temps des Ptolémées* (Rev. des Etudes grecques, t. XLI, 1928), in-8.
- *Histoire par les monnaies. Essai de numismatique ancienne*. Paris, 1902, gr. in-8.
- WADDINGTON (W.-H.). — *Recueil général des monnaies grecques d'Asie Mineure*, commencé par feu W.-H. Waddington, continué et complété par E. Babelon. Th. Reinach. (Ach. des Inscr. et B. Lett., fondation Piot). Paris, 1904-1910, in-4°.

OUVRAGES ET CATALOGUES EN D'AUTRES LANGUES

En Anglais

- GARDNER (Percy). — *The gold coinage of Asia before Alexander the Great* (Extr. der proceedings of the British Academy, t. III, 1908).
- *The Partian coinage* (International numismata orientalia, V^e partie, Londres, 1877).
- GARDNER AND PHENE. — *On partic coins* (Brit. Archéol. Assoc. Londres, 1883).
- *Coins from central Asia* (Num. Chron., VII^e sér., t. I, 1881).
- *A persepopolitan king* (Num. Chron. New. Ser., vol XIX, 1879).
- HEAD (Barclay). — *Historia numorum*, 1^{re} éd., London, gr. in-8, 1887.
2^e éd. London, gr. in-8, 1911.
- HILL (Georges-François). — *Catalogue of the greek coins in the Brit. Mus.* (Nabataea, Arabia Provincia, S. Arabia, Mesopotamia, Babylonia, Assyria, Persia, Alexan-

drine empire of the East, Persis, Elymais, Characene). London, 1922, in-8.

LANE POOLE (Stanley). — *Catalogue of oriental coins in the British Museum. London, 1875-1890*, en 10 vol. in-8.

Vol I, 1875. *The coins of Eastern Khaleefehs.*

Vol. II, 1876. *The coins of the Mohammadan dynasties.*

Vol. III, 1877. *The Coins of the Turkunian houses of Seljook, Urtuk, Zegee, etc.*

Vol. VI, 1881. *The coins of the Mongols.*

Vol. VIII, 1883. *The coins of the Turks.*

Vol. IX et X, 1889-1890. Additions to vols. I. VIII.

LINDSAY (J.). — *A vew of the history and coinage of the Parthian kings, Cork, 1853*, in-4.

PARUCK (Furdoonjée D.-J.). — *Sasanian coins, Bombay, in-fol, 1924.*

REGINALD STUART POOLE (L. L. D.). — *The coins of the shahs of Persia. Safavis, Afgans, efsharis, zands and Kajars. London, 1875*, in-8.

WROTH (Warwick). — *Catalogue of the coins of Parthia (Brit. Mus.). Londres, 1903*, in-8.

— *Rearrangement of Parthign coinage. (Num. Chron., 1900).*

En Allemand

ESTER BAND. — *Katalog der orientalischen Müzen. Die münzen der ostlichen chalifen. Paris, 1898*, in-fol.

JUSTI (Ferdinand). — *Der Iranischen Philologie. Strassburg, 1895-1904*, 2 vol. gr. in-8.

KONIGLICH. — *Musée royal de Berlin. Catalogues des Monnaies orientales. Berlin, 1898*, in-4.

PETROWICZ (A. Von). — *Arsaciden-Müzen (Katalog.). Wien, 1904*, in-4.

ZWEITER BAND. — *Katalog der orientalischen Müzen. Die Münzen der Muslimischen dynasties en spaniens und des westlichen norndafrika. Berlin, 1902*, in-fol.

En Italien

SEGRÉ (Angel). — *Metrologia e circolazione monetaria degli entichi. Bologne, 1928*, in-8.

En Russe

MARCOFF (A. de). — *Monnaies arsacides inédites*. Saint-Pétersbourg, 1892, gr. in-8.

En Turc

GHALIB (Ismâïl). — *Catalogue des anciennes monnaies musulmanes* (en ture). Constantinople, 1312 (-1894), in-8.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIERE PARTIE

LES ORIGINES

	Pages
CHAPITRE I ^{er} . — La Monnaie à travers les âges.	
SECTION I. — Le principe naturel de l'échange. — Le troc.....	9
SECTION II. — Le régime de la marchandise-monnaie.	15
SECTION III. — Le métal monnaie.....	25
SECTION IV. — L'œuvre monétaire des Chaldéos- Assyriens	43
SECTION V. — L'apparition de la monnaie proprement dite.....	55
CHAPITRE II. — Origine Chaldéo-Babylonienne des systè- mes pondéraux.	
SECTION I. — D'après les métrologues.....	69
SECTION II. — D'après les archéologues.....	79
SECTION III. — Les systèmes monétaires employés dans le monnayage de la Perse antique	91

DEUXIEME PARTIE

DU DÉBUT DU MONNAYAGE EN PERSE JUSQU'A L'INVASION ARABE. LES PÉRIODES ANTIQUES

CHAPITRE I^{er}. — **La Période achéménide.**

SECTION I. — Les Achéménides et la fondation de l'empire perse.....	97
--	----

	Pages
SECTION II. — Le début du monnayage achéménide..	103
SECTION III. — Le système monétaire achéménide	114
SECTION IV. — Les rapports simples existant entre la darique et le sicle et les unités monétaires des villes grecques ..	118
SECTION V. — Les qualités et le crédit de la darique et du sicle médique.....	121
SECTION VI. — La valeur relative des métaux moné- taires dans le système perse....	124
SECTION VII. — L'aspect et les types de la darique et du sicle médique.....	127
SECTION VIII. — Iconographie numismatique des rois achéménides ou origine perse du portrait monétaire.....	130
SECTION IX. — Le principe du monnayage droit réga- lien	135
SECTION X. — Les différentes sortes de monnayages coexistant dans l'empire achémé- nide	143
APPENDICE. — Les finances achéménides.....	151
 CHAPITRE II. — De la conquête macédonienne au règne des Arsacides.	
SECTION I. — La prétendue cause monétaire de l'ex- pédition d'Alexandre.....	157
SECTION II. — La période du monnayage mixte perso-macédonien.....	161
SECTION III. — Usage persistant du mot darique..	164
SECTION IV. — Le système monétaire d'Alexandre et de ses successeurs.....	166
 CHAPITRE III. — La période arsacide.	
SECTION I. — Remarques préliminaires.....	171
SECTION II. — La fondation de l'empire arsacide..	175
SECTION III. — Le début du monnayage arsacide....	182
SECTION IV. — Les métaux et le système monétaire parthe	201

	Pages
SECTION V. — Diminution incessante de la consistance métallique des monnaies parthes	209
SECTION VI. — Application du principe du monnayage droit régalien dans l'empire arsacide	212
SECTION VII. — Les types monétaires parthes....	215
SECTION VIII. — Epigraphie monétaire parthe....	220
SECTION IX. — Les légendes des monnaies parthes.	225
<i>BIBLIOGRAPHIE</i>	231

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 29 NOVEMBRE 1933
PAR LES PRESSES MODERNES, 45, RUE DE
MAUBEUGE, PARIS. ATELIERS A REIMS
(MARNE) ET A VESOUL (HAUTE-SAONE)

